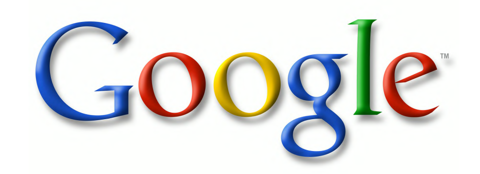
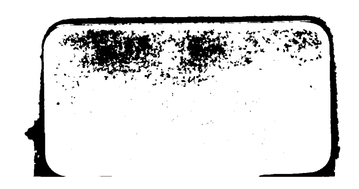




Henriette Cazenove

Ex libris :

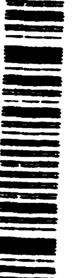




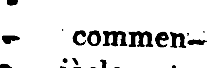


HER NNA,

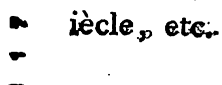


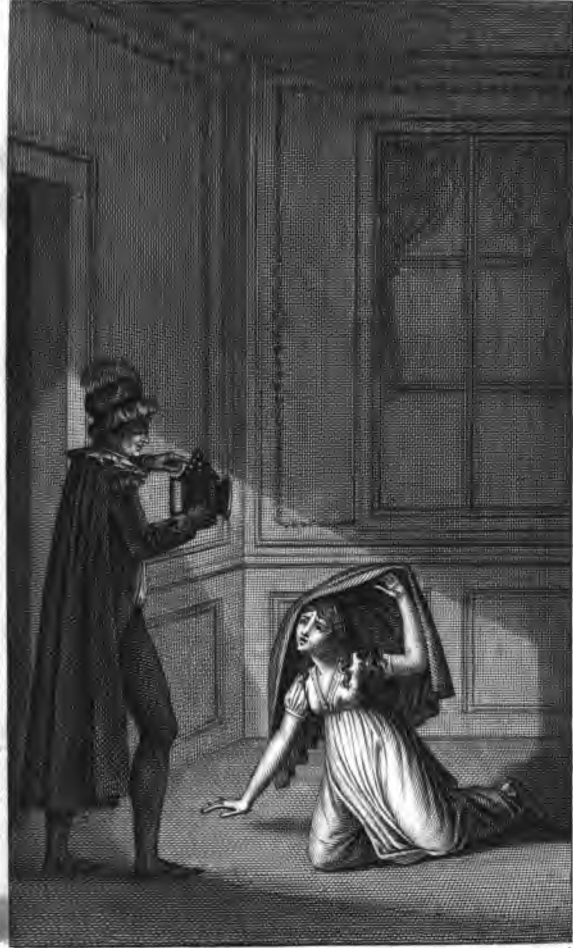


AVENT commen-



cemen iècle, etc.





Mme de Jennifson del. Bovinet sculp.

[Naubert, Bénédicte]

HERMAN D'UNNA;

OU

AVENTURES arrivées au commencement du quinzième siècle, dans le temps où le Tribunal secret avait sa plus grande influence;

Traduit de l'Allemand,

PAR JEAN-NICOLAS-ETIENNE DE BOCK.

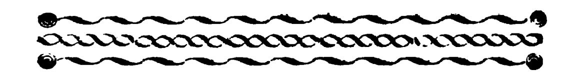
TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-St-André des Arts, n.° 16, et à Metz, chez BEHMER, Imprimeur-libraire et éditeur.

AN IX (1801.)

Barbier



HERMAN D'UNNA,

OU

Aventures arrivées au commencement du quinzième siècle, dans le temps où le Tribunal secret avait sa plus grande influence.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons laissé Herman d'Unna dans une des positions les plus étranges qu'on puisse imaginer. Réveillé par un songe qui le faisait frémir, et, à son réveil, entouré de choses qui lui retraçaient si vivement cet affreux rêve, qu'il avait lieu de douter s'il était réellement éveillé. L'aspect inattendu de Kunzman, son air pâle, tremblant et effaré, tel qu'on le vit à son retour, lorsqu'il avait assassiné le comte Pierre; ce sabre sanglant, ces cris qui annonçaient un meurtre, les raisons qu'avait Herman de penser qu'il regardait et ne pouvait regarder que le duc de Brunswick, l'approche

furieuse de gens armés ; quelle confusion tout cela ne devait-il pas jetter dans les idées de ce pauvre jeune homme, encore à moitié endormi !

Il fit, ainsi que nous l'avons dit précédemment, quelques pas en avant, afin de se reconnaître ; mais, avant d'avoir pu prononcer un seul mot, il entend vingt voix épouvantables s'écrier : le voici ! le voici l'assassin ! et vingt sabres à l'instant brillent à ses yeux, pour se baigner dans son sang.

Un esprit malfaisant semblait avoir exprès arrangé les choses de manière à faire soupçonner l'innocent, pour sauver le coupable ; car, comment pouvait on imaginer trouver un meurtrier dans une personne qui, de cet air tranquille, que ne conserve jamais un scélérat après son crime, approchait lentement au-lieu de fuir, dans un jeune homme dont tous les traits annonçaient l'innocence et la candeur ? La seule ressemblance qui se rencontrait entre lui et Kunzman, qu'on regardait avec raison comme l'auteur de cette action horrible, consistait dans leurs armures, et dans la manche couleur de rose, que Hertingshausen, affilié comme Herman aux chevaliers de la fidélité, portait ainsi que lui.

Herman n'avait pas coutume de se rendre, sans s'être défendu. Il ramassa donc le sabre de Kunzman, celui-ci lui ayant

ravi le sien, et fut obligé de se servir du fer sanglant et meurtrier que ce scélérat lui avait laissé.

Il n'était point rare, dans ces temps-là, de porter la bravoure au point de préférer mourir en combattant, à demander grace à son ennemi; on ne connaissait pas encore l'usage de se rendre volontairement, après avoir calculé la supériorité du nombre ou des forces. Herman combattit donc en loyal chevalier : deux de ses ennemis sont bientôt étendus morts à ses pieds, et plusieurs autres si grièvement blessés, qu'ils se trouvent hors de service. La troupe entière se jette enfin sur lui, le renverse par terre, et il aurait infailliblement perdu la vie par les mains des vengeurs du prince assassiné, si l'un d'eux, auxquels les autres paraissaient obéir, ne leur avait défendu de le tuer.

— Arrêtez! s'écria Kurd, chef des gardes de l'infortuné duc; ce coquin ne mérite pas de mourir de la main de braves gens comme vous.

— Ah! dit l'un d'eux, après avoir plongé son sabre dans le côté de Herman, depuis qu'il avait été terrassé, je crois qu'il ne lui en faudra pas davantage; voyez comme avec son sang, la vie s'échappe du corps de ce scélérat. O douce, mille fois douce vengeance pour les manes fugitives de Frédéric!

— A quoi pensez-vous, reprit Kurd, hâtez-vous d'étancher son sang. Il n'est pas le seul coupable ; les autres se sont enfuis, et il ne faut pas qu'il meure avant d'avoir nommé ses infâmes complices.

Herman était étendu par terre sans connaissance ; on banda ses plaies, et on le porta dans une auberge du village voisin, où Rodolphe de Saxe, l'inconsolable ami de Fréderic, avait promis de se rendre.

— Rodolphe sera ton juge, s'écria Kurd, en voyant Herman un peu revenu de son évanouissement ; ton ame ne s'envolera point en enfer, que tu ne nous aies appris les noms des autres coupables, et procuré ainsi matière à de nouvelles vengeances.

Herman ne répondit rien ; il n'entendait vraisemblablement point ce que Kurd lui criait aux oreilles ; il laissa aller sa tête de côté, avec l'expression de la plus vive douleur, et perdit connaissance pour la seconde fois, au moment où on le déposa sur de la paille dont on avait couvert le plancher.

Durant ce temps, les cavaliers demandèrent des nouvelles du duc Rodolphe et de ses gens, dont personne n'avait entendu parler dans le village. Kurd envoya la moitié de son monde à leur rencontre, et il resta avec les autres, afin de prendre soin du blessé, et tâcher de lui conserver une

étincelle de vie, prête à s'éteindre, au moins jusqu'à ce qu'on en eût tiré tous les détails du noir complot, dont le duc de Brunswick avait été la triste victime.

La connaissance revint à Herman vers le soir : il demanda à boire. On lui donna du vin, et on le crut assez fort, après cela, pour répondre à toutes les questions qu'on lui ferait.

Il est possible, dit Kurd à ses camarades, qu'il meure avant l'arrivée du duc de Saxe, qui a peut-être pris un chemin différent. Je veux donc l'interroger moi-même, et vous serez témoins de sa déposition.

— Moi, un assassin ! le meurtrier de Fréderic, répondit Herman d'une voix faible à la première question qu'on lui fit ! ô dieu, protecteur de l'innocence ?

— Veux-tu encore ajouter le mensonge à ton crime ? ce sabre ne dépose-t-il pas contre toi ?

— Il était ensanglanté, s'écrient à la fois tous les témoins, lorsque nous le lui avons vu ramasser, et le tourner contre nous ! le sang de notre bon maître qu'il a versé, s'est mêlé avec le nôtre.

— Cela ne suffit pas encore pour le convaincre, répond Kurd ; un accident peut avoir ensanglanté le sabre d'un innocent ; mais quand je croirais m'être trompé sur sa figure, ses habits (que je n'ai que trop

bien remarqués, lorsque je l'avais d'abord joint, et lui avais arraché son manteau). Regardez ce sabre ; n'est-ce pas celui du duc Fréderic, dont les meurtriers se sont emparés, pour le plonger dans son propre sang ?

Les témoins s'approchent ; ils examinent, puis baisent le fer homicide, en s'écriant : c'est le sabre de notre bon duc, aussi sûr qu'il n'y a qu'un Dieu ; veangeance! vengeance, sur son meurtrier !

Telle que la lumière d'une lampe, dont la mêche, presque consumée est subitement imprégnée d'huile, renaît tout à coup, jette quelques instans une lumière plus éclatante, et s'éteint bientôt entièrement. Tel à-peu-près fut l'effet que produisit sur Herman le vin qu'il venait de boire. Cette boisson, vu son état, était un vrai poison ; mais, pour le moment, elle le ranima, et lui donna une vigueur, une vivacité presque égales à celles d'une personne en santé. Peut-être aussi que sa position désespérante, dont il s'apperçut seulement alors, avait fait une si vive impression sur lui, qu'il rappella toutes ses forces, pour ne pas mourir accusé d'un meurtre, sans s'être justifié.

Herman se lève donc, et le cabaretier, avec quelques-uns de ses gens, s'avance pour le soutenir.— Non, dit le chevalier d'Unna, je ne suis point l'assassin de Fréderic ; je

n'avais pas encore touché son sabre, lorsque j'ai été forcé à le ramasser pour me défendre contre vous. Long-temps..... vous devez vous en être apperçus,........, longtemps, je l'ai fixé avec horreur, sans oser y porter la main; j'avais un pressentiment qu'il était teint du sang d'un innocent.

— Malheureux! interrompt Kurd, comment peux-tu nous dire cela? comment peux-tu?......

Il est inutile, lecteur, de te rendre mot à mot la conversation qui eut lieu entre Herman et les vengeurs du duc Fréderic; qu'il te suffise de savoir que l'accent de la vérité, sortant de la bouche de ce jeune homme, presque mourant, produisit au moins l'effet d'inspirer des doutes aux assistans, sur ce qu'ils avaient cru jusques-là. Il raconta tout au long ce qui lui était arrivé dans la journée, et les juges et les témoins trouvèrent tant de vraisemblance à ce que leur dit le blessé, qu'ils se regardaient pleins d'étonnement, et se demandaient le parti qu'ils avaient à prendre.

Kurd, qui faisait le personnage de juge, se rappella alors une circonstance à laquelle ses premiers mouvemens de rage et de colère l'avaient empêché de songer, circonstance très-propre à justifier ou à convaincre l'accusé. Nous avons déja observé que Kurd avait une fois presque arrêté Kunzman; il

lui avait arraché son manteau, qu'il avait saisi de la main gauche, tandis que de la droite, il l'empoignait si fortement par les cheveux, que Hertingshausen n'avait pu s'échapper, sans en laisser une poignée entre les mains de son adversaire, lesquels (l'observation est importante) étaient noirs. Kurd les avait gardés précieusement; il les tira de sa poche, afin de confondre l'accusé, auquel il ne savait plus que répondre ; mais il tomba dans une étrange surprise, lorsqu'il jetta les yeux sur la chevelure blonde qui ombrageait le visage pâle et défait de Herman. Quoi! s'écria-t-il, serais-je dans l'erreur? cet homme serait-il innocent?

Le cabaretier, qui avait jusques-là soutenu Herman, le laissa retomber doucement sur son grabas, et prit la parole : je parierais, dit-il, que ce n'est pas le coupable que vous avez en votre pouvoir ;.... ce chevalier me paraît..... venez ici, vous autres, et regardez..... N'est-ce pas le jeune homme qui a logé chez nous tous ces jours-ci?....... Oui, oui, c'est lui, répondirent tous les valets, en s'approchant! c'est ce bon chevalier d'Unna! et nous vous garantissons, Kurd, qu'il n'est pas, et ne peut pas être un assassin.

Herman en effet s'était arrêté plusieurs jours dans ce village, et y avait donné mille preuves de la bonté de son cœur. Dans

tous les endroits où il avait séjournée, il s'était fait des amis. Ainsi, d'après la contestation qui s'éleva entre les cavaliers et les valets de l'auberge, et d'après la rumeur qui se répandit dans le village, que le jeune chevalier qui l'avait quitté ce matin, était celui qui avait été blessé par les gens du duc Fréderic, il n'est pas étonnant que tout le monde soit accouru pour le voir et le venger. Les femmes jouèrent dans cette occasion, le rôle le plus essentiel : elles s'emparèrent du malheureux Herman, qui avait beaucoup souffert des efforts qu'il avait été obligé de faire, et dont on n'avait pas pris le moindre soin pendant toute la durée du vacarme qui avait eu lieu à son sujet.

Kurd adouci, chercha enfin à rétablir la paix. Tous vos discours, dit-il, ne sont pas encore des preuves suffisantes de l'innocence de l'accusé; s'il n'est pas coupable, je désirerais ardemment pouvoir réparer le mal qu'on lui a fait; mais vous voyez bien vous-mêmes que cet homme peut être Herman d'Unna, votre bienfaiteur, et être cependant aussi le meurtrier du duc Fréderic. Cette poignée de cheveux prouve plus que toutes vos criailleries, et néanmoins pas encore assez pour le sauver. Il y avait plus d'un assassin; et si celui-ci n'est pas l'homme à qui appartient ces cheveux, on ne peut point en conclure qu'il ne soit pas son

complice. Cette affaire doit être portée devant un tribunal plus en état d'en juger ; et si son innocence est alors reconnue, nous serons tous satisfaits. Pour le moment, je l'abandonne à vos soins, deux cavaliers resteront pour le garder, et malheur à vous, si vous le faites évader. Cette imprudence causerait votre perte, et ne le justifierait point.

Dans le moment arrive un cavalier, apportant la nouvelle que le duc Rodolphe est fait prisonnier, et que ses gens se rassemblent à trois mille de Fritzlar pour voler à son secours. Le brave Kurd, sans perdre un instant, sort de la chambre ; aussi fidèle serviteur de Rodolphe, que du malheureux Fréderic, il n'avait garde de manquer à cette expédition.

CHAPITRE II.

HERMAN resta confié aux soins de ses anciens hôtes. Quoique ses plaies ne fussent pas mortelles, la grande quantité de sang qu'il avait perdu, les efforts qu'il avait faits, et le vin qu'il avait bu, pouvaient les rendre dangereuses ; aussi demeura-t-il plusieurs jours entre la vie et la mort ; et il aurait infailliblement péri, sans la bienveil-

lance des honnêtes paysans de l'endroit. Le berger, l'oracle du village, le guérit avec un onguent composé de diverses simples, parmi lesquelles notre manuscrit cite, comme la principale, la mousse qui croît sur le crâne d'une tête de mort, blanchie par les rayons du soleil; fait que nous ne contesterons pas, n'entendant rien à pareille matière.

Herman se rétablit insensiblement, et commença à marcher. Il pouvait bien parler avec ses hôtes, de l'effroyable aventure qui avait manqué de lui coûter la vie, les remercier, les récompenser généreusement; mais il n'avait plus d'oreilles, lorsque ceux-ci lui conseillaient secrètement de s'enfuir. Inutilement lui représentait-on qu'il lui serait peut-être difficile de prouver son innocence devant des juges prévenus; inutilement lui rappellait-on que rien ne l'arrêtait ici; les cavaliers qu'on avait d'abord laissés pour le garder ayant été retirés depuis, il demeura fidèle au principe qu'il avait dernièrement manifesté au château de Cyly: *l'innocence ne fuit jamais*, et il résolut d'attendre ses accusateurs, ou, s'ils ne venaient pas, de se rendre à Nuremberg, et de prendre pour juges les princes qui y étaient alors assemblés.

Il suivit ce dernier parti. Les gens du duc Rodolphe, parmi lesquels se trouvait

actuellement le fidèle Kurd, plus occupés à chercher les moyens de délivrer leur maître, qu'à poursuivre la vengeance de Fréderic, paraissaient l'avoir entièrement oublié. Herman fut donc contraint, sous peine de conserver l'infâme tache d'être soupçonné d'un meurtre, à aller à Nuremberg, pour se dénoncer lui-même aux princes allemands, en la justice desquels il avait une grande confiance. Il parvint à ramener ses hôtes à son opinion : ceux-ci l'accompagnèrent à son départ jusqu'assez loin du village, et il ne se sépara d'eux, que quand il fut arrivé sous le pin, où un sommeil trompeur avait manqué de le livrer entre les bras de la mort.

Que cet arbre, dit-il, en quittant ceux qui l'avaient suivi, que cet arbre soit témoin de mon innocence ! Vous, mes amis, vous n'y croyez que par attachement pour moi ; mais, pourquoi ce tronc ne peut-il pas parler ? ce tronc auprès duquel je dormais si paisiblement, lorsque le lion qui dévorait le duc Fréderic se présenta devant moi, et voulut me couvrir de son sang. Pourquoi ces feuilles n'ont-elles point de langues, afin d'attester la vérité ? pourquoi les esprits qui planaient invisiblement sur Kunzman et sur moi, n'apparaissent-ils pas pour témoigner contre le meurtrier ?

Ecoutez, chevalier, dit en l'interrompant

un des plus anciens de la bande, vous savez ce que nous pensons de vous ; mais ces princes, entre les mains desquels vous allez vous remettre, ne sont pas tous des Robert comte Palatin du Rhin et des Albert d'Autriche ; il y en a beaucoup parmi eux qui manquent de la perspicacité nécessaire pour découvrir l'innocence enveloppée d'une aussi profonde obscurité ; et d'autres, qui ne seraient peut-être pas fâchés de faire retomber sur un tiers, l'odieux de leur propre crime : méfiez-vous sur-tout de l'électeur de Mayance. Il court, depuis l'assassinat du duc Fréderic, des bruits fort étranges dans les environs : ce dont nous sommes au moins bien sûrs, c'est que lui et Fréderic n'ont jamais été amis.

Herman se mit en chemin pour Nuremberg, et sa première affaire en y entrant, fut de demander des nouvelles d'Ida. Mais lecteurs ne soupçonneront-ils pas que le desir de la voir avait eu autant de part à son arrivée dans cette ville, que celui de justifier son innocence.

Il apprit que le comte de Wirtemberg faisait un petit voyage, et que, durant ce temps, sa fille était restée seule dans son hôtel, d'où elle ne sortait pas. Herman brûlait d'avoir une entrevue avec Ida. Il sentait toute la difficulté de l'entreprise ; mais devait-il, à cause de l'incertitude du

succès, risquer de ne la revoir jamais ?

L'amour le rendit ingénieux et hardi, et le projet qu'il lui inspira était si simple, et d'une si facile exécution, qu'il paraissait impossible qu'il ne réussit pas. Comment en effet aurait-on pu refuser la porte à un chevalier qui se disait envoyé à la princesse de Wirtemberg de la part de son père ? Il fut introduit sans délai, et Herman se présenta.

— Herman! s'écria Ida à l'instant où il se jettait à ses genoux ; Herman, un envoyé de mon père !

— Ida se fâcherait - elle si l'amour m'avait dicté cette innocente ruse ?

— O Herman ! Herman ! reprit la princesse en se baissant vers lui, où avez-vous été jusqu'ici, d'où vient cette pâleur mortelle ? pourquoi ces yeux éteints ?

Nous avons déja remarqué plusieurs fois, que jamais le chevalier n'était mieux reçu de son amante, que lorsqu'elle ne s'attendait pas à le voir. Elle en donna une nouvelle preuvre dans la circonstance présente. Elle fut long-temps avant de se dégager de ses bras ; avant de lui représenter ce que la décence exigeait d'elle ; et il connaissait trop bien ses avantages pour la retirer, par une question faite mal-à-propos, de ce doux oubli d'elle-même.

—Levez-vous, chevalier d'Unna, dit enfin

Ida en rougissant, et en détournant son charmant visage, nous jouons ici un singulier rôle..... Vous avez annoncé que vous m'apportiez des nouvelles de mon père; est-il en bonne santé? doit-il bientôt revenir?

On se rappellera que Herman n'avait pas ouvert la bouche pour parler du comte Evrard, mais il ne jugea pas à propos de le lui observer: il imagina sans doute qu'elle n'était point à ce qu'elle disait, ou son extrême émotion l'empêcha d'en faire la remarque.

Sur son invitation, il s'assit à côté d'Ida; et après quelques instans, pendant lesquels aucun des deux ne savait trop ce qu'il voulait dire, commença enfin entr'eux une espèce de conversation, qui devint insensiblement plus régulière, et les instruisit réciproquement de ce qu'il leur importait de savoir dans le moment actuel.

Le récit d'Ida ne fut pas long. Sa vie, sous la direction d'un père sévère, était aussi uniforme que celle des jeunes personnes de son temps. Dans ces siècles grossiers et sauvages, on permettait rarement aux jeunes filles de se laisser voir, et on veillait scrupuleusement sur leur conduite, afin d'éloigner ce qui aurait pu ternir leur réputation. Quoique les filles de princes fissent quelquefois une exception à cette règle, cela n'empêcha pas le comte Evrard de s'en

tenir, relativement à Ida, à l'usage établi. Il avait toujours présent à son esprit ce Herman d'Unna, qui, pour se soustraire à sa vue, s'était précipité du balcon de sa fille dans le jardin, et qui avait, dans l'impératrice, une si puissante solliciteuse. Ida était d'ailleurs beaucoup trop belle pour être exposée aux yeux de tous les gens de mauvaises mœurs, que la diète attirait à Nuremberg. Le feu duc de Brunswick lui-même, ne l'avait vue que deux fois, quoique le vieux comte eût jetté les yeux sur lui pour en faire son gendre; mais le duc ne devait épouser Ida, que dans le cas où il obtiendrait la couronne impériale.

Herman fut enchanté du récit que la princesse de Wirtemberg lui fit avec sa franchise accoutumée; il remerciait intérieurement le comte Evrard d'avoir si bien surveillé son trésor, et s'applaudissait hautement d'avoir été assez fin pour mettre en défaut la vigilance de ses gardiens. Elle l'avertit toutefois de ne pas trop s'en glorifier, vu qu'il ne devait son succès qu'au hasard et à l'absence d'une duegne sévère, qui était allé à l'église, et dont elle attendait le retour à chaque instant.

L'objet le plus important de la conversation de nos deux amans était resté en arrière. Il n'y avait pas de temps à perdre; Herman se hâta donc de lui raconter ses

aventures,

aventures, et les motifs de son arrivée à Nuremberg. Je crois inutile de parler de l'impression profonde que fit sur le cœur de la jeune princesse ce qu'elle venait d'entendre.

De tous les dangers qu'avait courut son cher Herman, celui auquel il était en ce moment exposé lui parut le plus grand. Elle tremblait, en songeant qu'il allait se présenter volontairement à un tribunal, dont il s'en fallait beaucoup qu'elle connût assez bien les juges, pour être certaine qu'ils le protégeraient efficacement. Elle le pria, le sollicita, les larmes aux yeux, d'attendre ses dénonciateurs, en lui ajoutant que, dans le cas où ceux-ci ne paraîtraient point, il devait se regarder comme pleinement justifié, dieu et son propre cœur ne lui faisant aucun reproche : Kurd enfin, le seul qui, avec ces gens, pouvait témoigner contre lui, ayant aussi semblé, lors de son départ, convaincu de son innocence; qu'au-reste la prudence exigeait qu'il pourvût à sa sûreté par une prompte fuite, jusqu'à ce que les détails du combat, qu'on disait s'être donné entre les gens de Rodolphe et ses ravisseurs, fussent connus, et qu'alors il ne resterait peut-être plus vivant un seul de ces accusateurs. Ses regards exprimaient l'amour et la crainte, tandis qu'elle s'efforçait ainsi à lui prouver par de bonnes et

de mauvaises raisons la nécessité de fuir; mais Herman demeura inébranlable.

Serais-je digne de toi, s'écria-t-il? pourrais-je un instant mériter d'obtenir ta main, toi, le modèle de toutes les femmes, si je ne cherchais point à me justifier de l'accusation d'un meurtre?...... Non il ne suffit pas que dieu, toi et moi sachions que je suis innocent, que d'autres bonnes ames me croyent tel, le monde entier doit apprendre que Herman d'Unna n'est point un assassin; que du moins ce n'est pas cette raison qui peut l'empêcher de songer à la princesse de Wirtemberg.

CHAPITRE III.

Les amans se séparèrent. Herman s'en alla déterminé à faire les premières démarches relatives à l'exécution de son projet, et Ida resta plongée dans une profonde tristesse. Ce qui empêcha ses craintes de se changer en désespoir, fut le souvenir d'un semblable malheur qu'elle avait éprouvé, et dont elle s'était tirée d'une manière si surprenante. Le tribunal devant lequel j'ai été citée, se disait-elle à elle-même, n'était-il pas infiniment plus redoutable? Celui-ci se tiendra au moins en plain jour,

aux yeux de tout le monde ; mais ce tribunal de l'éternelle nuit...... et cependant j'y ai échappé !...... Ida, ne te décourage pas ; il est innocent, il se présente sans être accusé ; et, quand tout moyen de défenses lui manquerait, il lui resterait toujours son épée ; non ne te désespère pas. L'épreuve à laquelle il se soumet tournera à sa gloire, et contribuera peut-être à son bonheur et au tien.

A peine Herman avait-il quitté son amante, que celle-ci vit paraître sa surveillante, qui n'abandonnait jamais ses côtés, que lorsque la jeune personne, pour s'en débarrasser quelques heures, prétextait une incommodité. Ida n'avait pas connu le mensonge ni la dissimulation, jusqu'au moment où un espionage sévère et soupçonneux les lui avait rendus en quelque sorte nécessaires. Elle tremblait qu'on ne lui demandât le nom du jeune homme qui venait de lui rendre visite. Herman avait passé en entrant et en sortant devant tous les gens qui étaient dans l'anti-chambre ; elle pensait trop noblement pour recommander le silence à ses domestiques, et en conséquence elle s'attendait à chaque instant que la duegne lui ferait une question à laquelle elle ne saurait que répondre : elle en fut toutefois quitte pour la peur ; sa tristesse même ne parut pas avoir été remarquée, et ce

ne fut que vers le soir du jour suivant que sa surveillante entama une conversation peu propre à consoler Ida. — Ces larmes ne tariront-elles donc jamais, princesse ? il me semble qu'elles coulent beaucoup plus abondamment depuis hier.

— Cela peut-être.

— Et la raison....... à quoi sert de me la cacher ? Est-ce une honte pour une jeune personne de votre âge, d'aimer ? et quand on a un attachement aussi malheureux que le vôtre, de gémir sur la perte de son amant ?

Les pleurs d'Ida augmentèrent.

— Pauvre enfant, dit la vieille! le perdre d'une manière aussi effroyable, par un meurtre........ Cependant il vous reste une consolation, c'est la vengeance ; et soyez tranquille, ce crime ne restera pas impuni; le coupable est venu lui-même se dénoncer.

— Ida essuya ses yeux, et fixant sa gouvernante avec l'air du désespoir : de qui parlez-vous, lui demanda-t-elle ?

— Je dis que l'assassin de votre fiancé le duc Fréderic, s'est présenté.

— Il s'est présenté, reprit Ida..... à la bonne heure ; et il a été absous, j'espère : vous savez...... je sais..... suffit, on sait qu'il est innocent.

— Permettez, princesse, qu'à mon tour, je vous demande de qui vous parlez. —

Du chevalier........ ô ma tête n'y est plus !. de grace, si vous voulez causer, parlez seule ; car, vous le voyez, je ne suis pas en état de vous répondre.

La vieille alors commença un récit qui fit une telle impression sur Ida, que lors de la conclusion, elle tomba évanouie. Comment aurait-elle pu apprendre tranquillement que Herman avait comparu devant le tribunal des princes ; qu'il avait fidèlement exposé à ses juges ce qui était pour et contre lui, et qu'au-lieu d'avoir été absous sur-le-champ, il avait été emprisonné dans une forte tour, jusqu'à un plus amplement informé.

— Je vous supplie, dit Ida, après qu'elle fut revenue à elle, et qu'elle eut souffert mille questions sur sa prompte incommodité, questions auxquelles elle répondit assez mal ; je vous supplie de recommencer encore une fois votre récit. Si le desir de voir venger le sang du duc Fréderic est, comme vous le pensez, la cause de mon mal, vous ne me devez rien cacher. Racontez-moi donc d'abord qui sont ses........ les juges de l'inconnu.

— Ah ! que dieu et tous les saints leur pardonnent, répondit la vieille ! on n'a pas encore rencontré de pareils juges depuis que le monde existe. J'en excepte l'électeur de Mayence, car celui-ci a fait ce qu'il de-

vait; il a ordonné qu'on arrêtât le meurtrier......

— Il l'a fait arrêter? étiez-vous présente?

— Oui, ce matin, quand j'ai été à la messe, l'audience se tenait les portes ouverte.

— Le monde entier ne peut pas être assez aveugle pour refuser de reconnaître son innocence........ mais continuez à me nommer ses juges.

— La plupart d'entre eux lui étaient contraires; néanmoins le petit nombre de ceux qui le croyent innocent ont entraîné les autres.

— Braves gens!...... leurs noms, Cunegonde, leurs noms!

— Vous connaissez aussi bien que moi celui qui a ici toute espèce d'influence, et.... empêcha toujours qu'il ne se fusse quelque chose de bien. Ne vous attendez donc pas à être de sitôt la fille d'un empereur, aussi long-temps.....

— Ah! ne poussez pas ma patience à bout. Soit empereur qui voudra, pourvu que lui......

— Princesse! princesse! interrompit Cunegonde, en la menaçant du doigt..... Cependant j'y consens. Ceux qui veulent du bien à la personne pour qui, dieu sait pourquoi, vous vous intéressez si vivement, sont

le comte Palatin Robert, le duc Albert, et le vieux Jadoc de Moravie, tous ennemis secrets et rivaux de votre père, peut-être les complices de la mort de votre fiancé, et par conséquent les défenseurs de l'étranger, qui ne se serait certainement pas présenté, s'il n'avait pas été assuré de trouver en eux d'injustes protecteurs.

— Et l'électeur de Mayence, demanda Ida ?

— Lui seul a fait son devoir ; il a ordonné la détention du meurtrier, malgré les réclamations de ses partisans, dont le nombre augmentait de moment en moment, et qui voulait qu'on le relâchât tout de suite.

— Croyez-vous, ma chère Cunegonde, qu'il ne risque pas d'être assassiné dans sa prison ?

— Le meurtrier ?

— O ! je vous supplie, ne lui donnez pas ce nom odieux ! comment pouvez-vous entrer ainsi en fureur contre un inconnu ?

— Un inconnu ! je crois à la vérité, princesse, que vous connaissez le chevalier d'Unna mieux que moi ; mais....... que je desirerais que votre père revînt !

A dater de cet instant, il s'établit un froid extraordinaire entre la princesse et sa gouvernante. Ida, honteuse de s'être laissé pénétrer, haïssait l'ennemie de l'in-

nocent Herman ; de son côté, celle-ci ayant appris ce qu'elle voulait savoir, et n'ayant pas besoin d'avoir une nouvelle explication avec la princesse, se garda bien de lui rendre compte des suites de l'affaire du chevalier : elle n'aurait rien eu que d'agréable à lui annoncer; aussi eut-elle l'ame assez noire pour lui refuser cette douce consolation.

Herman s'était présenté devant les princes ; son récit simple et naïf, l'accent de la vérité, qu'on ne pouvait y méconnaitre, sa figure intéressante, cet air ouvert, signes certains de la candeur et de la bonté de son cœur, sa comparution volontaire, tout enfin, tout avait parlé en sa faveur, et cela seul aurait suffi pour le faire décharger du crime dont on l'accusait, quand bien même il ne serait pas encore venu à l'appui des témoins, qui attestèrent son innocence. Les paysans du village où Herman avait été guéri de ses blessures, ayant pris à cœur de le défendre, l'avaient suivi de très-près, et l'entourèrent au moment où il parut devant ses juges. Les choses qu'ils dirent pour sa justification furent telles, qu'il n'y avait qu'un homme comme Jean de Mayence et quelques autres de la même trempe, qui pussent songer à le faire arrêter comme un criminel.

La justice se rendait alors d'une manière plus expéditive qu'aujourd'hui. Les amis de Herman,

Herman, qui étaient aussi ceux de la vertu, Robert, Albert et Jadoc, avaient un trop ardent desir de faire triompher l'innocence, et d'humilier l'électeur de Mayence, pour ne pas exiger que l'affaire de l'accusé fût continuée le lendemain; et c'est ce jour-là qu'il obtint une décharge complette. Kurd, le commandant des gardes du prince assassiné, comparut; on l'entendit séparément. Sa déposition et celle de Herman furent parfaitement conformes; on les confronta l'un à l'autre, et Kurd déclara qu'il se déportait de toute espèce de plainte contre Herman, qu'il reconnaissait pour innocent. Il produisit la boucle de cheveux, qu'il avait arrachée à l'assassin au moment de sa fuite, et qui certainement ne faisait pas partie de la chevelure de Herman; il affirma que Kunzman n'avait pas de sabre, non seulement lorsqu'il l'avait saisi par son manteau, mais encore quand plusieurs de ses gens, étant allé à sa poursuite, l'avaient arrêté, et qu'il croyait cette circonstance décisive en faveur de Herman.

Les amis de notre chevalier entendirent avec grand plaisir cette déposition; mais l'électeur de Mayence ne commença à être satisfait, que lorsqu'il eut appris que Kunsman s'était échappé des mains de ceux qui l'avaient arrêté, et qu'on n'avait pu le

ratrapper, non plus qu'un autre de ses complices qui était avec lui. Quelques-uns des ennemis de Herman voulurent alors en induire, qu'il serait possible que le chevalier d'Unna fût du nombre des assassins qui s'étaient enfuis; mais le sage Jadoc observa que c'était à eux à le prouver, et non à Herman; que d'ailleurs, après les témoignages qu'il venait d'administrer de son innocence, il pensait au contraire que la preuve était impossible.

Il serait trop long de rapporter tout ce qui fut dit pour et contre dans cette affaire; il suffira d'ajouter que l'innocence de Herman fut authentiquement reconnue, et que les princes ne purent s'empêcher de concevoir d'étranges soupçons sur le compte de Jean de Mayence, à qui ils ne les dissimulèrent pas. Il est bon au reste de remarquer que Kunzman de Hertingshausen, qui se trouvait au service de cet électeur, devait effectivement, suivant toutes les probabilités, être regardé comme le meurtrier du duc Fréderic.

Parmi les différens princes, dont le chevalier d'Unna avait gagné l'affection dans cette circonstance, il n'y en avait pas qui lui fût plus attaché, que le jeune Albert d'Autriche, prince du plus grand mérite, et qu'on pouvait regarder en petit comme la vivante image de Herman. L'histoire fait

un grand éloge des vertus, et singulièrement de la générosité d'Albert. Juge, d'après cela, cher lecteur, quel homme devait être Herman.

Le chevalier d'Unna, du premier abord, avait eu le bonheur de plaire au duc d'Autriche. Les grandes qualités de Herman, qui l'avaient frappé, bien loin d'exciter en lui l'envie, le décidèrent à s'unir à notre héros par les liens de l'amitié la plus tendre, et à mettre de côté toute différence de rang et de naissance.

Le duc Albert fit prier Herman, après son jugement, de venir le voir. Ce fut avec peine que ce prince aimable put, dans les commencemens, s'empêcher de montrer au chevalier tout le penchant qu'il avait pour lui. Il sentait cependant que la prudence exigeait qu'il le connût davantage, avant de s'y livrer, et qu'il devait éviter d'exciter en lui l'orgueil, et chez d'autres la jalousie. Herman fut donc invité à raconter ses aventures. Il obéit; il parla avec tant de franchise de ce qui le concernait, et tant de ménagement des personnes qui jouaient un rôle dans son histoire, que la bonne opinion qu'Albert avait conçue de lui, s'accrut au point de lui faire oublier sa résolution; et Herman, avant de quitter cette maison, où, peu d'heures auparavant, on avait prononcé sur son sort, fut

reçu tout de suite au nombre des premiers serviteurs d'un prince, que l'on pouvait avec justice regarder comme un des meilleurs de son temps.

Ida ne savait rien de cet heureux changement. Sa gouvernante ne jugea pas à propos de lui apprendre quelque chose d'agréable sur le compte du chevalier d'Unna, que le comte Evrard, lorsqu'il l'avait placée auprès de sa fille, lui avait nommément recommandé d'éloigner, et qui cependant, comme la duegne l'avait appris, avait été assez adroit pour surprendre sa vigilance, et parvenir à avoir un entretien avec la jeune princesse.

La seule chose dont Ida était instruite, c'est qu'on devait prononcer sur le sort de Herman ce jour-là. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait passé la nuit qui le précéda, sans dormir, et la matinée dans une agitation inconcevable.

Etant à sa fenêtre, elle avait vu les princes se rassembler dans l'hôtel du vieux Jadoc; elle avait éprouvé un sentiment de gratitude, en regardant passer ceux que Cunegonde lui avait fait connaître pour les amis de Herman, et de haine contre les autres, notamment contre l'électeur de Mayence. On avait amené le prisonnier sous une forte escorte. Ida avait aussi reconnu à leur armure les gens du feu duc de Brunswick. La duegne lui expliqua leurs

intentions d'une manière à la désespérer. La séance avait duré bien au-delà de midi, et rien n'avait pu l'engager à abandonner sa fenêtre, que son extrême lassitude, qui lui permettait à peine de se tenir debout.

On l'avait portée sur son lit, et Cunegonde, qui croyait qu'elle dormait, était sortie pour aller chercher des nouvelles propres à alimenter sa curiosité. Elle appris des choses qui auraient à l'instant ranimé son élève, mais elle était trop méchante pour lui administrer le seul remède qui eut pu rendre le calme à son ame.

Durant ce temps la jeune princesse était couchée sur son lit, sans dormir. Un bruit extraordinaire, qui se fit entendre dans la rue, réveilla son attention; elle oublia sa faiblesse, et courut à la fenêtre. Le peuple se précipitait hors de l'hôtel de Jadoc, et il lui sembla distinguer, dans les clameurs publiques, quelques mots rassurans. Elle ouvrit précipitamment la fenêtre, et à l'instant elle vit que la foule s'augmentait considérablement devant la porte où l'on venait de prononcer le jugement de Herman.

Alors parut à cheval le duc Albert avec sa suite; un chevalier de la tournure de Herman, et habillé comme lui, était la personne qui l'approchait de plus près, et semblait plutôt marcher à ses côtés, que le suivre. Le duc s'entretenait continuelle-

ment avec ce chevalier, et ses attentions pour lui annonçaient la plus grande bienveillance.

Ida s'avança davantage, pour y mieux voir. C'était le moment où le cortège passait sous ses fenètres. Le chevalier de la fidélité, qu'elle aurait pu reconnaître de loin aux manches couleurs de rose qui débordaient ses brassards, n'était pas autre que le chevalier d'Unna. Ida crut qu'elle allait se trouver mal de joie. Dans l'instant où il l'apperçut, il baisa, avec un regard où se peignait le triomphe de l'innocence, la marque distinctive de son ordre, comme s'il avait voulu lui dire : « ce n'est que » pour toi que je la porte ». Le duc Albert leva aussi les yeux, et salua profondément la princesse. Bientôt après, un murmure sourd se fit entendre parmi le peuple, qui éclata enfin par de grands cris de « vive le » duc Albert, le protecteur de l'innocence, » vive le bon chevalier Herman d'Unna, qui » est justifié. »

Le ravissement d'Ida fut tel, qu'elle n'y put pas tenir davantage; elle se retourna et courut les bras ouverts à Cunegonde, qui entrait en ce moment.

Il est sauvé, lui dit-elle, il est sauvé! et elle tomba sans connaissance sur le plancher.

CHAPITRE IV.

DES jours, des semaines se succédèrent. La princesse s'estimait heureuse de savoir son chevalier en sûreté, sous la protection du duc Albert, et de le voir passer journellement sous ses fenêtres; néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il ne lui fût pas permis de parler à Herman: elle ne l'appercevait jamais que de loin; et toutes les démarches qu'il tenta pour obtenir accès auprès d'elle furent rendues inutiles, par la vigilance de Cunegonde: doux mêlange de plaisirs et de peines, qui, comme le prétendent les connaisseurs, augmente les jouissances de l'amour.

Cependant Ida espérait chaque jour voir Herman, et ses desirs ne s'étendait guères au-delà. Il était possible qu'on parvînt à tromper la duegne, qu'on se rencontrât dans une église ou dans quelqu'autre lieu public, pour lesquels Ida marquait actuellement un empressement extraordinaire. Mais Cunegonde était inexorable; elle ne pouvait pas comprendre d'où venait ce goût subit de la princesse pour les bales et les exercices des jeunes chevaliers, ou plutôt elle feignait de ne pas le comprendre,

et la consolait par l'espérance du prochain retour de son père.

Le comte de Wirtemberg arriva enfin. Les conférences qu'il eut avec la gouvernante de sa fille, furent longues. Sa conduite froide et réservée envers Ida n'en fut pas le seul effet ; car toutes les fois qu'il revenait de l'assemblée des princes, soit qu'on y eût traité d'affaires, ou qu'on n'eût songé qu'à ses plaisirs, il lui témoignait beaucoup d'humeur, et souvent même la brusquait.

Ida se trouvait un jour à la fenêtre avec son père, au moment où Herman et le duc Albert passaient ensemble. Il ne baisa point sa manche couleur de rose, son amante n'étant pas seule ; mais il la salua très-respectueusement. Ida rougit et garda le silence. Elle réfléchit cependant bientôt qu'il y avait de l'affectation à avoir vu le chevalier d'Unna, dont tout le monde s'entretenait alors, et à n'en point parler ; elle pensa qu'en faisant à son sujet quelques remarques, cela serait beaucoup plus naturel. Elle dit donc d'une voix peu assurée : le chevalier d'Unna est.... est fort à plaindre...... il mérite les plus grands éloges.... il est heureux pour lui..... d'être aussi tendrement aimé du duc Albert, et.... d'avoir été reconnu pour innocent.

Le comte Evrard fit semblant de ne pas

remarquer le désordre qui régnait dans le discours de sa fille. Il répondit seulement d'un ton d'humeur à la réflexion qui le terminait, que le duc Albert était un jeune homme qui aimait tout ce qui lui ressemblait, et que quant à ce qui concernait l'innocence de Herman, il se présentait de moment à autre de nouvelles charges contre lui, qui la rendaient très-douteuse.

Ida demanda une explication de ces derniers mots à son père; mais il la quitta sans lui répondre. La princesse combattit ce jour-là et les suivans avec elle-même, afin de prendre assez d'empire sur elle pour parler froidement de Herman, et y réussit à la fin. Elle avait des questions à faire, auxquelles elle ne pouvait espérer obtenir de réponse, qu'en usant de finesse.

— Le chevalier d'Unna ne doit pas déja être si innocent, dit-elle à Cunegonde, un jour qu'en revenant de la messe, il l'avait saluée en passant.

— C'est ce que je vous avais assuré dès le commencement.

— Mais quelles nouvelles preuves a-t-on trouvées contre lui? — Il suffit princesse, il suffit..... N'a-t-on pas découvert dans la forêt, à une très-petite distance du lieu où le duc de Brunswick a été assassiné, un sabre sur lequel est gravé son nom, Herman d'Unna? et Kunsman de Hertingshau-

sen, en subissant, il y a quelques jours la récompense due à son meurtre de Fritzlar, n'a-t-il pas déclaré, avant de mourir, que Herman avait été son complice dans cette effroyable occasion?

— Ida pâlit, fixe la duegne, et demeure interdite.

— Ajoutez encore à cela que Herman a été long-temps au service du roi Sigismond, qui, d'après les instigations de sa méchante femme, haïssait le duc Fréderic, et cherchait à lui ôter la vie. La princesse se rappelle cette circonstance du récit de Herman; elle frémit, et sa pâleur augmente; il lui revint cependant à l'esprit que c'était positivement la raison qui avait engagé son amant à se rendre dans les environs, afin d'avertir le duc de la conspiration secrette qu'on trâmait contre lui.

— Et, poursuivit Cunegonde, ce qui doit le plus contribuer à faire soupçonner ce Herman d'Unna, c'est l'avantage qu'il pouvait retirer de la mort du duc Fréderic... que dis-je?..... qu'il pouvait follement s'en promettre.

— Et quel était cet avantage, demanda Ida, en saisissant la main de Cunegonde d'un air tremblant! — Quelle touchante ingénuité, s'écria la vieille! ne pas pouvoir deviner cela? le duc de Brunswick était le fiancé de la princesse de Wirtemberg, et le chevalier d'Unna est son amant.

Cunegonde, en prononçant ces paroles, qu'elle accompagne du rire de la méchanceté, s'éloigne d'Ida, et la laisse dans un état difficile à décrire. Que le venin que distillait cette furie ait été capable d'élever des doutes sur l'innocence de Herman, dans l'esprit d'Ida, on aura de la peine à se le persuader; mais, ce qui est certain, c'est qu'elle crut que la manière infernale, dont on présentait cette accusation, pourrait faire sur l'esprit de beaucoup de gens, l'impression la plus fâcheuse, et plonger ainsi son amant dans de nouveaux malheurs.

Quoi de plus capable d'accroitre ses terreurs? Rien ne pouvait la tranquilliser, sinon qu'elle avait souvent entendu dire, que quiconque avait été déclaré innocent par le tribunal des princes, n'était plus dans le cas d'y être traduit pour le même chef d'accusation.

Mais hélas! le calme que cette réflexion lui avait procuré, ne fut pas de longue durée.

Jean de Mayence était très-lié avec le comte de Wirtemberg. Ida frémissait toutes les fois qu'elle voyait arriver cet ennemi de son amant. Sa vue était pour elle un supplice. Ses visites se répétèrent enfin si souvent, qu'elle en prit ombrage, et résolut, pour la sûreté de Herman, de chercher à en pénétrer le motif.

Jamais la délicate Ida, tant qu'elle avait

été la fille d'un simple bourgeois, ne s'était abaissée jusqu'à écouter aux portes; aussi, ne pouvons-nous pas décider si c'est à ses habitudes à la cour, qu'elle devait ce nouveau genre de talent, ou bien à l'amour, ou enfin, si ce fut par un pur effet du hasard, qu'elle s'endormit derrière un tapis, dans le cabinet de son père, un jour que l'électeur de Mayence était venu pour lui parler secrètement. Nos lecteurs sont les maîtres d'en porter le jugement qu'il leur plaira : au reste Ida entendit une conversation pendant laquelle Herman avait été nommé très-souvent, et l'on verra dans le chapitre suivant une partie de ce qu'elle apprit, de ce qu'elle en pensait, et de ce à quoi elle se décida; car, comme ce fait n'a jamais été pleinement éclairci, il faut bien s'en tenir à des conjectures.

CHAPITRE V.

Lettre d'Ida de Wirtemberg, à Herman d'Unna.

HERMAN, est-ce un rêve ? est-ce une réalité ? J'ai appris des choses qui t'intéressent. Regarde comme une vérité ce que je vais te dire. Obéis-moi, car ton Ida

l'exige....... Fuie, Herman, fuie! la vengeance te poursuit!...... ton prince, quelles que soient sa bonté et sa puissance, n'osera pas te protéger; les invisibles sont tes ennemis....

J'avais d'abord cru que ce peu de mots suffiraient pour t'engager à fuir, le seul parti qui te reste, et j'étais déterminée à finir ici ma lettre. Je suis obligée de prendre sur la nuit, les instans qu'il m'est permis de te donner, et il m'est impossible d'écrire beaucoup dans ma situation présente...... Cependant il me vient actuellement dans la pensée, que tu pourrais ne pas m'obéir, regarder mon rêve comme un de ses songes ordinaires, auxquels on ne doit point ajouter de foi, et c'est pourquoi je vais te découvrir tout, afin que tu sois en état de juger par toi-même des dangers qui te menacent.

J'ai écouté deux hommes qui parlaient de toi; l'un paraissait être mon père, mais ce n'était pas lui. Comment en effet le père d'Ida serait-il l'ennemi de l'innocence? Comment accueillerait-il les insinuations perfides d'un malveillant, qui veut peut-être couvrir son propre crime de celui qu'il te suppose?.., J'écoutais en cachette, en rêvant ce me semble..... tu le sais, Ida n'est point habituée à écouter éveillée, et j'entendis ces hommes se dire entr'eux,

que tu es le meurtrier du duc Fréderic ; ton sabre trouvé près de l'endroit où le malheureux est tombé (1), la déposition de Kunzman au moment de sa mort, et la haine secrète qu'on te suppose avoir eue contre le fiancé d'Ida, voilà les moyens dont on se servait pour prouver que tu étais coupable, en ajoutant qu'en vain les princes t'avaient déclaré innocent ; que ton crime était de nature à être porté à un autre tribunal..... à ce tribunal infernal, qui n'est que trop bien connu de ton Ida.

Mon songe n'est point encore fini. Tu sais qu'il y a des rêves qui ont la même durée, et la même suite que les événemens de notre vie, lorsque nous sommes éveillés...... Il me semble au reste que j'ai retenu cette conversation mot à mot, et je réfléchis sur-le-champ aux moyens de te sauver. Plusieurs jours s'écoulèrent. Je vis grand nombre d'inconnus dans la maison de mon père, et une fois entr'autres Walter, qui n'a qu'une main ; je ne l'ai pas oublié. J'entendis parler d'un voyage que projettait mon père ; je présumais quel devait en être le sujet. Je corrompis un de

(1) L'on doit se rappeller que Kunzman avait jeté le sabre de Herman dans l'endroit du bois où Fréderic avait été assassiné.

ses gens destiné à l'accompagner, et parvins, quoiqu'avec peine, à obtenir qu'il me céderait sa place. Je me cachai dans le drap noir qu'il m'apporta, et me plaçai à mon poste. Nous nous mîmes en route; il n'y eut que moi et un autre domestique qui suivîmes le comte de Wirtemberg.

Notre chemin ne fut pas long. Chose étrange, il me semblait que nous entrions dans ce bâtiment ruiné, que tu as vraisemblablement remarqué au nord de la ville... Mais pour dieu, Herman, ne soit pas cause de notre perte! Tu n'ignores pas combien il est important de garder le silence sur cette matière; d'ailleurs tout ceci n'est-il pas un rêve?

Le comte et son premier domestique entrèrent sans qu'on leur fît aucune question. Mon extérieur ayant, suivant toute apparence, paru nouveau aux trois gardiens de la porte, ils m'éprouvèrent par des questions extraordinaires. On me demanda les quatre chemins de l'enfer, et je dis les mots que le laquais dont je portais les habits, m'avait appris la veille. On me demanda combien il fallait monter de marchés pour parvenir au trône où l'éternel rendait justice, et je répondis trente. Je me rappellais à cet instant le nombre de marchés que j'avais si exactement comptées, tu sais où, et que j'avais été obligée de monter

avec de si cruelles angoises. On secoua la tête ; on me banda les yeux, et on me laissa passer. Ce nombre de trente me sauva la vie ; j'errais dans l'obscurité ; je n'avais ni soutien, ni conducteur à mes côtés. Je comptai, et quand le nombre de trente fut accompli, le chemin devint plus uni, et l'on me découvrit les yeux.

J'étais dans un lieu semblable à celui que tu as peut-être vu. Les signaux furent donnés ; la séance commença. Les plaignans portèrent plainte, et les témoins déposèrent contre un prince, qu'ils accusèrent d'être le meurtrier du duc Fréderic. Un des juges se leva et jura qu'il était innocent. Tu n'ignores pas qu'un pareil serment put une fois sauver l'innocent : pourquoi ne sauverait-il pas également le coupable. ?

A ces témoins, à ses plaignans en succédèrent d'autres. Ton nom, Herman d'Unna, ton nom fut prononcé, mais personne ne voulut jurer pour toi. J'allais m'avancer ; l'homme à une main, que j'apperçus seulement alors auprès de moi, me retint, et me menaça du doigt. Tu as enfin été accusé, jugé et condamné...... « que la ven-
» geance marche secrètement sur ses pas !
» que la punition soit invisiblement à sa
» suite ! Ainsi s'exprimait une voix terrible
» qui partait du trône. Lorsqu'il sera
» éveillé, imposez-en à ses yeux par des

» dehors trompeurs, et faites le tomber
» dans un piège, qui facilite l'exécution
» de sa sentence; que le poignard épie le
» moment de son sommeil; qu'il soit mis
» à mort par-tout où on le trouvera; que
» son ami devienne son meurtrier; qu'il
» l'attire dans un lieu solitaire, le massa-
» cre en plein air à la face de ce ciel,
» qu'il a offensé, par l'aspect d'un sang
» innocent. Fréderic a perdu la vie secrè-
» tement et sans être averti: ainsi périsse
» Herman d'Unna »!

A ces dernières paroles, je voulus jetter un cri, mais mon protecteur manchot me ferma la bouche. Je crois aussi que ce fut lui qui m'entraîna plus morte que vive hors de cet enfer, et me ramena en diligence à la maison. Il m'avait reconnue malgré mon déguisement; il m'accabla de reproches sur mon imprudence, reprit mon voile qu'il emporta avec lui, exigea de moi la promesse de garder le silence; ce à quoi je m'engageai, autant que je le pourrais, et il me quitta à la porte de l'hôtel du comte de Wirtemberg... ...... Que faire? m'enfuir, m'enfuir près de toi, ou demeurer ici, et attendre le retour de mon père et sa colère...... Déja, je le voyais paraître dans le lointain, à la pâle lueur de la lune, accompagné de son domestique...... Je choisis l'expédient le plus prompt; je frappai à la

porte, on m'ouvrit; Cunegonde fut surprise que j'eusse si bien trompé sa vigilance, et que, tandis qu'elle me croyait si bien endormie...... Mais que fais-je?...... Au reste tout ceci n'est qu'un rêve : cependant, je m'écrie pour la seconde fois : fuie; Herman, fuie! les vengeurs secrets te poursuivent..... Je ne devais point t'avertir, mais un songe, je pouvais sans doute te le raconter.

CHAPITRE VI.

HERMAN était assez heureux pour avoir trouvé dans son maître, un ami. Il ne se fut pas plutôt remis du trouble où l'avait jeté la lecture de cette lettre, apportée par un inconnu, qu'il se rendit auprès du duc Albert, et lui présenta ce funéste papier. Ils tinrent conseil, et Albert pensa en dernier résultat, qu'il était impossible de sauver Herman des invisibles qui le poursuivaient, autrement que par la fuite, qui même ne serait praticable, qu'aussi long-temps qu'il demeurerait caché, ou qu'une force supérieure le protégerait. Il faut nous séparer, Herman, s'écria-t-il, il faut nous séparer! Ida a raison, ton prince est trop faible pour te défendre contre le bras des ven-

geurs invisibles. — Fuir, reprit Herman, fuir à cause d'un songe !

— Peux-tu prendre sérieusement le récit de la princesse pour un songe ? Il faut fuir, obéir à Ida. — Mais........ où aller ? — Près du roi Sigismond.

— Moi, devenir l'esclave de la plus méchante des femmes, répondit Herman! oubliant qu'Albert était le fiancé de la jeune Elizabeth, fille de Sigismond et de Marie.

— Albert sourit, et continua : va chez le duc de Saxe, le chef de tous les tribunaux secrets : c'est celui qui sera le plus en état de te protéger efficaçement, si tu parviens à lui prouver d'une manière authentique ton innocence.

— Rodolphe étant l'ami et le parent de l'infortuné duc de Brunswick, est peut-être déja trop prévenu contre moi, pour pouvoir entendre le langage de la vérité.

— Ton nom me fait présumer que tu es parent du vieux comte d'Unna. Il est un des chef des tribunaux secrets de Westphalie ; te refuserait-il sa protection ?

— Quoi ! l'ennemi déclaré de notre maison ! je n'ose pas me fier à lui.

— L'as-tu déja vu ? sais-tu comme il est disposé envers toi ?

— Non.

— Herman, le comte d'Unna est un

homme franc et loyal ; il faut l'aller trouver ; autant qu'il m'en souvient, tu ne l'as jamais offensé ; tu peux compter sur sa protection.

— Sa haine contre les seigneurs d'Unna remonte au démêlé des chevaliers de saint Martin avec le comte de Wirtemberg. Je n'avais alors que huit ans.

— Crois-moi, Herman, jette-toi entre ses bras, il te défendra, il fera triompher ton innocence.

Herman obéit, et la nuit suivante, il prit la route de Westphalie, sans avoir pu réussir, malgré tous les soins qu'il se donna, à remercier la princesse de Wirtemberg, soit de bouche, soit par écrit. Durant ce temps, Ida passait de tristes jours dans la maison de son père. Cunegonde la surveillait plus rigoureusement que jamais, et le comte de Wirtemberg manifestait à son égard une méfiance extrême. La fuite secrète de Herman, que l'on sut bientôt, et au sujet de laquelle personne ne montra plus de mécontentement que le duc Albert, empira sa situation. Sans cesse tourmentée par des questions captieuses, inquiétée par des reproches à mots couverts, elle regrettait plus que jamais de ne plus être Ida Munster. O Munster ! combien le souvenir de ta paisible maison de Prague lui arracha de soupirs ! combien de larmes attestèrent

l'ardent desir qu'elle avait de te voir, afin de recevoir tes conseils et tes secours dans des circonstances aussi difficiles !

Ah ! disait-elle, il l'avait promis ; il avait promis à Herman de ne point m'abandonner, et des années se sont écoulées !...... La bonne Ida ignorait que Munster, pour lui sauver la vie, était autrefois entré dans cette association secrète, qui régnait despotiquement sur ses membres, et qui, comme un maître absolu, pouvait leur fixer le lieu où ils devaient vivre, les affaires qu'ils devaient entreprendre.

Précédemment Munster n'obéissait point à d'autres loix, qu'à celles de la vertu et de son cœur. Depuis qu'il avait fait ce pas trop précipité, d'entrer dans une société qu'il ne connaissait pas, le comte de Wirtemberg était devenu son chef, et l'on sait fort bien que celui-ci aimait mieux le voir à Prague, qu'auprès de sa fille.

Le cœur du comte Evrard, depuis un certain événement dont Ida et lui évitaient de s'entretenir, semblait entièrement changé à l'égard de sa fille. Il avait pour elle plus que de l'indifférence ; il paraissait presque la haïr. On le voyait continuellement agité, et il variait d'instant à autre dans ses résolutions. Un jour enfin, il déclara tout-à-coup qu'il était obligé de quitter l'Allemagne, pour aller chercher sûreté dans les pays étrangers.

— Sûreté, reprit Ida en pleurant.

— Perfide s'écria-t-il, c'est toi qui me chasses d'ici, ou du moins ton imprudence. Les crimes des enfans sont imputés aux pères.

— Quoi! serait-il possible que j'eusse à me faire ce reproche, dit Ida, en joignant ses mains l'une contre l'autre.

— Tu as sacrifié ton père pour sauver ton indigne amant.

— Je ne connaissais pas les conséquences de ce que j'ai fait, et..... Herman était innocent.

— Le savais-je ?..... Ne m'avait-on pas exposé son crime de manière à ne pas laisser le moindre doute ?..... et croirais-je à présent qu'il pût être innocent, si moi-même, qui le suis, je n'étais pas contraint d'avouer que les apparences sont contre moi.

— Quelles sont donc ces apparences, s'écria Ida, en tombant à ses pieds ?

— Celles de t'avoir menée dans un lieu où tu n'avais pas le droit d'être; d'avoir averti Herman de la sentence rendue contre lui, et de lui avoir procuré les moyens de s'enfuir.

— C'est moi, c'est moi qui suis la seule coupable, je le déclarerai devant toute la terre pour vous sauver.

— Il est trop tard, il est trop tard, ré-

pondit le comte Evrard, en la repoussant. Adieu, sois heureuse si tu peux! Je suis obligé de t'abandonner à ta destinée.

Le comte partit, et laissa sa fille dans le plus triste état. Le chagrin que lui causait la situation de son amant, et les cruels reproches qu'elle se faisait à elle-même, la conduisirent en peu de temps aux bords du tombeau. A peine savons-nous si le danger qu'elle courrait, pouvait être regardé par elle comme un accroissement à ses peines. Il semblait que sa personne lui était devenue la chose du monde la plus indifférente, et elle avait besoin d'être fortement excitée par une impulsion étrangère, afin de songer à sa sûreté.

La nuit était déja avancée, lorsque Cunegonde, la plus fidèle de ses femmes (depuis qu'Ida ne dépendait plus que d'elle-même), entra, pour annoncer un étranger à sa maîtresse. L'étranger était resté à la porte, et desirait parler en particulier à la princesse.

— Me connaissez-vous, demanda-t-il après l'avoir fixée quelque temps? — Ida, qui n'avait vu que rarement ce visage à découvert, hésita de répondre.

— Connaissez-vous ce bras, insista-t-il, en le tirant de dessous son manteau? Ida remarqua la main qui y manquait, et nomma aussi-tôt Walter.

— Savez-vous ce qui m'amène ?... Votre sûreté..... Je viens vous avertir... Depuis le départ de votre père vous courez le plus grand danger. Si vous persistez à rester ici, le présent et le passé vont être examinés de nouveau ; il faut, de toute nécessité, vous enfuir... O princesse! que de malheurs votre imprudence a occasionnés !...... Qu'est devenu le téméraire qui vous a prêté ses habits dans cette aventure nocturne? qu'est devenu votre père, que l'on soupçonne d'y avoir part? et que vais-je devenir moi, qui l'ignorais entièrement, et qui ne m'y trouve mêlé que par compassion pour vous ?.... Vous le savez, je vous ai reconnue trop tard, et lorsqu'il était impossible de cacher à vos yeux ce qu'aucun œil profane ne doit voir.

— Et vous aussi, s'écria Ida, en levant les mains vers le ciel ?

— Et moi aussi ; je suis soupçonné de vous avoir fait entrer ; et comme on ne peut pas le prouver, et que néanmoins on ne veut pas conserver un homme suspect, on recherche aujourd'hui des choses, que......

Je ne puis pas totalement désavouer, voulait dire Walter ; mais un triste haussement d'épaules remplaça ce derniers mots.

Mes lecteurs auront peut-être quelquefois remarqué que Walter n'était pas assez fin pour arranger toutes ses réponses de la

manière

manière convenable à un franc-juge. Il avait souvent manqué au devoir que ce titre lui imposait, en faveur de Munster, d'Ida, et peut-être même du chevalier d'Unna; on pouvait aussi prouver qu'il était l'intendant (1) de Conrard de Langen, poursuivi par le tribunal secret, et l'on avait de violentes présomptions que, peut-être, ses insinuations cachées avaient procuré à Conrard la facilité d'échapper aussi souvent à ses persécuteurs. Voilà son vrai crime; l'aventure d'Ida n'était qu'un prétexte dont on voulait user pour remonter à la connaissance de celui-là: mais la princesse, comme si elle n'avait pas eu assez de ses propres douleurs, prit le discours de Walter au pied de la lettre, se crut également la cause du malheur de cet innocent, et fut par-là plongée d'un degré plus avant dans l'abyme du malheur.

Elle oublia le motif qui avait amené Walter chez elle; elle ne songea pas à lui demander ce qu'elle avait à faire pour sa sûreté, et demeura dans une espèce d'in-

(1) Les princes et les nobles cherchaient dans ces temps-là à être eux-mêmes affiliés au tribunal secret, ou du moins à faire recevoir leurs domestiques au nombre des francs-juges: c'était le seul moyen, connu à cette terrible époque, de jouir d'une espèce de sûreté.

sensibilité absolue jusqu'au lendemain, où elle en fut un peu retirée par une visite du duc Albert.

Le noble duc d'Autriche, depuis le départ du comte Evrard, allait souvent voir la princesse de Wirtemberg. Il l'avait toujours chérie; et Herman n'avait pas besoin, lors de sa fuite, de le prier de veiller sur elle, de ne pas l'abandonner entièrement à son sort, il s'y sentait naturellement disposé.

Il y avait déja long-temps qu'Ida avait accordé sa confiance à l'ami de son amant; pour apprendre ses nouveaux secrets, celui-ci n'eut donc que des questions à faire, et des conseils à donner. Aussi apprit-il, en peu de minutes, ce qui était arrivé à la princesse la nuit précédente.

Quoique le duc Albert ne fût pas affilié au tribunal secret, il en savait cependant assez sur cette matière pour consoler son amie. Il l'avait déja auparavant tranquillisée en quelque sorte sur le sort de son père, et dans ce moment, il en fit autant relativement à l'honnête Walter, à qui Ida avait trop d'obligations, pour que son malheur, auquel elle avait donné lui par son imprudence, lui fût indifférent. Quant au comte de Wirtemberg, ajouta-t-il, la place qu'il occupe dans la société des invisibles est vraisemblablement trop élevée, pour

avoir à craindre de la part de ses confrères, sur un simple soupçon, d'autre effet de leur ressentiment, que la déposition momentanée de ses dignités, et l'ordre de se retirer dans un lieu qui doit rester ignoré, tant par bienséance, que pour inspirer une crainte salutaire aux subalternes, et les engager à s'acquitter plus rigoureusement de leur devoir. Cette condamnation, à la vérité, ne peut être que très-désagréable au fier comte de Wirtemberg, vu qu'elle l'oblige à quitter l'assemblée des prétendans à la couronne impériale, avant l'exécution de tes grands projets; mais elle n'est pas de nature à vous donner des inquiétudes sur sa vie. Pour ce qui concernait l'honnête Walter, voici les raisons dont s'appuyait le duc Albert, afin de calmer Ida à son sujet; il disait qu'un subalterne pouvait beaucoup plus aisément échapper par la fuite, aux regards des voyans, qu'un homme de marque, que la punition de Walter consisterait, suivant toute apparence, à être aussi déposé de sa charge; et que cette perte serait facilement réparée par sa protection et ses largesses.

Il était absolument indispensable qu'Albert commençât par lever tous les doutes de son amie, s'il voulait captiver son attention, et la fixer sur la position où elle se trouvait elle-même. Sans cela, comment

aurait-il pu lui persuader de songer à sa propre sûreté, tandis qu'elle aurait tremblé pour celle des autres ?

Il entâma donc alors sérieusement ce dernier point. Il montra à la princesse que le danger auquel elle était exposée, n'était pas aussi faible qu'elle l'imaginait. Pensez, disait-il, pensez aux paroles de Walter : « le présent et le passé vont être examinés » de nouveau ; » vraisemblablement on ne vous poursuivra pas uniquement pour....... comment dirai-je ?.... pour votre imprudent songe ; mais comme autrefois votre innocence n'a été reconnue qu'en vertu du serment du comte de Wirtemberg, qu'il est actuellement dépouillé de ses dignités ; que depuis sa déposition, ce serment est peut-être annullé, et que par-là vous vous trouvez de nouveau livrée à vo persécuteurs, il importe que vous preniez une prompte détermination sur ce que vous avez à faire,.... combien de choses ne peut-il pas vous arriver, avant que votre père ne soit en état de venir à votre secours ?.... Savez-vous si l'on ne vous tend pas des pièges cachés, comme à Herman ? si, comme lui, vous n'êtes pas déja condamnée à être mise à mort secrètement, et sans être avertie ?

Ce bon prince parla encore long-temps à son amie sur ce ton, et réussit enfin à la convaincre. Elle résolut de s'enfuir dans la

journée même, et de choisir pour sa retraite, le lieu qu'il lui indiquerait, quoiqu'elle donnât à entendre, quant à ce dernier point, qu'elle avait certaines idées qu'elle croyait meilleures que tout ce qu'il pourrait proposer.

Albert sourit, et demanda de quel côté elle voulait tourner ses pas.

— Ne serait-ce pas un devoir pour moi, s'écria Ida, d'aller voir mon auguste amie Sophie, et de lui prouver que lorsqu'autrefois elle était environnée de tout l'éclat du trône, elle n'avait pas accordé ses faveurs à une ingrate ?

— Voilà une pensée qui fait honneur à votre cœur, répartit le duc; mais songez, princesse, que vous cherchez à demeurer cachée, et que le mystère est impossible dans un lieu habité par le débauché Winceslas.

— A la bonne heure, dit Ida; dans ce cas, il n'y aura point d'objection à mon second projet. La maison paisible où j'ai été élevée à Prague, me fournira un asyle assuré; je reverrai celui que j'appellais mon père, celle qui me tenait lieu de mère; je redeviendrai Ida Munster, et je retrouverai le bonheur.

— Et ne sera-ce pas là où vos persécuteurs iront d'abord vous chercher ? l'idée de vous retirer dans un lieu où vous avez

passé les heureux jours de votre enfance est si naturelle qu'elle viendra, aussi bien qu'à vous, dans l'esprit à tout le monde; et vous voyez.........

— Dieu ! interrompit Ida, de quel côté dois-je donc me tourner ? n'y a-t-il pas sur la terre d'asyle pour l'innocence persécutée ?

— Ecoutez, j'aime une jeune personne, une bonne et honnête créature avec laquelle j'ai été fiancé dès mon enfance, elle seule peut me rendre possible de ne parler avec la charmante Ida que le froid langage de l'amitié : c'est la fille du roi Sigismond; elle vit en Hongrie; un couvent situé dans des montagnes couvertes d'épaisses forêts, lui sert de retraite. C'est-là que je veux vous faire conduire; elle vous aimera comme une sœur. Personne ne pourra soupçonner l'endroit où vous vous serez retirée; et si par hasard il était découvert, la sainteté du lieu vous protégera, ainsi que le respect dû à la personne dont vous serez devenue l'amie. O Ida ! si vous connaissiez mon Elisabeth, vous la trouveriez digne d'être votre amie, votre protectrice ! Elle est encore jeune, mais l'infortune l'a rendue sage de bonne heure; elle n'est peut-être pas tout-à-fait aussi belle que la princesse de Wirtemberg; mais son ame, ô dieu ! son ame angélique, que dirai-je !..... c'est l'image de la vôtre !

Le duc Albert était fortement ému en prononçant ces derniers mots; il se leva subitement, serra la main d'Ida et sortit.

CHAPITRE VII.

Ida n'était pas moins émue; son cœur était pénétré de la plus vive reconnaissance envers son ami, quoiqu'il y eût quelque chose dans ses manières, qui faisait desirer à la princesse qu'il se retirât. Elle pensait trop modestement de ses charmes; elle avait trop bonne opinion de la fidélité d'un preux chevalier, d'un prince, pour craindre qu'Albert pût, à cause d'Ida, manquer de foi à son Elisabeth. Non; cela lui paraîssait aussi impossible, qu'il l'aurait été pour elle d'oublier son Herman.

Mais ce bon génie qui accompagne toujours l'innocence, lui soufflait néanmoins souvent à l'oreille, et singulièrement dans cette occasion, que les attentions d'Albert pour elle étaient trop vives, trop tendres, et...... que la fuite était le meilleur parti qu'elle eût à prendre.

Le duc d'Autriche revint l'après-dîner. Princesse, lui dit-il, j'ai regardé votre silence de ce matin, comme un consentement; tout est prêt pour votre départ, il

peut avoir lieu cette nuit. Me sera-t-il permis, jusqu'à ce moment, de vous tenir compagnie? J'aurais de la peine de me séparer auparavant de vous, et j'ai d'ailleurs beaucoup de choses à vous communiquer, que mon Elisabeth doit apprendre de votre bouche. Vous contribuerez peut-être à nous rendre plus heureux que nous n'espérions le devenir, et à nous faire retrouver une mère que nous croyons morte, et de l'existence de laquelle je n'ai eu, que depuis peu, des nouvelles par votre Herman.

La confidence du duc Albert méritait par elle-même la plus vive attention, et la manière dont il s'exprimait, y ajoutait encore un nouvel intérêt. Ida ne perdit rien de ce que son respectable ami lui confia, dans le peu d'heures qu'ils passèrent ensemble. Elle savait du chevalier d'Unna, que la comtesse Cyly avait assuré que la reine Marie, première femme de Sigismond, vivait encore; mais le lieu qu'habitait cette infortunée princesse, la manière dont on pouvait la tirer de son obscurité, pour la remettre dans une place qui lui appartenait, et qui était actuellement occupée par l'indigne Barbe; elle n'en fut instruite qu'en ce moment. Le rôle que le duc Albert lui destina dans cette grande entreprise prouve combien il avait de confiance en elle.

La princesse de Wirtemberg trouva les

projets de son ami extrêmement étendus, et d'une difficile exécution. Cependant elle promit de se prêter à ce qu'on exigeait d'elle. Le duc Albert la chargea d'une lettre pour la princesse Elisabeth, et ayant pris congé de ce bon prince, elle se mit en route. Le chemin qu'Ida avait à faire était alongé de plus de moitié, par les précautions auxquelles on avait été obligé de recourir, afin de se mettre à l'abri de toute surprise.

Le voyage de Herman fut plus court, et accompagné de moins de périls. Pour éviter les embûches qu'on aurait pu lui tendre, il marchait ordinairement la nuit, et s'était déguisé de manière à ne pas être reconnu. Aussi arriva-t-il, sans le moindre accident, sur le territoire du vieux comte d'Unna. Intéressé à recouvrer bientôt les droits imprescriptibles de l'humanité, tels que la sûreté, la sécurité, la liberté de se montrer à visage découvert parmi les hommes, ses frères, il ne crut pas devoir retarder d'un instant la visite qu'il se proposait de faire à une personne qui, suivant le duc Albert, pouvait le rétablir dans la jouissance de tous ces biens. Il se dépouilla donc des préventions défavorables qu'on lui avait inspirées durant son enfance, contre ce respectable parent; et cherchant à se rappeler ce qui pouvait exciter sa confiance en

lui, il fit demander au moment de son arrivée, une audience au vieux comte, pour un étranger, chargé de la part du duc d'Autriche de lui communiquer une affaire de grande importance.

Le comte d'Unna était absent. De nouvelles difficultés entre le comte de Tekenbourg et l'évêque de Munster, qui l'avaient choisi pour conciliateur, le tenaient éloigné, depuis quelques semaines, de sa résidence ordinaire, et Herman fut obligé de prendre patience.

Ainsi le chevalier d'Unna eut tout le temps de réfléchir à la singularité de sa position. Il se trouvait dans sa patrie; il voyait autour de lui cent endroits qu'il avait connus enfant, ou qu'il avait au moins souvent entendu nommer, et lesquels lui étaient actuellement parfaitement étrangers. Il n'avait eu d'autre motif en venant dans ce canton, que de réclamer les secours d'un homme contre lequel il avait des préventions qu'il ne pouvait pas vaincre entièrement. Aux environs, demeuraient son frère et ses sœurs, qui l'avaient élevé; avec lesquels il avait passé son enfance, et à qui néanmoins il ne pouvait pas se fier dans les circonstances présentes.

Mes lecteurs se rappelleront qu'à l'âge de douze ou treize ans, Herman s'était enfui du couvent, pour devenir page de l'em-

pereur Winceslas; équipée qui ne pouvait qu'avoir déplu à ses parens, dont la plupart hommes et femmes, étaient entrés en religion, et qui avait rompu toute espèce de communication entre eux et le petit fugitif.

Herman fut d'abord trop heureux, et ensuite entraîné dans une trop grand quantité d'aventures pour s'embarrasser beaucoup de sa famille. Il n'avait eu de relations qu'avec ses sœurs Agnès et Pétronille, religieuses à Ubervasser, compagnes chéries de ses jeunes ans, et depuis sacrifiées à l'avantage de leur frère ainé.

L'art d'écrire des lettres n'était pas encore alors fort en usage, et personne ne s'y entendait moins que les chevaliers. Il est à croire, d'après cela, que Herman n'avait pas entretenu une correspondance fort exacte avec ses sœurs. L'histoire nous apprend cependant qu'il ne lui arrivait point d'événement considérable, qu'il n'en instruisît les religieuses d'Ubervasser; qu'il n'obtenait point de gratification, si petite qu'elle fût, sans la partager avec Agnès et Pétronille.

Je n'examinerai point si ces religieuses furent toujours assez prudentes pour ne pas abuser des confidences de leur frère. Le plaisir d'être encore aimées de lui, malgré l'absence; d'être préférées à tous leurs au-

tres parens, les rendait souvent jaseuses; et c'est par elles que ses ainés apprirent les détails les plus importans de sa vie. Herman reçut de ceux-ci, à différentes occasions, des lettres très-extraordinaires: tantôt son frère le chanoine de Munster, tantôt sa sœur l'abbesse de Marienhagen lui écrivaient, pour lui faire savoir le jugement qu'ils portaient à une aussi grande distance, des choses qui se passaient dans un monde qu'ils ne connaissaient pas.

Les remontrances dont ces lettres étaient remplies, n'avaient jamais été trop bien accueillies par notre ardent jeune homme, et il avait constamment été assez impoli pour les laisser sans réponse; d'où il pouvait conclure que l'attachement que ses ainés avait eu autrefois pour lui, devait être entièrement éteint; et la haine et le mécontentement auxquels il avait donné lieu, en s'enfuyant à la cour de Winceslas, considérablement augmentés.

Aussi n'était-ce en aucune manière les personnes qu'il desirait actuellement de voir, ou qu'il s'était proposé de visiter à son arrivée dans le pays. Un jeune frère, anciennement destiné comme lui au cloître, et ses sœurs Agnès et Pétronille étaient les seules que, pendant sa solitude, et en attendant le vieux comte d'Unna, il aurait quelquefois souhaité de rencontrer. Il prit

enfin des informations relativement à tous les trois, et on lui dit que son frère Jean avait déserté le couvent pour entrer dans l'ordre teutonique, et que, quant aux religieuses d'Ubervasser, elles vivaient toujours dans leur cloître.

Il résolut donc de faire un voyage à ce couvent. Le retour du comte d'Unna traînait trop en longueur ; Herman avait trop besoin d'épencher son cœur dans le sein de l'amitié, pour pouvoir s'arrêter plus longtemps à Unna, où il vivait au milieu des étrangers.

Herman se présenta au parloir. Agnès et Pétronille y étaient ; mais elles n'étaient point seules. Le cœur de leur frère volait au-devant d'elles; toutefois la présence d'une troisième personne le retint et l'engagea à suspendre, jusqu'au moment où elle se serait retirée, les témoignages de sa tendresse fraternelle.

L'étrangère, dont la physionomie avait peu d'expression, ne détournait pas les yeux de dessus lui, et parut tellement occupée à deviner son nom, en cherchant à se rappeller ses traits, quelle oublia entièrement de parler aux religieuses, qu'elle était cependant venue voir.

Herman, extrêmement agité, garda également le silence.

Je suis de trop ici, dit enfin la dame aux

religieuses, en se levant: sans doute que ce chevalier n'est pas venu uniquement pour vous considérer, où êtes-vous tellement au fait du langage de ses yeux, que vous puissiez comprendre ce qu'il veut vous dire, sans qu'il aye besoin d'ouvrir la bouche?

— Nous ne le connaissons point, répondit Agnès, quoique nous trouvions sûrement toutes deux quelque chose dans ses traits.....

— Qui vous plait infiniment, ajouta la dame d'un ton méprisant. Voilà certes un aveu naïf pour deux religieuses.

— Je vous prends à témoin, chevalier, s'écria Agnès avec humeur: parlez; dites si nous savons qui vous êtes.

— Les demoiselles d'Unna ne me connaissent donc pas? elles n'ont aucun pressentiment, répartit Herman avec un tendre sourire?

— Allons, expliquez-vous, mes demoiselles, reprit la dame, qui à mesure qu'elle croyait remettre Herman, le regardait de plus en plus d'un mauvais œil. Vous devez avoir des pressentimens, le chevalier en convient lui-même.

— Ah! si des soupçons, des pressentimens doivent être comptés ici pour quelque chose, répondit Pétronille, il y a si long-temps que nous n'avons reçu des nouvelles de notre frère Herman; vous aurait-

il peut-être chargé d'une commission pour nous?

— De votre frère, s'écria la dame, d'un ton aigre? êtes-vous donc les seules sœurs de ce petit Herman? vos autres frères et sœurs pourraient bien à la vérité être tentés de vous céder en entier cet honneur.

— Et qui est ce petit Herman, demanda le chevalier, en jettant un regard de mécontentement sur celle qui venait de parler?

— O pardonnez-lui, reprit la douce Agnès! on est souvent dans l'habitude d'appeller ainsi les personnes qu'on a vu enfans. Je soupçonne que vous êtes l'ami de notre Herman; il ne faut pas prendre en mauvaise part ce qu'elle vient de dire; elle est......

— Point d'excuses, mademoiselle, interrompit la dame, point d'excuses; je ne m'abaisserai jamais à en faire à Herman, ni à un de ses amis; je pense au contraire que c'est lui qui a besoin de pardon. Son scandaleux retour au monde, l'oubli entier, dans lequel il a vécu depuis, de ses parens, de ses bienfaiteurs, ne sont pas encore effacés de notre mémoire: d'ailleurs la vie qu'il a menée jusqu'ici n'a pu laisser qu'un souvenir désagréable, et ne permet pas qu'on l'excuse.

— Catherine, dit Pétronille avec un

regard suppliant, que vous a fait Herman, pour en dire ainsi du mal devant un étranger ?

— Devant un étranger! ne croyez-vous donc pas que c'est un ami, un envoyé de votre frère.... qu'il le soit au reste ou non! le monde entier connaît ses choquantes aventures avec la petite Munster, qui, dieu sait comment, est devenue subitement princesse; la part qu'il a eue au meurtre du duc Fréderic, enfin toutes les actions qui l'ont fait condamner par le tribunal secret, et ont éloigné à jamais de lui le cœur de ses parens.

En prononçant ces mots, elle se lève, et sort brusquement du parloir, tandis que Herman debout et les bras croisés, la regarde avec horreur. — Je vous prie, dit-il enfin, après un long silence, de m'apprendre qui est cette furie.

— C'est notre sœur Catherine de Senden, répondit Pétronille en sanglottant.

— Votre sœur! dieu, votre sœur, et par conséquent aussi la mienne....... non, non, cela ne se peut pas!

— Qui es-tu, demanda alors Agnès en s'approchant davantage de la grille, afin de mieux distinguer Herman?

— O Herman, Herman, s'écrie Pétronille, en même temps qu'elle lui tendait les bras! oui tu l'es! mon cœur ne m'a pas trompée.

—Mon

— Mon frère! mon bon ange! notre unique consolateur dans toutes nos afflictions, dit Agnès en pleurant. Ah! que ne puis-je te serrer dans mes bras!

Herman, à qui ces transports de joie ôtait la parole, s'avance pour recevoir les baisers de ses sœurs, et.... mais qui peut peindre le tableau touchant de frères et sœurs tendrement unis, qui se revoyent après une longue absence? qui peut décrire comment des ames pures se témoignent leur ravissement mutel?

La joie de ces trois êtres fortués étant enfin devenue plus tranquille, Herman parla encore de ce qui lui avait fait une impression si désagréable, de cette femme qui injuriait avec tant de rage un absent et cherchait à déshonorer une innocente, sans avoir à s'en plaindre; il s'étonnait qu'une pareille femme pût être sa sœur, et les religieuses furent obligées de lui en donner mille preuves différentes, avant de parvenir à l'en convaincre.

— Dieu! s'écria-t-il, si tous les autres ressemblent à celle-ci, je suis décidé à ne me faire connaître que de vous.

— Ne juge pas aussi précipitamment, reprit la bonne Agnès, Catherine est malheureuse; l'infortune rend souvent injuste envers les innocens: on doit excuser ceux

que le malheur poursuit, lors même qu'on a le plus à s'en plaindre.

Ces paroles radoucirent Herman ; il fit de nouvelles questions, et Pétronille lui raconta que Catherine était très-mal vue de l'abbesse de Marienhagen et du reste de la famille ; que d'après cela, elle s'en vengeait sur les autres. Tu sais, ajouta Agnès, que Catherine se trouvait dans la même position, lorsque nous avons pris le voile. Elle préféra un mauvais mariage à la vie religieuse, et elle souffre à présent de la pauvreté, de l'abandon de son mari, et des reproches de ses aînés, notamment de notre sœur l'abbesse. Catherine a une famille nombreuse : elle est jalouse de ceux qui l'approchent ; et elle n'aurait peut-être pas manifesté en ce moment, d'une manière aussi désagréable, ses mauvaises dispositions, si, un instant avant que tu ne parusses, son mécontentement n'avait pas été excité par une conversation que nous avions à ton sujet.

— A mon sujet.

— Oui. Ciel ! aurait-elle dit vrai ? serait-il possible que tu fusses poursuivi par le tribunal secret ?

— Que cela ne t'inquiète pas, ma chère amie ! et quand cela serait, dieu est le sauveur, le protecteur de l'innocence.

Les religieuses se mirent à pleurer, et

Herman eut de la peine à les calmer assez, pour qu'elles pussent achever ce qu'elles avaient à lui apprendre.

— Peins-toi notre désespoir, lorsque nous apprimes cette effroyable nouvelle. Agnès manifesta le desir de te voir fuir dans ta patrie; desir que je partageais bien sincèrement avec elle, espérant que tu pourrais trouver un appui auprès de notre frère Bernard, ou du moins des secours qui te mettraient à même d'aller plus loin. Il doit être pauvre, s'écria-t-elle alors, et nous le sommes aussi. — Dans quel lieu, répondis-je, chercherait-il donc un appui, si le chef de sa famille, son propre frère, qui doit lui servir de père, le lui refusait? Catherine appréhendait le contraire; et c'est ce qui l'a fait entrer en fureur. Elle pensait que tout ce que son frère te donnerait serait enlevé à ses enfans, à qui elle prétend faire passer la fortune entière de Bernard.

Herman jetta sur ses sœurs un regard qui exprimait son attachement, et le regret qu'il avait de ne pas pouvoir leur témoigner comme il l'aurait desiré.

Son air triste fut mal interprêté. Ne t'afflige pas, mon cher Herman, lui dit Agnès vivement émue, et en lui tendant la main, nous ne sommes pas si pauvres que tu le crois; tous tes présens existent encore, et ils sont, comme tu sais, assez considéra-

rables pour t'aider dans ta fuite. Mais, ô ciel! où iras-tu? Pétronille, tu es ordinairement si fertile en expédiens; conseille-le, réfléchis, et dépêche-toi, car il n'y a pas un instant à perdre.

CHAPITRE VIII.

HERMAN ne réussit pas facilement à tranquilliser ses sœurs; le récit de ses aventures put seul produire cet effet. Elles virent par-là que, comme Herman au moins s'en flattait, le danger n'était pas aussi prochain qu'on le croyait ici; qu'il lui restait des moyens de pourvoir à sa sûreté, et à son entretien, et que la discrétion était l'unique chose qu'il eût à desirer.

Ces trois personnes avaient trop d'événemens importans à se communiquer, pour que leur entretien finit si-tôt: d'ailleurs la règle du couvent, où nos deux religieuses étaient assez aimées, n'étaient pas fort rigide, et elles restèrent au parloir autant qu'elles le voulurent: leur conversation ne fut interrompue que quelques heures après, par l'arrivée de l'abbesse de Marienhagen, qui venait visiter ses sœurs, et leur parler des bruits qui courraient sur le compte de Herman.

Elle le reconnut à l'instant, de même qu'elle en fut reconnue. On dit que les religieuses ont un coup-d'œil plus sûr et une meilleure mémoire que les gens du monde. Il fut impossible au chevalier de se cacher de l'abbesse; il regarda d'ailleurs toute espèce de mystère en cette occasion, comme indigne de lui, et humiliant pour cette dame. Devait-il montrer de la méfiance à une sœur, craindre d'être trahi par elle, ou refuser d'accorder à celle qu'on lui avait appris enfant à honorer comme sa mère, les marques d'estime et de confiance qu'il lui devait ?

Ursule l'embrassa. Son baiser fut froid; mais encore cela valait-il mieux que la conduite de madame de Senden. Herman l'avait encore trop présente à l'esprit, pour qu'il parût surpris et offensé de l'indifférence de l'abbesse envers lui. Ursule parla en très-mauvais termes de Catherine, et fit un grand détour pour dire à son frère en phrases pieuses et cadencées, à-peu-près les mêmes choses que l'autre avait dites avec aigreur et emportement.

Dans le fond, il s'appercevait bien que ni l'une ni l'autre ne l'aimaient; cependant si les fureurs de madame de Senden avaient excité son indignation, les procédés de l'abbesse lui inspiraient de l'estime, et il résolut de lui raconter ses aventures, afin

de détruire entièrement les propos offensans qu'on répandait contre lui.

Ursule, après les avoir entendues, haussa les épaules, et dit qu'elle desirait que son récit fût fidèle ; qu'au reste il aurait mieux valu, dans sa situation, ne jamais revenir dans son pays, vu qu'il était impossible de lui procurer un asyle, et que tout ce qu'on pouvait faire pour lui était de favoriser sa fuite.

Des sentimens aussi dénaturés révoltèrent Herman ; il se tut, et tomba dans une profonde rêverie, tandis que Pétronille racontait en détail à l'abbesse les propos de Catherine, ce qui mit la sainte femme dans une grande colère.

Je pénètre ses desseins, s'écria Ursule : aussi-tôt qu'elle saura l'arrivée de Herman, elle cherchera à empêcher le seigneur d'Unna (c'est le titre respectueux dont les sœurs de Bernard se servaient toujours en parlant de lui) d'avoir un entretien avec Herman, dans la crainte qu'il ne se laisse entraîner à faire quelque chose pour notre jeune frère ; mais cela ne réussira pas à Catherine ; et quoiqu'au fond, je croye qu'une prompte fuite serait le meilleur parti, il faut cependant que Herman demeure ici quelques jours ; qu'il se présente à sa famille : car enfin il a tout autant de droits aux secours de son frère, que cette sœur intéressée.

Herman frémit de voir l'inimitié qu'Ursule manifestait, dans le moment même où elle voulait lui témoigner sa bonne volonté. Il l'assura qu'il n'était point venu ici pour réclamer des secours, ni pour y demeurer plusieurs jours, et perdre ainsi un temps nécessaire à sa fuite; qu'il ne voulait enfin chagriner personne par sa présence, qu'il avait entrepris ce voyage dans son pays, d'après le conseil du duc d'Autriche, qui lui avait fait espérer que le vieux comte d'Unna, en qualité de chef du tribunal secret dans ce canton, pourrait peut-être contribuer à faire éclaircir son affaire, et lui procurer des moyens de prouver son innocence.

Le nom du comte d'Unna fit sur l'abbesse de Marienhagen l'effet d'un coup électrique; elle jura qu'elle avait élevé, et qu'elle avait toujours aimé comme s'il eût été son fils, allât réclamer la protection de l'ennemi de sa maison. Tous les anciens démêlés, dont Herman avait été obligé d'entendre le récit jusqu'à la satiété, furent rappellés; elle raconta comment le vieux comte d'Unna avait secrètement et ouvertement persécuté les seigneurs d'Unna à cause de l'affaire de Wirtemberg; comment il s'était emparé de leurs biens, et avait obligé la plus grande partie d'entre eux et elle notamment, par l'impuissance de sou-

tenir leur état, à embrasser la vie religieuse; comment il les haïssait et méprisait encore à un tel point, qu'il était résolu, vu qu'il n'avait point d'enfans, plutôt que de leur laisser son comté d'Unna, de le faire passer dans une maison étrangère, ou de le remettre à l'empereur.

Herman est étourdi de cette verbeuse narration. Il se met en devoir de répondre; mais on ne veut pas écouter ses raisons, et on le force de consentir à être présenté le jour suivant à son frère aîné, Bernard d'Unna, qui demeurait à Plettenbourg.

Il était tard, Herman fut obligé de quitter les sœurs qu'il aimait et celle qu'il n'aimait pas. Ursule, à son départ, l'embrassa plus tendrement que la première fois. Elle obtint même qu'on ouvrît le parloir, afin de procurer à Agnès et à Pétronille le même plaisir. Ces marques de bienveillance auraient touché le cœur sensible du chevalier, si elles n'eussent pas eu pour motif le desir de faire de la peine à d'autres.

CHAPITRE IX.

COMBIEN Herman ne devait-il pas regretter l'aimable société du duc d'Autriche, de l'intéressante Ida, et de l'honnête Munster,

Munster, en la comparant à celle de frère et sœurs, dont la façon de pensée était telle qu'il n'en avait jamais rencontré de pareilles. Il est vrai que, dans sa famille, il ne trouvait pas, à beaucoup près, ce haut degré de perversité, qu'il avait remarqué entre autres dans Kunzman et la comtesse Cyly; mais la bassesse de ces ames de boue lui inspirait un certain repoussement, d'où naissaient le dégoût et le mépris; sentiment désagréables dont il ne pouvait adoucir l'amertume, qu'en songeant aux aimables religieuses d'Ubervasser. Le desir de les revoir encore une fois avait plus de part à la prolongation de son séjour ici, que la promesse qu'il avait faite à l'abbesse de Marienhagen. Il tremblait de rencontrer dans sa famille un plus grand nombre d'originaux désagréables, et d'ètre à la fin obligé de suspecter sa propre bonté, les branches de l'arbre dont il descendait étant aussi mauvaises.

Le jour qu'il redoutait tant arrive. Il part pour Marienhagen, où il avait promis d'aller prendre sa sœur l'abbesse. Il trouve là toute sa famille rassemblée, à l'exception de l'homme important auquel il devait être présenté. Agnès et Pétronille courent à sa rencontre avec une tendresse vraiment fraternelle. Le flegmatique chanoine de Munster lui sert la main froidement, et ma-

dame de Senden, d'après les ordres positifs de la dévote Ursule, lui balbutie des excuses. Herman lui avait depuis longtemps pardonné, et il se repentait de lui en avoir seulement voulu un moment. La profonde humiliation, empreinte sur le visage de Catherine, faisait de la peine au chevalier d'Unna : il la serra dans ses bras, en lui donnant le doux nom de sœur.

A côté d'elle était Ulric de Senden, son mari, figure charmante, telle que la nature en forme rarement : c'était presque le beau idéal de l'espèce humaine, porté au plus haut dégré de perfection, avec une expression dans les traits, qui annonçait une ame non moins belle. Il embrassa le nouveau venu avec dignité; et Herman, qui, suivant l'usage des jeunes gens, se laissait volontiers entraîner par la beauté des formes, le pressa avec chaleur sur son sein.

Herman étonné de rencontrer une pareille physionomie dans un cercle de gens qui lui ressemblaient si peu, plus étonné encore qu'un tel homme fût le mari de sa sœur Catherine, se retourne du côté des deux religieuses, en leur manifestant sa surprise. Elles sourirent, et l'avertirent de se préparer à voir bientôt une personne de sa famille, qui surpasserait tout ce qu'il pouvait s'en imaginer.

On se met enfin en marche pour Pletten-

bourg. M. de Senden paraît aussi mécontent que Herman de l'éclat que cette troupe nombreuse va occasionner : il a, à ce sujet, une explication sérieuse avec l'abbesse, et observe que tant d'appareil ne convient en aucune manière à la position du nouvel arrivé; mais ses représentations sont inutiles. Il n'est plus permis de parler hautement du danger que court Herman, depuis qu'il a plu à la dévote Ursule de le traiter avec bonté; et les bruits du malheur de son frère, que personne auparavant n'avait répandus avec plus d'imprudence qu'elle, et cette Catherine qu'elle haïssait tant, quoiqu'elle lui ressemblât si fort, doivent actuellement, du moment où elle l'ordonne, être étouffés, et comme entièrement effacés de la mémoire.

Herman avait vécu à la cour des plus grands princes de son temps : il avait été au service d'un empereur, d'un roi de Hongrie ; s'était souvent trouvé à Nuremberg avec des personnes, qui toutes pouvaient prétendre à la première couronne du monde ; nulle part, il n'avait rencontré la pompe, l'étalage fastueux de grandeur qui se faisait remarquer ici dans le château d'un simple gentilhomme.

Il fallait que Bernard crût que l'honneur d'être le chef de la branche cadette de la maison d'Unna, était le plus haut degré d'é-

lévation auquel la vanité humaine pouvait prétendre; car, sans cela, aurait-il souffert autour de lui cette pompe ridicule? aurait-il consenti à recevoir ainsi les humbles hommages de ses domestiques et de ses parens? aurait-il enfin reçu avec autant d'orgueil tous ceux qui l'approchaient?

La cour de Plettenbourg, comme on appellait ici la résidence de Bernard, n'était certainement que trop brillante pour un seigneur d'Unna; mais ce faste, dont Herman, qui connaissait le monde, ne pouvait pas être ébloui, aurait fait faire à un sage de tristes réflexions. Cette magnificence avait sa source dans les dots non payées de sœurs malheureuses, dans la fortune des frères qui s'étaient eux-mêmes sacrifiés, ou qu'on avait sacrifiés, afin de procurer au chef de leur maison le moyen de vivre en petit souverain.

Autant l'extérieur de la maison où Herman entra lui déplaisait, autant le maître lui parut désagréable, quoiqu'il fût son frère. L'audience qu'il obtint de Bernard ne lui fut pas très-favorable. Il aurait dû s'incliner aussi profondément devant lui, que devant l'empereur Winceslas et le roi Sigismond, s'il avait voulu se conformer aux règles établies. Il s'en abstint, aborda Bernard uniquement avec les égards qu'il croyait devoir à un frère aîné, et il s'ap-

perçut bientôt du mécontentement que produisit cette conduite, qu'on trouvait peu respectueuse.

Herman ne tarda pas à détourner ses regards de dessus l'orgueilleux gentilhomme, pour les laisser tomber sur une jeune dame assise à ses côtés, et qui, lorsque l'abbesse eut prononcé le nom du chevalier, se leva à l'instant pour venir l'embrasser, avec une grace inimitable : c'était la femme de Bernard. Herman ne pouvait pas la connaître, attendu qu'elle n'était entrée dans la maison d'Unna, que depuis son départ.

Il la fixa plein d'étonnement ; jamais, après son Ida, il n'avait vu une beauté plus parfaite qu'Alix de Langen ; et ce charme, cette douceur angélique répandus dans tous les traits de son visage, dans toutes ses manières, et qui contrastait si diamétralement avec l'orgueil empesé du mari ; ce regard mélancolique, cette pâleur intéressante, qui annonçaient hautement qu'elle n'était point heureuse, que de moyens pour captiver tous les cœurs !

Alix prit la main de Herman, l'appella, pour la seconde fois son frère, et cela d'un ton qui remplit le cœur de notre jeune homme d'un sentiment inexprimable, et le fit tomber à ses pieds.

Bernard vit avec satisfaction cette marque de respect, qu'il imagina s'adresser

plus à madame d'Unna, qu'à la belle Alix. Il commença à croire que Herman ne dédaignait pas encore entièrement l'étiquette de sa cour, et lui tendit la main d'assez bonne grace pour l'aider à se relever. Herman baisa celle de sa charmante belle-sœur, s'assit sur un siège que Bernard lui offrit négligemment, et fut honoré de quelques questions, auxquelles il répondit de façon à ne pas offenser de nouveau l'orgueil de son frère.

Peu après le seigneur d'Unna entâma une conversation avec sa sœur l'abbesse, et Alix fit signe aux religieuses d'Ubervasser, ses amies intimes, de s'approcher d'elle, afin de s'entretenir avec Herman.

— Eh bien! mon frère, dit Pétronille en souriant, notre prédiction s'est-elle vérifiée ?

— O! répondit Herman, je suis surpris, enchanté; je crois voir Ida, et je m'estime heureux d'avoir une pareille sœur.

Alix se disposait à lui faire une réponse obligeante; mais ayant jetté un coup-d'œil sur Ulric de Senden, qui était appuyé vis-à-vis d'elle contre une colonne, et qui semblait enivré du plaisir de la voir, elle se tut, et rougit extraordinairement.

Herman, trop occupé d'autre chose, ne remarqua point son embarras. Tout l'étonnait ici; et une journée entière, passée dans

la maison de son frère, ne servit qu'à lui prouver qu'il était loin de connaître l'histoire de chaque individu de sa famille.

Ulric de Senden était celui d'entr'eux qu'il pouvait le moins déchiffrer. Sa figure, son air prévenaient singulièrement en sa faveur; et sa conduite relativement à Herman était repoussante. Sérieux et froid, quand il causait avec lui, et son ardent admirateur, quand il en parlait; tous les efforts du jeune chevalier, pour faire partager à Ulric les sentimens qu'il lui inspirait, pour l'engager à se lier d'amitié avec lui, furent vains; Ulric parut au contraire fuir les occasions de s'entretenir en particulier avec Herman, et il ne lui souriait, que quand il le voyait au milieu d'un cercle nombreux. Ses procédés envers madame d'Unna étaient également extraordinaires, s'il ne pouvait se dispenser de lui parler: il mettait dans son ton une indifférence presque méprisante, et cependant ses regards étaient sans cesse fixés sur elles, aussi-tôt qu'il croyait ne pas être remarqué. Il évitait soigneusement de la rencontrer, et ne pouvait s'empêcher d'observer chacun de ses mouvemens, de prêter l'oreille à la moindre de ses paroles.

Il parut, d'après cela, fort simple à Herman que cet homme singulier ne témoignât pas une grande tendresse à Ca-

therine; mais il ne pouvait comprendre comment elle avait pu devenir la femme d'Ulric. Dans ses doutes, notre héros consultait souvent ses sœurs les religieuses : celles-ci haussaient les épaules, et lui assuraient qu'elles-mêmes n'étaient pas assez bien instruites pour pouvoir lui donner les éclaircissemens qu'il desirait.

Madame d'Unna montrait une grande prédilection pour son nouveau beau-frère; lui et ses deux sœurs, Agnès et Pétronille, formaient sa société intime. Jamais elle ne cherchait autant à l'attirer à elle, que lorsqu'elle s'appercevait qu'il voulait faire une nouvelle tentative sur le cœur d'Ulric, et que celui-ci ne savait plus comment conserver l'air froid qu'il avait pris avec lui. Pourquoi donc, lui dit-elle une fois, recherchez-vous toujours cet homme extraordinaire ? Je vous en supplie, promettez-moi de ne jamais contracter avec lui aucune intimité particulière; il est assez honnête pour vous repousser, et je pense qu'il a ses raisons pour cela.

Herman saisit cette occasion de faire quelques questions à Alix, relativement à Ulric; mais elle n'y répondit pas, et tâcha, en rougissant, de mettre la conversation sur un autre sujet.

CHAPITRE X.

Le séjour des différens membres de la famille d'Unna dans le château de leur frère aîné, dura quelques jours. Bernard semblait insensiblement prendre du goût pour Herman. Ce jeune homme savait raconter tant d'anecdotes relatives à des rois, des empereurs, des ducs et des princes, que l'orgueilleux seigneur d'Unna commença à éprouver quelque vénération pour son frère, et à l'excuser un peu de ce qu'il ne s'humiliait pas plus devant le chef de sa maison. D'ailleurs le profond respect avec lequel il traitait la belle Alix le flattait intérieurement.

L'abbesse de Marienhagen et les religieuses d'Ubervasser furent obligées de retourner à leur couvent. Le lourd chanoine de Munster quitta également le château, et, de tous les convives de Bernard, il ne resta que Herman et la famille de Senden.

Catherine profita de l'absence de l'abbesse, son ennemie mortelle, pour se montrer à son frère offensé sous un jour plus favorable. Elle s'appercevait que ses efforts, pour obtenir la bienveillance de Bernard, n'étaient point intéressés; quelques

présens considérables qu'il avait faits à ses enfans, prouvaient qu'il ne cherchait, ni n'avait besoin de secours, et cela fut suffisant pour lui inspirer des regrets de l'avoir aussi mal reçu. Elle lui fit beaucoup d'avances, et lui dit un jour qu'elle ne croirait jamais qu'il lui eût pardonné, s'il ne lui promettait de l'accompagner dans son château, et ne lui procurait ainsi le moyen de réparer ses torts passés.

Herman n'avait rien tant à cœur, que d'obtenir une audience du vieux comte d'Unna, qu'il avait appris être de retour. C'était l'unique affaire qui l'avait amené dans son pays; les visites qu'il faisait à sa famille, n'étaient qu'un accessoire; elles lui avaient déja fait perdre plus de temps, que sa situation ne l'exigeait. Aussi la prière de madame de Senden, à laquelle son mari ne prit aucune part, aurait été indubitablement rejettée, si Herman n'avait pas craint de laisser penser à sa sœur, qu'il avait conservé contre elle du ressentiment de la manière dont elle l'avait traité. Il consentit donc à ce qu'elle desirait, et jetta par-là madame d'Unna, présente à cette conversation, dans une impatience qu'elle eut de la peine à cacher.

— Toutes les instances que je vous ai faites, de ne contracter aucune intimité avec Ulric de Senden, sont-elles inutiles,

demanda-t-elle, lorsqu'ils se trouvèrent seuls ?

— Ce n'est pas lui que je vais voir, c'est ma sœur ?

— Et pourrez-vous empêcher, quand vous serez dans son château, qu'il ne s'établisse une certaine familiarité entre vous deux ?

— L'amitié d'un tel homme ne serait-elle pas un bonheur pour moi ?

— Je vous dit, moi, qu'il ne faut pas que vous restiez un moment tête à tête avec lui. Il vous arriverait un malheur.

— Je ne vous comprends pas, madame; voudriez-vous me donner des soupçons injurieux sur la loyauté d'Ulric de Senden ?

— Non certainement. Ulric peut être franc et loyal; mais....... il ne m'est pas permis de m'expliquer davantage........ Je ne sais..... il suffit; quant à moi, je pense que ce qui est le plus convenable à votre position, c'est d'aller sur le champ trouver votre vieux parent, le comte d'Unna, de terminer avec lui ce que vous avez à faire, puis de vous éloigner le plus promptement qu'il sera possible.

— Je suis bien décidé à me rendre chez le comte d'Unna; mais, auparavant, je veux aller voir ma sœur; il serait dur, vu la manière dont on la traite ici, que j'eusse aussi de mauvais procédés envers elle.

— Je ne hais point Catherine ; je la plains, et attribue beaucoup de ses fautes à sa triste situation.

— Et cependant vous me faites entendre que j'ai quelque chose à craindre d'elle, qui doit m'empêcher d'entrer dans sa maison.

— Pas d'elle! à dieu ne plaise, pas d'elle! je ne la crois point assez méchante pour vous nuire secrètement ;......... mais Ulric de Senden! Ulric de Senden!.....

— Cette noble et honnête créature? lui, dans son genre, ce qu'est Alix dans le sien?

— Il peut être bon ; il peut être honnête, et cependant..... ne le connais-je pas de plus longue date que vous?

— Oui, Alix, vous devez l'avoir connu; j'ai ces jours-ci observé vos regards et les siens ; j'ai découvert des indices qui me font desirer d'en savoir davantage.......... Alix! charmante et franche Alix, ma sœur, mon amie! ne voulez-vous pas vous confier à moi? peut-être mes conseils pourraient-ils vous être utiles ; peut-être, en m'accordant ma demande, et en apprenant votre véritable façon de pensée sur le compte d'Ulric de Senden, pourrais-je me décider à suivre vos avis, si je n'ai point d'objections à y opposer..... accueillerez-vous cette prière, dites? consentez-vous à m'expliquer?....

C'était attaquer Alix par son côté faible. Elle versa un torrent de larmes, se débarrassa des mains de Herman, qui tenait les siennes, en lui déclarant qu'elle ne voulait plus avoir de conversation à ce sujet avec lui. Je vous ai averti, ajouta-t-elle ; vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira ; je n'ai rien à vous dire de plus.

CHAPITRE XI.

Madame d'Unna parut sérieusement fâché contre Herman, des instances trop vives qu'il lui avait faites. Elle ne lui adressa pas une seule fois la parole pendant ce jour, le dernier qu'il devait passer à Plettenbourg, quoiqu'elle n'eût pas renoncé pour cela au dessein de le séparer d'Ulric.

Herman resta décidé à accompagner sa sœur Catherine ; et au moment où il eut publiquement déclaré ses intentions, Ulric de Senden fut invité à demeurer encore quelques temps à Plettenbourg après le départ des autres.

Le visage d'Ulric s'était couvert d'une pâleur mortelle, quand il avait entendu dire à Herman qu'il allait se rendre chez lui ; et aussi-tôt qu'il eut reçu l'invitation de Bernard et d'Alix, on le vit se ranimer

et reprendre un air de gaieté. Herman remarqua, pour la première fois, qu'il baisait la main de sa chamante belle-sœur, et lui disait quelques mots de politesse. Alix rougit et baissa les yeux, tandis que Ulric la regardait d'un air qui exprimait la plus vive reconnaissance.

Que signifie ce changement, se demanda Herman à lui-même ?.... Me serais-je trompé sur le compte d'Alix et de cet Ulric de Senden ? ne seraient-ils pas aussi délicats que je me l'étais imaginé ?....... Ah ! sans doute il existe une secrète et coupable intrigue entre eux deux ; leurs regards furtifs, leur rougeur subite, leur intelligence attestent assez qu'ils s'aimaient autrefois. et leur conduite prouve que leur amour n'est pas encore éteint......... Etait-ce pour cela, dissimulée Alix, que tu cherchais à éloigner Ulric de moi ? tu craignais sans doute que je ne découvrisse ta criminelle passion, et que je ne cherchasse à venger l'honneur de mon frère outragé ? tu t'efforces maintenant à le retenir près de toi, afin que, sans être obligée de te cacher aux yeux d'une femme jalouse, et d'un frère ombrageux, tu puisses satisfaire tranquillement ton infâme amour.

Les apparences, aux yeux de Herman, semblaient si fort déposer contre Alix, qu'il s'étonnait de l'aveuglement de son

frère Bernard, qui ne remarquaît pas des choses qui, suivant son opinion, devaient être apperçues de tout le monde; et ce fut un bonheur pour les deux personnes soupçonnées, que Herman ne se soit pas pressé de communiquer ses réflexions à Bernard.

Le chevalier d'Unna partit avec Catherine et ses enfans : c'étaient de bonnes et jolies créatures, qui tenaient plus de leur pères que de leur mère. Herman s'occupait volontiers d'eux, et dissipait, en les regardant, l'ennui que lui causait souvent le babil importun de Catherine. . . .

Il se convainquit toujours de plus en plus du mauvais cœur de cette femme; sa langue empoisonnée n'épargnait pas un seul de ses parens; elle cherchait, par ses calomnies, à les perdre tous dans l'esprit de son jeune frère, même les innocentes religieuses, Agnès et Pétronille. Elle vantait avec un véritable contentement d'elle-même sa perspicacité à découvrir le mal dans les plus secrets replis du cœur, et apportait des preuves de son talent, réellement unique dans son espèce.

Elle avait trouvé moyen de se procurer le papier où madame d'Unna avait écrit son examen de conscience, et Herman ne s'attendait à rien moins qu'à la confirmation des soupçons qu'il avait conçus sur Alix et Ulric; mais quel fut son étonnement, quand

il apprit le contraire de ce qu'il avait imaginé ?

Cette Alix, dit Catherine, pauvre demoiselle de la maison de Langen, poursuivie par le tribunal secret, est entrée dans la famille pour notre malheur : Bernard n'aurait peut-être pas songé à se marier, si elle ne fût pas née. Elle lui est au reste fidèlement attachée, ne quitte presque jamais ses côtés, et devient par-là le fléau de toutes les femmes du voisinage, à qui les hommes la citent toujours pour exemple. Elle n'est point mal, comme tu as pu voir ; aussi ne manque-t-elle pas d'adorateurs, et j'ai cru long-temps qu'elle s'indemnisait en secret de la sévérité qu'elle affectait en public ; l'ayant toutefois observée continuellement depuis nombre d'années, je me suis enfin convaincue que c'est une femme sans esprit et sans sensibilité, à qui ce genre de vertu doit peu coûter.

Herman fixa Catherine avec des yeux qui exprimaient la plus vive surprise, et ne savait comment s'y prendre pour lui demander la cause de l'intelligence qu'il avait remarquée entre Ulric et Alix.

— Est-elle ton amie et celle de ton mari, demanda-t-il enfin avec une indifférence affectée ?

— Mon amie ! je crois que oui ; tu le vois, j'ai bonne opinion d'elle : je mérite

par

par conséquent son attachement. Elle aime d'ailleurs mes enfans; et leur donne beaucoup. Mais son mari semble être l'objet de son plus profond mépris; ce dont je suis au moins certaine, c'est qu'ils ne se sont jamais dit un seul mot agréable, excepté aujourd'hui. Tu as été témoin de l'invitation qu'elle lui a faite, j'en ai été étonnée : car, pour dire la vérité, il se soucie aussi peu d'elle, qu'elle de lui; il la fuit par-tout; et, autant qu'il m'en souvient, depuis notre mariage, il n'a pas mis trois fois les pieds à Plettenbourg.

Herman ne put pas s'empêcher de branler la tête, et de chercher, par une foule de questions adroites, à découvrir quelques traces de ce qu'il soupçonnait. Il n'apprit rien de plus, et vit avec grand plaisir qu'il s'était trompé dans le jugement qu'il avait porté sur Ulric et Alix. Où aurait-il en effet trouvé un meilleur témoin de leur innocence que Catherine?

Dans le récit même de ses plaintes contre M. de Senden, elle ne dit pas un mot qui tendît à le faire suspecter d'infidélité; tous ses griefs tombaient uniquement sur des sujets de mécontentement, sur des mauvais procédés, auxquels la bonne dame pouvait bien donner lieu par sa méchanceté, dont elle venait d'administrer des preuves non équivoques.

CHAPITRE XII.

Herman avait déja si amplement joui de la conversation de sa bienvaillante sœur pendant la route, que, durant son court séjour au château de Senden, il fut peu curieux de la renouveller ; il préférait s'entretenir avec ses enfans, qui avaient aisément gagné son affection.

Il leur parla beaucoup de leur père, et ce qu'ils en disaient, lui montrait cet homme sous un jour si favorable, que tous ses soupçons s'évanouirent, pour faire place au desir de devenir son ami ; desir que Ulric lui avait inspiré à leur première entrevue, et qui se réveilla alors avec une nouvelle force.

L'envie de connaître le motif des avis mystérieux d'Alix, de voir l'opinion qu'il avait actuellement d'elle et d'Ulric pleinement justifiée, se joignait encore à ce souhait. Il résolut donc d'avoir un secret entretien avec lui, et de triompher des efforts que son beau-frère faisait pour l'éviter.

Mon mari semble décidé, dit Catherine, à ne pas revenir, que je n'aye besoin de sa présence pour me distraire de la solitude

où je vis. A vous parler franchement, je ne m'apperçois guères de l'absence d'un époux de mauvaise humeur, auprès d'un frère aussi aimable. Qu'il reste à Plettenbourg, et y entretienne l'union entre nous et la maison de Bernard; cela peut avoir tôt ou tard des suites avantageuses pour nous.

Herman lut un billet d'Ulric, que Catherine lui montra, par lequel il mandait à celle-ci de lui faire savoir sur le champ le moment du départ du chevalier d'Unna, attendu qu'immédiatement après il voulait quitter le château de Bernard.

Herman se détermina à partir dès le lendemain. Il prit congé de sa sœur et de ses enfans, laissa à ces derniers des preuves de sa générosité, qui le dépouillèrent de presque tout ce qu'il possédait; et se mit en chemin pour Unna. Il savait que c'était la route que son beau-frère devait prendre en revenant de Plèttenbourg.

Il l'attendit un dimanche entier dans la forêt par laquelle il devait passer; et son retard lui prouva qu'il usait de toutes les précautions possibles, pour ne pas le rencontrer, pour ne plus le revoir....... Ciel, s'écria Herman! quelle peut être la cause de cette aversion insurmontable? Déja j'ai lu dans ses yeux, à Plettenbourg, la haine que je lui inspirais; je m'en suis convaincu par le ton froid et réservé de ses réponses;

que ne me permet-il au moins de lui parler une fois tête à tête ? Ai-je jamais pu l'engager à faire un seul tour de promenade avec moi en pleins champs ? Ne semblait-il pas consumé par des mouvemens de rage, quand j'étais auprès de lui à table, ou que, par hasard, je me trouvais à ses côtés ? Ah ! il doit y avoir un affreux mystère caché là-dessous : il faut que je le pénètre ; il faut que je donne meilleure opinion de moi à cet homme généreux, dussai-je y perdre la vie. Peut-être mon malheur lui a-t-il fait concevoir des soupçons. Peut-être ne peut-il pas me croire innocent du crime horrible dont la renommée m'accuse. Oui, oui, je veux l'acoster et gagner son affection en me justifiant. Le suffrage du monde entier ne serait rien pour moi, si Ulric pouvait me croire coupable d'un meurtre.

Vous, qui avez quelquefois été entraînés par une puissance irrésistible, vers des ames à l'unisson de la vôtre, sans pouvoir comprendre le charme qui vous attirait ; vous, dont les efforts, pour obtenir la bienveillance de la seule personne que vous aviez choisie entre mille, croissaient à mesure que l'objet aimé semblait se refuser à vos empressemens, vous seuls pouvez juger du penchant que Herman éprouvait pour Ulric de Senden : ceux dont le cœur froid n'a jamais éprouvé un pareil sentiment, cher-

cheraient en vain à s'en former une idée.

Le soir arrive, l'inquiétude de Herman augmente. Plus il a attendu long-temps, et inutilement, celui qu'il souhaite de voir, plus son desir devient ardent. Cependant il se trouble ; une foule de pressentimens funestes le tourmentent ; son cœur lui ordonne de demeurer, et une voix secrète lui crie : fuis, fuis ! — Pourquoi fuir, se demande Herman ? et il reste.

La lune se leva ; le chevalier d'Unna s'était si fort avancé à la rencontre de Senden, qu'il pouvait appercevoir, d'une colline, la pointe des tours du château de Plettenbourg. Il ne voyait autour de lui que des déserts. Le murmure sourd et monotone du fleuve, qui se précipitait, non loin delà, d'une petite hauteur, interrompait seul le silence de la nuit. Il y avait déja long-temps que minuit était passé ; la lune s'abaissait vers l'horizon, lorsque le chevalier d'Unna entendit enfin dans un vallon étroit le piétinement de chevaux qui venaient de son côté. Les cavaliers s'approchent, Herman distingue la voix de Senden, qui ordonne à ses gens de le précéder à son château, et de lui envoyer dire si le chevalier d'Unna y était encore.

Alors Ulric se couche sous un arbre. Herman, qui l'épiait, se présenta à l'instant, et lui dit : — Pourquoi me fuies-tu ? que

t'a fait Herman d'Unna, pour que tu évites de respirer le même air que lui ?

— Quel affreux malheur, s'écrie Ulric, en s'enveloppant dans son manteau. Partout je le vois, éveillé ou en songe, et toujours j'entends cette voix dans mon cœur; il faut que je le tue.

— Que tu me tues, répliqua Herman ! et en même temps il le serra dans ses bras; que tu assassines ton frère!......... Qu'ai-je donc fait ?

— Eloigne-toi de moi, bourreau, répondit Ulric en se débarrassant de lui.... qui es-tu ?.... n'est-ce pas une vision ?...... parle, qui es-tu ?

— Ton frère Herman d'Unna, qui demande ton amitié ou la mort; être méprisé, rejetté de toi, est une idée que je ne puis supporter.

— Herman d'Unna ? toi-même ?....... O fuis! fuis! je suis ton meurtrier....... Mais non, ne fuis pas! il m'est défendu de te donner un tel conseil, et encore plus de permettre que tu l'exécutes. Ne sommes-nous pas seuls ?... Non, nous ne le sommes point..... Dieu soit loué! là-bas, viennent tes libérateurs.

Herman regarde et ne voit rien. — Ce sont les ombres des arbres, mon frère, répondit-il. Je n'ai pas besoin de libérateur, quand tu es auprès de moi.... O Ulric, tu

es malade, bien malade! ton cœur souffre!.... Je croyais que c'était la haine qui t'éloignait de moi; ce n'est donc qu'une humeur noire........ j'en bénis le ciel, tu guériras et tu aimeras alors ton frère.

— Je t'aimerai! puis-je t'aimer plus que je ne le fais? O Herman! mon cœur est pour toi, et il faut que je t'assassine.

— Pourquoi? s'écria Herman, qu'Ulric avait d'abord étroitement serré dans ses bras, et dont à ces derniers mots, il se dégagea avec violence; pourquoi m'assassiner? quel est mon crime?

— Il faut que tu meurs, répliqua Senden en tirant son sabre; tu es le meurtrier du duc Fréderic.

— Je jure par celui qui vit éternellement que je ne le suis pas. — Les plaintes ont été portées, les témoins ont déposé, les juges ont prononcé ta condamnation. Oui tu es l'assassin du duc Fréderic. Cent mille bourreaux cachés brûlent du desir de verser ton sang; et, ô ciel! ton frère est l'infortuné entre les mains duquel le sort te fait tomber!.... Je me suis engagé par serment à ne pas épargner ceux que le tribunal secret aura dévoués à la mort.... que ce coup soit donc pour toi, et celui-ci pour moi!

Tous deux chancèlent, et tombent à côté l'un de l'autre. O mon frère, dit Herman

en embrassant Ulric, la trame de ma vie est à sa fin!..... je serai cependant à toi, sans cesse à toi, là haut, là haut, dans le séjour de la paix et de l'éternelle amitié.

CHAPITRE XIII.

Le jour commençait à luire; les paysans des environs allaient à leurs travaux, quand arrivant auprès des grands chênes, non loin du lieu où le fleuve se précipite, ils apperçurent dans l'herbe, couverte de rosée, comme deux figures humaines, dont le râlement pénible annonçait qu'elles étaient prêtes à rendre le dernier soupir. Ils se baissèrent pour tâter avec leurs mains l'objet qu'ils ne voyaient qu'obscurément, et les retirèrent pleines de sang.

On pousse de grands cris; on accourt: on trouve deux jeunes gens qui se tiennent étroitement embrassés, et qui paraissent l'un et l'autre avoir été percés d'un coup d'épée. Tous les deux respirent encore. Les bons paysans se décident sur le champ à les transporter au château de madame d'Unna, qui avait déja, par ses soins, sauvé la vie à nombre de malades et de blessés, et qui sûrement était incapable de refuser ses secours à ces deux infortunés.

Alix

Alix avait retenu Senden le plus long-temps qu'elle avait pu. Il s'était d'autant plus facilement rendu à ses instances, que le motif qui avait engagé madame d'Unna à le garder chez elle, était le même que celui qui l'avait déterminé à y rester; cependant ils ne se firent point alors cet aveu : car ils évitaient de se rencontrer seuls ensemble. Mais cela ne les empêchait pas de s'entendre, et ils se remerciaient intérieurement d'avoir réciproquement si bien deviné leurs pensées.

Bernard, uniquement occupé de sa grandeur, ne voyait dans ceci, que l'honneur qu'avait reçu Ulric, de demeurer pendant cinq jours dans son château, et d'y rester encore autant de temps, si Alix, qu'il considérait beaucoup, parce qu'elle portait son nom, le souhaitait.

Ulric, de son côté, avait des raisons de s'éloigner le plutôt possible de la belle Alix; et l'avis que lui donna Catherine, que le chevalier d'Unna partirait sans faute le lundi après la nativité de la vierge, lui fit le même plaisir qu'éprouve un prisonnier à qui on ôte ses fers.

Madame d'Unna ne put s'empêcher de verser des larmes, en prenant congé de Senden. Elle se rappellait le passé, songeait à Herman, et tremblait. Elle pria Ulric de prendre, en s'en retournant, la

route d'Ahaus. Bernard rit de cette prière; car le détour que sa femme voulait faire faire à Ulric, était de plus d'un mille; mais celui-ci y consentit volontiers, parce qu'il comprenait à merveille le motif d'Alix. Il monta à cheval, et disparut.

Le débordement des eaux avait rendu impraticable le chemin qui passait par Ahaus. Senden fut donc obligé de revenir sur ses pas, et de prendre la route ordinaire. Il demanda à ses gens à quel jour de la semaine on était.

Minuit est passé, lui répondirent-ils; ainsi le mercredi après la naissance de la Vierge Marie est commencé. Lundi et mercredi, dit Ulric en lui-même, et il s'avança tout consolé. Nous avons vu de quelles précautions il avait usé pour ne pas rencontrer Herman, et comme sa cruelle destinée les rendit inutiles.

Alix présageait quelque malheur, elle fut mélancolique à souper, inquiète pendant la nuit; le sommeil fuyant de ses yeux, elle se lève, va sur son balcon, et regarde au loin, autant que la clarté de la lune peut lui permettre. L'aurore la trouve encore ici. Elle cherche à écarter les funestes pressentimens qui l'agitent; elle adresse au ciel sa prière accoutumée; elle le conjure de ne pas laisser passer une journée, sans lui procurer l'occasion d'exercer quelques bon-

nes œuvrés. Elle savait, par expérience, que la pratique de la vertu était le meilleur moyen de ramener le calme dans les cœurs affligés.

Ce devoir rempli, elle porte ses regards sur le vallon, que l'aurore n'éclairait pas encore. Elle apperçoit une troupe de gens qui venaient au château : ils marchaient lentement. Un d'entr'eux s'était détaché en avant, et frappa à la porte.

— Qu'apportez-vous, demanda Alix du haut du balcon? — Ah! noble dame répondit l'arrivant, qui reconnut sa voix, c'est vous! quel heureux présage! nous vous apportons deux malheureux; nous les avons trouvés blessés là haut sur la colline, près des grands chènes : ils sont encore vivans; nous avons bandé leurs plaies; vous ferez le reste. Vous savez que dieu bénit toujours vos bonnes œuvres.

Alix, sans écouter davantage, court ellemême ouvrir la porte, et éveille en chemin quelques-uns de ses domestiques qui couchaient dans l'anti-chambre, afin de pourvoir aux préparatifs nécessaires à la réception des blessés.

Les gens de la respectable madame d'Unna savaient de longue main la conduite qu'il y avait à tenir dans de semblables occasions. Alix, pendant qu'elle était fille, avait déja été une excellente garde mala-

des, et elle s'estimait heureuse d'avoir un mari qui lui laissât toute liberté sur ce point.

C'était dans ces temps-là un honneur de faire beaucoup de bonnes actions; et l'orgueil de Bernard ne se trouvait pas peu flatté, quand on appellait sa femme la seconde Elizabeth; sainte dont la gloire brillait d'autant plus à ses yeux, qu'elle descendait d'une maison royale.

Madame d'Unna ne faisait pas le bien par d'aussi misérables motifs; mais elle avait assez de sagesse, pour se prévaloir de la faiblesse et de la vanité de son mari, afin de ne pas être gênée dans son penchant.

Alix ayant ouvert les portes, va au-devant des blessés, pour s'assurer si on les portait doucement et avec attention. Elle s'avance, voit le visage d'Ulric couvert des ombres de la mort, Herman qui respirait à peine, et tombe par terre sans connaissance.

Ses gens accoururent pour lui donner du secours; les blessés furent déposés au château, et en un clin-d'œil, vingt mains furent prêtes à les servir, quoique la plus grande partie s'occupât d'nne maîtresse adorée de tout le monde, et qu'il ne restât avec les blessés que les personnes indispensablement nécessaires.

Alix ouvrit enfin les yeux; elle apperçut la foule qui entourait son lit, et un signe

obligea tous les gens dont elle n'avait pas besoin, à aller porter des secours à Ulric et à Herman. Ses craintes à leur sujet ranimèrent ses forces, et bientôt elle put se rendre dans leur chambre, afin d'examiner leur situation et le traitement qu'elle exigeait.

Le maître-d'hôtel de Bernard, très-habile chirurgien, était déja parvenu à faire ouvrir les yeux à Herman; et lorsque sa belle-sœur parut, il se trouva en état de l'appeller par son nom, et de porter sa main à ses lèvres. Ulric de Senden n'était pas encore revenu de son évanouissement. Il n'y avait que le faible mouvement de son cœur qui annonçât qu'il n'était point expiré. Sa plaie était beaucoup plus profonde que celle de Herman. Il ne l'avait blessé qu'à regret, et en tremblant; mais il avait employé toute la force de son bras contre lui-même.

CHAPITRE XIV.

Histoire d'Alix de Langen et d'Ulric de Senden.

Les soins infatigables d'Alix, et l'adresse de ses gens tirèrent enfin d'affaire Senden et Herman; mais c'était particulièrement

ce dernier que madame d'Unna servait, Catherine de Senden ayant été appellée, pour tenir compagnie à son mari. Le penchant de Herman pour sa charmante belle-sœur, et la confiance qu'il lui inspira s'augmentèrent de jour en jour par l'habitude de se voir, et bientôt il s'établit entr'eux la même intimité que nous avons déja remarqué, dans un des chapitres précédens, exister entre le duc Albert d'Autriche et la belle Ida; seulement, on ne pouvait pas soupçonner le chevalier d'Unna de ressentir pour Alix un sentiment plus fort que celui de l'amitié, ce que plusieurs de mes lecteurs ont peut-être supposé à l'égard du duc Albert. Quelques semaines après leur arrivée à Plettenbourg, Herman commença à se lever, et Ulric alla assez bien pour renvoyer Catherine au château de Senden, préparer les choses nécessaires à son retour.

Herman avait grand nombre de questions à faire relativement à Ulric, et madame d'Unna était plus disposée qu'autrefois à y répondre: elle connaissait maintenant assez son beau-frère pour lui ouvrir son cœur. Les peines qu'elle s'était données à son occasion le lui avait rendu plus cher. Elle lui avoua que l'histoire de Senden était tellement liée à la sienne, qu'il était impossible qu'elle lui racontât ce qu'il desirait savoir, sans le mettre en même temps dans la confidence de ses propres aventures.

Elle n'avait pu jusqu'à présent satisfaire l'impatience de Herman, parce que son mari ne quittait presque pas la chambre du convalescent, dont l'entretien lui plaisait, par les détails que celui-ci lui donnait sur les cours qu'il avait vues, et le ton qui y régnait. Enfin Bernard s'avisa d'aller à Engelrading, où les seigneurs de Ravensberg et de Méerveld donnaient un tournoi, et ce premier moment de loisir fut employé ainsi que mes lecteurs vont le voir.

Comment vous raconterai-je, dit madame d'Unna, des événemens qui vont rouvrir toutes les anciennes plaies de mon cœur, et me montrer peut-être à vos yeux sous un jour défavorable? Je ne doute pas que vous ne pardonniez à la faiblesse d'une femme, si le souvenir du passé lui arrache quelques larmes. Je prends dieu à témoin que Ulric ne m'est plus aussi cher qu'autrefois; et cependant je ne puis le voir, sans être émue au premier abord. J'éprouve à son aspect une certaine sensation indéfinissable, qui n'est pas purement un reste d'amour pour lui, mais un mélange d'horreur, de crainte et de compassion....... quoi qu'il en soit, vous allez entendre, et vous jugerez.

Ma belle-sœur Catherine n'aura sans doute pas oublié de vous dire que je suis de la maison de Langen, poursuivie depuis plusieurs années par le tribunal secret. Les

difficultés qu'eut mon père avec l'évêque d'Osnabruck n'appartiennent point à mon récit, M. de Langen fut victime de son animosité; ma mère le devint également. Le chagrin la fit mourir à la fleur de son âge, et je fus mis sous la tutelle de mon frère ainé.

Conrard m'aimait; il avait pour moi les soins d'un père, et sa confiance était si grande, qu'il me laissait entièrement maîtresse de mes actions. Je jouais dans son château le même rôle qu'ici; on ne me traitait pas comme sa pupille, mais en dame et souveraine.

Mon frère s'absentait souvent de chez lui, des mois entiers, dieu sait pourquoi. Je pense qu'il ourdissait alors la trame du malheur qui le persécute aujourd'hui. Sa conduite était souvent celle d'un homme emporté, inconsidéré; et la couleur que ses ennemis eurent l'art d'y donner, la rendait encore plus repréhensible. Je regardais comme un devoir de réparer au château, par des prières et de bonnes œuvres, le mal que Conrard faisait ailleurs, et de détourner ainsi la vengeance divine de dessus notre maison, qui déja avait éprouvé tant d'infortunes. Mes actions pouvaient être bonnes et louables en elles-mêmes, les pauvres, les vieillards, les malades trouvaient un asyle et des secours au château de Langen; mais

j'étendis trop loin mes œuvres de charité ; je ne les appliquai pas avec assez de discernement, et j'en fus punie par la perte de mon repos.

Ulric de Senden ayant été blessé dans un combat singulier à une petite distance du château, ses gens nous l'apportèrent, et demandèrent qu'on donnât du secours à leur maître. La décence aurait exigé que j'eusse refusé mes soins à un jeune et beau chevalier tel que Ulric, et que je l'eusse envoyé aux moines du couvent voisin, qui faisaient aussi grand nombre de bonnes œuvres. Toutefois ma sensibilité ne me laissa appercevoir, dans cette proposition, que le danger du blessé. Senden fut en conséquence déposé chez nous ; je le soignai comme un frère ; il guérit ; et.... la compassion d'un côté, la reconnaissance de l'autre, donnèrent bientôt naissance à l'amitié, puis à l'amour.

Heureux amans, l'innocence et l'espoir ne nous quittaient point; ô jours célestes ! qu'êtes-vous devenus ?

Ulric ne s'arrêta pas long-temps au château après sa guérison. Ses devoirs et la bienséance l'appellaient ailleurs. Nous nous étions assez vus pour nous aimer, et croire que nous nous aimerions toujours. Nous nous le jurâmes mutuellement. Senden devait encore faire quelques campagnes pour

acquérir de la gloire et des honneurs ; et moi, je me proposais de rester à la tête de la maison de mon frère, jusqu'à ce que Béatrix de Méervel, pût en prendre les rênes. Alors, il était convenu, que le chevalier Ulric me demanderait en mariage. Je supposais que Conrard n'oserait pas me refuser l'homme que mon cœur préférait ; que son attachement pour moi l'engagerait au contraire à tout faire en ma faveur, mon bonheur lui étant trop cher, mes volontés trop sacrées, pour contrarier mon inclination. Il était d'ailleurs riche, et pouvait me donner une dot capable de suppléer au peu de fortune d'Ulric.

L'hiver arriva ; les expéditions des chevaliers furent moins fréquentes. Mon frère revint à son château. Un grand nombre de charriots, chargés de butin, le suivaient, et je ne pus m'empêcher de lui demander si tout cela était bien acquis. Un sombre regard, le premier peut-être de cette espèce qu'il m'eût jetté de sa vie, précéda sa réponse. Les femmes, dit-il, n'entendent rien aux droits des armes, ni aux privilèges de la noblesse : elles doivent donc se taire sur ces sortes de choses.

Je me tus, et j'eus bientôt plus d'une occasion de m'habituer au silence. Conrard ne sortit du château, durant cet hiver, que pour aller quelquefois à la chasse dans la

forêt voisine. Ses compagnons d'armes le visitèrent souvent : c'étaient des visages que je n'avais jamais vus, et dont la rudesse me retenait solidairement dans ma chambre. Le fracas de leur joie tumultueuse troublait, durant le jour, ma tranquillité, et la nuit, mon sommeil. Je desirais ardemment de ne plus être témoin de cette vie déréglée ; j'attendais avec impatience le retour de la saison où les chevaliers devaient se remettre en campagne, et encore plus le moment où Ulric viendrait chercher sa fiancée, ce bon Ulric, dans le château paisible duquel j'espérais un jour passer des momens dignes d'envie.

Conrard, qui ne se faisait aucun scrupule de profaner les veilles de fêtes par ses débauches, était un soir, veille des rois, occupé à boire avec une bande de jeunes gens de mauvaises mœurs. Moi, qui considérais ma beauté comme consacré à Ulric..... oui, Herman, j'étais belle alors.... et qui ne voulais pas l'exposer aux regards de personnes ivres, je n'assistai point au festin que donnait mon frère. Après avoir eu soin qu'il ne manquât rien à ses convives, je me retirai avec mes femmes sur le balcon, au-dessus de la porte de derrière, afin de ne point entendre le carillon épouvantable dont retentissait les voûtes du château, et de jouir du calme d'une belle

nuit d'hiver. Toujours la nature me parut charmante, même dans son déshabillé. La lumière des étoiles se réfléchissait sur les environs couvers de neige; mes femmes grelottaient de froid; je les envoyais coucher; pour moi, j'étais réchauffée par les feux de l'amour et le souvenir d'Ulric. Je songeais au cabinet de verdure, où j'avais été assise à ses côtés; je songeais à la couronne de fleurs avec laquelle il devait bientôt me mener à l'autel. Agitée de ces pensées, j'oubliais aisément et la gelée et les frimats.

J'étais si fortement enfoncée dans mes rêveries, que je n'apperçus que tard deux hommes, qui sortaient d'un bois voisin et semblaient se glisser vers le château. La réverbération de la neige me les faisait paraître noirs. Je n'étais pas assez téméraire pour nier, comme le faisait quelquefois mon frère, l'apparition des esprits; aussi n'eus-je pas d'abord le courage de jetter une seconde fois les yeux sur ces objets effrayans. Cependant la curiosité et le sentiment d'une conscience pure me rendirent de la fermeté. Je me levai et regardai en bas. Les hommes, en ce moment, étaient si près de la porte, que je ne pus pas les voir. On frappa trois coups, qui retentirent au loin dans les voûtes du porche, et aussitôt les auteurs de ce bruit sinistre s'éloi-

gnèrent, et se perdirent dans la forêt.

L'alarme fut à l'instant dans le château. La sentinelle de la tour sonna de la trompe; on vit paraître des lumières aux créneaux; les voûtes résonnaient sous moi du pas de nos cavaliers, qui couraient pour ouvrir la porte de derrière. Vingt voix parlaient à la fois, ce qui était cause que je n'en pouvais distinguer aucune. Peu après j'entendis mon frère et ses convives; Conrard jurait, et ses compagnons ivres riaient. Le cœur me battait; je présageais quelque chose de funeste. J'éveillai mes femmes et les envoyai aux écoutes. Elles revinrent me dire que la société des buveurs s'était promptement séparée, et que mon frère ne tarderait pas à paraître, pour m'instruire lui-même de la cause de cette alarme. Mes suivantes pleuraient, et je pleurai avec elles, excitée par la détresse et l'inquiétude de l'attente.

Conrard parut, pâle comme un mort. J'appris, ô dieu! pouvais-je apprendre quelque chose de plus cruel? que mon frère était cité par le tribunal secret d'Osnabruck, pour rendre compte de certaines actions, au sujet desquelles je lui avais déja fait si souvent des remontrances, avec la discrétion qui convenait à une sœur beaucoup plus jeune que lui. Je tremblais, et cependant je ne connaissais pas encore toute

l'étendue de notre malheur. Mon frère passa la moitié de la nuit à m'expliquer les horreurs de cet épouvantable tribunal, et à me prouver qu'il ne pouvait, ni n'osait comparaître à la citation que les francs-juges avaient attachée à la porte du château. Je fus d'un avis contraire, et nous nous séparâmes à demi-brouillés.

Le jour suivant je fus toute en larmes, me jetter aux pieds de mon frère, et le supplier de se présenter à ses juges. — Que demandes-tu, s'écria-t-il ? ma mort. Ce qu'on appelle à Osnabruck mon crime est aussi certain que si cela était prouvé. Si je comparais donc, tu ne me reverras jamais, tandis que, d'un autre côté, la prudence, la fuite et le courage peuvent me sauver.

Je vous laisse à penser, si une pareille déclaration devait me tranquilliser. Son crime démontré, sa mort certaine, la fuite, son unique ressource, quelle triste position !....... Les inquiétudes et les efforts que je fis pour trouver un moyen de le tirer de ce mouvais pas, manquèrent de me tourner la tête et de me coûter la vie. Pendant ce temps, mon frère entrait et sortait librement et tranquillement de son château. Personne ne l'insultait, ni ne lui disait un mot. Il reprit bientôt ses anciennes habitudes, et ses compagnons de débauches reparurent de nouveau. Je partageai moi-

même sa sécurité ; et j'avais presqu'entièrement oublié cette affaire, lorsque les francs-juges revinrent encore frapper à la porte, et renouvellèrent ainsi les terreurs qu'ils m'avaient inspirées la première fois.

Le sentiment qu'excita en moi ce danger prochain fut cette fois très-vif ; mais il ne dura pas long-temps. Je remarquai que le soleil nous éclairait tous aussi bien, que la nature et les hommes nous traitaient avec le même intérêt qu'auparavant. La visite enfin de ces coureurs nocturne, comme Conrard les appellait, me semblait un enfantillage, et je n'y pensais presque plus, quand mes femmes vinrent un matin m'apprendre que les francs-juges s'étaient présentés cette nuit, pour la troisième fois, mais que mon frère avait fait arracher leur placard de la porte, et l'avait déchiré, en défendant à qui que ce fût d'en parler.

Conrard en effet ne me dit rien. Cependant son inquiétude et sa tristesse perçaient malgré lui. J'étais si peu accoutumée à le voir dans cet état, que je ne tardai pas à en être frappée, et à retomber dans mes anciennes frayeurs. Elles ne furent, par la suite, que trop bien justifiées. Conrard n'avait joui, jusqu'à présent, de sa tranquillité ordinaire, que par le silence qu'on avait gardé sur son malheur ; actuellement que, par la fuite d'un de nos domestiques,

il fut connu qu'il était poursuivi par le tribunal secret, tout prit une autre face. Déja, à la première citation, comme j'en fus instruite en ce moment, la plus grande partie des gens de mon frère, qui n'étaient point attachés à la glebe, lui avaient annoncé qu'ils allaient le quitter, et ce n'était qu'à force de promesses et de présens qu'il les avait retenus à son service. Mais à présent rien ne put les arrêter davantage; mes femmes même m'abandonnèrent, à l'exception d'une seule. Les demoiselles du voisinage évitaient de me rencontrer, et Béatrix de Méerveld, sur la foi de laquelle Conrard comptait tant, lui fit savoir qu'elle renonçait à sa main.

C'est fait de moi, me dit un jour Conrard, en entrant dans sa chambre, où je m'étais rendue sur son invitation : voici la quatrième citation; les francs-juges l'ont affichée en plein jour à la porte du château, et ont emporté avec eux trois pierres de la muraille. Je suis condamné, si je ne comparais pas; et si je me présente, ce sera pour ne te revoir que dans l'éternité. Il faut que je parte, ma sœur; aye pitié de moi, ne m'abandonne pas, comme font les autres; favorise ma fuite, cache-la le plus long-temps que tu pourras, puis sauve-toi; demeure seulement avec moi en cet effroyable moment; demeure Alix! ou je serai

serai forcé de te percer le cœur, et ensuite de me tuer moi-même.

— Fuir, t'abandonner, m'écriai-je toute en larmes! Ah! je te suivrai, si tu veux; je partagerai ton sort, quoique...... quoique je n'aie pas eu de part à tes fautes.

— Hélas! ne me fais point de reproches; non tu n'as pas commis de fautes; tu m'as au contraire souvent averti des miennes. Mais Alix, point de reproches, ou tu me réduiras au désespoir!

Mon frère inspirait la terreur dans ce triste instant; son état me remplissait à la fois de crainte, de pitié, et d'une extrême et douloureuse tendresse pour lui; il ne semblait occupé que de moi; je paraissais être son unique consolation; il ne me perdait pas de vue, et m'accompagnait partout où j'étais obligée d'aller, pour faire les préparatifs de son voyage.

Ils furent bientôt achevés. Afin de lui servir de ressource dans le besoin, j'empaquetai les bijoux qu'il m'avait donnés. Je ne voulus rien garder de ces trésors, qui avaient peut-être coûté à mon frère le bonheur de sa vie.

Conrard, à son départ, m'embrassa avec l'affection la plus tendre; il regrettait d'être obligé de me laisser ainsi sans aucune espèce de protection. Que n'ai-je pu, me disait-il, que n'ai-je pu auparavant te remet-

tre entre les mains d'un bon mari! mais ta beauté, tes vertus, ton attachement pour un frère abandonné, dont tu donnes en ce moment des preuves si éclatantes, te gagneront mille cœurs, et tu peux encore devenir heureuse.

— Comment pourrais-je, répondis-je en pleurant, songer à l'amour et au mariage, aussi long-temps que tu seras infortuné? Ecoute, je te jure par ce qu'il y à de plus sacré, que quand même je connoîtrais déja celui qui dois un jour devenir mon époux, je ne lui donnerai pas ma main, que je ne sois assurée de ta tranquillité, de ton bonheur.

— N'en fais rien, ma sœur, ne prends pas un pareil engagement! tu as besoin d'un protecteur; je ne desirerais rien tant que de te voir aimer un homme d'honneur, et qu'il fût en ce moment ici, afin que je pusse à l'instant te confier à lui.

Je sentis le rouge me monter au visage, et je n'osai répondre. Je songeais à Ulric, revenu depuis peu de la campagne qu'il avait faite en Italie, et que j'attendais de jour en jour. Que n'arrive-t-il en ce moment, pensais-je en soupirant? si seulement il pouvait le rencontrer.

— Je ne te demande qu'une grace, me dit Conrard, en m'embrassant encore une fois, une seule grace : ne donne point ta

main à un de mes persécuteurs ; tu es trop bonne, trop belle, pour devenir la proie d'un de ces scélérats.

Je lui promis ce qu'il desirait, et nous nous arrachâmes des bras l'un de l'autre ; peut-être avions-nous déja trop perdu de temps ; et dans notre situation, chaque moment était précieux.

CHAPITRE XV.

Je m'en retournai en pleurant dans ma chambre, et y trouvai de la consolation ; mon cher Ulric m'envoyait un exprès. Je n'avais pu le rencontrer, parce qu'il était entré, pendant que j'accompagnais mon frère par la porte de derrière du château.

— O ! m'écriai-je ; où est ton maître ?... Que n'a-t-il paru une heure plutôt, si, comme je l'espère, il se trouve dans les environs !

— Il arrive ; il va être ici à l'instant ; il souhaite pouvoir vous parler en secret, et vous prie de lui faire ouvrir la porte de derrière.

— Il vient par ce chemin, repris-je, pleine de joie ? dans ce cas, il le rencontrera ; il verra mon frère, et pourra lui parler de notre amour !..... Ulric connait-il mon frère ?

— Non, dit l'exprès d'un air effrayé, non, mademoiselle, je ne crois pas; mais quoi! M. de Langen a pris le chemin par lequel mon maître doit venir?

— Oui, oui, ils se rencontreront. Ah! pourvu qu'ils se connaissent; qu'ils ne se manquent pas!

— Et votre frère, à ce qu'on assure, est poursuivi par le tribunal secret?

— Quelle question, repris-je, toute troublée! voudriez-vous?........ mais non, je ne puis pas soupçonner un confident d'Ulric?

— Laissez-moi, laissez-moi, s'écria le domestique d'Ulric! il faut que j'accoure pour empêcher un malheur!

Je le vis partir plus morte que vive de frayeur. Que va-t-il faire, pensais-je en moi-même? empêcher un malheur, ou peut-être commettre une trahison... Cependant c'est le laquais d'Ulric........ Non, il n'est pas un traître. N'est-il pas le seul confident de nos amours? l'unique porteur de nos secrets? ai-je jamais remarqué en lui quelques actions suspectes?

J'allais et je venais dans ma chambre avec une agitation inconcevable. Tantôt, je courais à la fenêtre, tantôt à la porte de derrière, pour voir si Ulric approchait.... Où peut-il rester, m'écriai-je?..... son exprès ne disait-il pas qu'il allait arriver?

Le soir vint, et point d'Ulric. J'étais assise dans ma chambre seule et sans lumière, je m'abandonnais entièrement à mon affliction, lorsque tout-à-coup ma porte s'ouvre; un homme se présente; je l'aurais pris pour Ulric, d'après sa démarche, que je pouvais encore distinguer, malgré l'obscurité, et d'après le battement de mon cœur, à l'instant où il parut, si, au-lieu de se jetter à mes pieds, il n'était point entré doucement; qu'il ne se fût pas approché de quelques pas, puis de nouveau éloigné, et enfin appuyé contre la muraille, en détournant le visage de dessus moi.

— Qui es-tu, demandai-je d'une voix tremblante? — On ne répondit que par un soupir.

— N'est-ce pas toi, Ulric, continuai-je? et je courus à lui les bras ouverts; oui c'est toi; ton soupir t'a trahi......

— Retirez-vous, retirez-vous, mademoiselle! ne me touchez pas; mes mains sont pleines de sang.

— Pleines de sang? pauvre Ulric, tu es blessé? au secours, au secours!

— Je ne suis point blessé; j'ai blessé, dit-il d'un ton furieux.

— Et qui, demandai-je en tremblant?

— Votre frère; sa cruelle destinée me l'a livré.

Ma femme-de-chambre, qui m'avait en-

tendu crier au secours, arriva alors avec de la lumière.

Ulric et moi étions en présence l'un de l'autre, comme des modèles vivans du plus affreux désespoir. Dans mes yeux se peignait ce que je sentais ; lui avait le visage pâle et défait, l'épée à la main, et il était tout couvert de sang.

— Mon frère, repris-je après un long silence ! mon frère ! ce sang, dont tes mains sont teintes, est celui de Conrard ?.........
Malheureux ! qu'est-ce qui t'a poussé à te noircir de ce détestable crime ?

— Hélas ! j'y étais obligé ; je suis lié par un serment épouvantable.

—Tu étais obligé d'assassiner mon frère !.... scélérat !

— Ah ! pourquoi l'ai-je rencontré ? pourquoi l'avez-vous envoyé au-devant de moi ? vous savez que je cherchais à l'éviter ; mon exprès ne vous a-t-il pas dit ?

— Ton exprès ! tu étais obligé ! un serment épouvantable, m'écriai-je, sans savoir ce que je disais !.... Je perdis connaissance, et tombai entre les bras de ma femme-de-chambre.

Ulric avait disparu, lorsque je revins à moi ; la fille qui me soutenait, me dit qu'il avait encore murmuré beaucoup de choses incompréhensibles, et qu'il s'était enfin

retiré, en assurant qu'il se justifièrait, et que je serais forcé de lui pardonner.

— Pardonner !..... lui pardonner la mort de mon frère !

Je passai la nuit dans un état affreux. L'impossibilité de sortir de ce labyrinthe inextricable manqua de me faire perdre l'esprit.

Le matin m'apporta de nouvelles douleurs. Le bruit se répandit, que le chevalier Conrard de Langen avait été arrêté, non loin de son château, par les francs-juges, et amené vivant dans les prisons d'Osnabruck.

Une sueur froide se répandit sur mon visage, lorsque j'appris ce funeste événement. Un terrible mystère commença à s'éclaircir à mes yeux, et je restai anéantie sous le poids de mes peines.

Le laquais d'Ulric, qui peu d'heures après me fit demander une audience, changea mes conjectures en certitudes....... il n'avait pas voulu convenir positivement que son maître fût un des membres du tribunal secret. Vous savez que leur serment leur impose l'obligation de se tenir cachés; mais les détails qu'il me donna pour justifier Ulric à mes yeux, ne le prouvaient que trop évidemment.

Il avoua que son maître avait entendu parler du malheur de mon frère; qu'il en

avait été vivement affecté ; qu'il avait juré de m'emmener secrètement bon gré malgré moi ; que décidé à fuir la rencontre de Conrard, et témoignant la plus grande crainte de le trouver sur son chemin, il lui avait fait prendre les avances, afin de prévenir l'entrevue qu'il redoutait.

Sa destinée, ajouta-t-il, a rendu toutes ces précautions inutiles, en amenant Conrard au-devant d'Ulric. Mon maître ne le connaissait pas ; mais ayant vu venir du château un cavalier, il soupçonna que c'était votre frère, alors il ne regarda pas comme contraire à son devoir de se détourner, et d'éviter ainsi la triste nécessité d'être obligé de l'attaquer. Il se cacha dans le bois, et laissa passer Conrard ; il reprit ensuite son chemin, et espérait arriver tranquillement chez vous, lorsqu'il se présenta à lui un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui se fit incontinent connaître d'une manière (1) qui jetta Ulric dans la plus grande

(1) Tous les membres du tribunal secret, ou les sages, titre dont ils se qualifiaient, faisaient cause commune. Et quand bien même ils ne s'étaient jamais vus, ils avaient un moyen de se reconnaître, qui est resté un mystère pour nous, ainsi que la plupart de leurs pratiques. Une personne qui n'avait point comparu après quatre citations, ou qu'on avait condamnée à mort sans l'avoir citée, était aussi-tôt proscrite, et il était ordonné

grande consternation. Il lui dit à l'oreille la commission dont il était chargé dans les environs. Ulric demeura interdit. Cet homme lui déclara alors que seul il était trop faible, et qu'il réclamait son secours. Senden voulut refuser; l'inconnu prononça quelques mots qui le contraignirent à le suivre. Ils s'en allèrent ensemble, et trouvèrent Conrard et un autre chevalier couchés sous un arbre, prenant leur repas. Le compagnon de Conrard semblait n'avoir été amené là que par un effet du hasard, et ne savait peut-être pas avec qui il mangeait. Cependant ce chevalier crut qu'il était de son honneur, voyant Conrard attaqué à la fois par deux inconnus, de partager le danger avec lui. On combattit: Ulric et son camarade vainquirent; le second de Conrard fut mis en fuite, et lui, après avoir été grièvement blessé, fut fait prisonnier, et transporté à Osnabruck.

Ulric, à ce que m'assura son domestique, se conduisit avec beaucoup de noblesse

---

à tous les francs-juges de lui courir sus. Quel que fût celui d'entr'eux qui la rencontrât, il devait la tuer. On obligeait chaque membre de cette société à faire des informations à son sujet; et s'il ne pouvait pas la joindre seule, ou qu'il fût trop faible pour la vaincre, ses autres confrères étaient contraints, en vertu d'un serment terrible, à lui donner aide et secours.

dans ce combat; il avait refusé d'aider à emmener Conrard en prison, et s'était empressé à venir sur-le-champ m'avouer le crime qu'il avait été forcé de commettre, et m'en demander pardon. Je répondis que je n'avais point de pardon à lui accorder; qu'il pouvait avoir agi d'une manière conforme à son cruel devoir, mais qu'il ne m'était plus permis de songer à lui; que Conrard, par sa faute, allait périr d'une mort infâme; que j'avais juré de ne point être la femme d'un des persécuteurs de mon frère, et que..... nous étions à jamais séparés.

Ulric vint me trouver pour me convaincre de son innocence; notre entrevue fut pénible : je fus tour-à-tour combattue par le devoir et l'amour; mais le devoir l'emporta, et Ulric fut pour toujours banni de ma présence.

Je ne parlerai point ici des regrets que j'ai pu avoir dans la suite, relativement à la conduite que j'avais tenue dans cette occasion, sur-tout lorsque mon frère fut échappé de sa prison, et qu'une plus parfaite connaissance du serment épouvantable qui oblige Ulric et ses confrères à commettre de pareilles cruautés, m'eut appris à l'excuser.

Dans le temps où j'aurais pu me livrer à ces regrets, j'étais déja la femme de Ber-

mard, et lui, le mari de Catherine. Ces doubles liens nous interdisaient pour toujours de songer l'un à l'autre, et il ne nous resta d'autres ressources que l'oubli du passé.

Je n'ai pas besoin de vous dire à présent que vos aventures m'ont rappellé d'une manière terrible les premiers événemens de ma vie, et que j'étais, comme vous voyez, suffisamment autorisée à vous avertir de ne pas contracter de liaison avec Ulric. Je le connaissais ; je savais toute la rigueur de ses devoirs, et je devais craindre ce qui est arrivé, une effroyable répétition de la catastrophe de mon frère.

Je rends grace à la destinée qui vous a fait ma belle-sœur, et a voulu que je vous dusse la vie, s'écria Herman, en pressant la main d'Alix sur son cœur.

Pauvre jeune homme, reprit-elle, que je désirerais que mes craintes, mes terreurs à ton sujet, pussent t'épargner la moindre de tes souffrances!........ Cependant je dois aussi remercier le ciel de ce qu'il m'a donné un frère tel que vous, de ce qu'il y a enfin dans la maison de mon mari, une personne que je puisse réellement estimer......... Indépendamment de lui à qui je dois de l'attachement et du respect.

Ces derniers mots n'échappèrent point à Herman ; il sentait que les attentions d'Alix

pour son époux, ne pouvaient guères naître que de l'attachement à ses devoirs, et de la reconnaissance qu'inspirait à une aussi belle ame la tendresse que Bernard lui témoignait. Herman ne put donc pas s'empêcher de lui demander comment elle était devenue madame d'Unna.

Les biens de mon frère, répondit-elle, étaient en fort mauvais état. Quelques-uns de ceux qui dépendaient de la noblesse immédiate, furent mis en régie, et l'on me nomma un tuteur. Ce tuteur fut votre frère Bernard; vous pouvez deviner le reste : il devint amoureux de moi, et me demanda en mariage. J'étais pauvre, abandonnée, séparée de mon amant, et..... je l'épousai.

Notre union n'a pas été troublée; la reconnnaissance remplaça l'amour dans mon cœur, et les sentimens de mon époux pour moi, furent puissamment entretenus par l'orgueil d'être devenu le protecteur d'une infortunée, et par les applaudissemens universels que son choix lui attira. J'ai été assez heureuse pour lui cacher, ainsi qu'à tout le monde, mes premières liaisons, et pour empêcher toute espèce de mésintelligence entre lui et mon ancien amant : en tout ma conduite a été telle que votre frère ne m'a jamais fait le moindre reproche. Ulric devint mon beau-frère peu de temps après mon mariage avec Bernard; il aurait

été fâcheux, comme vous voyez, que j'eusse donné lieu à des soupçons et à des brouilleries.

— Mais expliquez-moi, je vous en supplie, répliqua Herman, comment il est possible qu'Ulric ait pu aussitôt se consoler; comment il a pu, après avoir perdu une Alix, épouser une Catherine.

— Je suis fort peu instruite de cela, répondit Alix; je vous dirai néanmoins ce que j'en sais et ce que je présume. Mademoiselle Catherine d'Unna ayant une répugnance invincible pour le cloître, auquel elle était destinée, crut qu'il n'y avait pas de meilleurs moyens de se soustraire au triste sort qui l'attendait, que d'avoir recours à l'ennemi de sa maison, le vieux comte d'Unna. Elle fut reçue à bras ouverts par ce défenseur des opprimés; il trouva qu'on en agissait mal avec elle; qu'elle avait raison de se plaindre, et il promit de lui procurer un mari. Elle fit connaissance chez lui avec M. de Senden, et en devint éprise. Catherine n'était point mal alors, et avait l'art de mieux cacher ses défauts qu'aujourd'hui. Le cœur d'Ulric ne respirait que vengeance à cause de mon changement à son égard. Il crut vraisemblablement me faire de la peine, en épousant ma belle-sœur, et en devenant ainsi à mes yeux comme un reproche vivant de ce

qu'il appellait mon inconstance. Le malheureux trouva lui-même son supplice dans ce mariage; vous pouvez en juger par la manière dont il s'est fait. Le comte d'Unna était trop attaché à Ulric, et connaissait trop bien Catherine pour ne pas désapprouver cette alliance; il les maria, parce qu'ils le desiraient, et les abandonna à leur destinée.

CHAPITRE XVI.

HERMAN ne fut pas satisfait des éclaircissemens, qu'Alix lui avait donnés sur différens objets. Il n'eut pas été décent qu'il manifestât hautement ses conjectures. La première de ses objections tombait sur le mariage de Catherine, et les autres sur la partie de l'histoire d'Alix, relative aux mystères de cet épouvantable tribunal secret qui, dans les temps où nous vivons, sont devenus impénétrables à beaucoup d'égards, et dont les documens, qui sont passés jusqu'à nous, ne procurent qu'une faible connaissance.

Les réflexions du chevalier d'Unna concernaient principalement Ulric de Senden. Sa malheureuse aventure arrivée sous les grands chênes, n'avait point éteint dans le

cœur de Herman le penchant qu'il avait d'abord ressenti pour son beau-frère; cet événement, qui faillit lui coûter la vie, ne faisait point déchoir Ulric à ses yeux; il augmentait au contraire son estime pour lui. La conduite même d'Ulric envers Conrard était facile à justifier, suivant son opinion. Un homme qui, quand son devoir l'y obligeait, avait le courage de sacrifier ses plus chers penchans, méritait, à ce qu'il pensait, du respect et de l'admiration, ou du moins de la compassion. Herman jugeait mal sans doute, ou du moins il étendait trop loin cette maxime; il vivait dans un siècle qui devait lui inspirer d'autres idées que les nôtres.

Alix, peut-être dans le fond plus favorable au malheureux Senden qu'elle n'osait se l'avouer, ne pouvait guères rectifier le jugement de Herman dans cette occasion; elle s'attacha seulement à détourner notre jeune homme de son projet de continuer à rechercher l'amitié d'Ulric, et à lui prouver, qu'aussi long-temps que la sentence du tribunal secret ne serait point réformée, aucune liaison intime ne pouvait subsister entr'eux.

Mais il m'aime, interrompit Herman; il m'a déclaré lui-même, dans un moment terrible, que son cœur était invinciblement entraîné vers le mien....... Croirait-il

n'avoir pas suffisamment rempli son cruel devoir par le sang qu'il a alors répandu, et qu'il ne lui serait pas permis de vivre actuellement avec moi d'une manière amicale ?

— Faites ce qu'il vous plaira, répondit Alix en soupirant ; toutefois ne m'en voulez pas, si jamais je ne vous laisse un instant seuls ensemble ; et si, lorsque je ne pourrai plus vous surveiller, j'aposte d'autres personnes pour le faire à ma place.

Herman profita du premier moment de son entier rétablissement pour aller visiter Ulric. La joie brilla dans les yeux de Senden, quand il vit notre jeune homme guéri, quoique bientôt elle fût obscurcie par une larme. Il s'avança les bras ouverts, comme s'il avait voulu le presser sur son sein ; mais tout à coup, rappellant ses esprits, cette réception cordiale se changea en une froide révérence.

Est-il donc impossible, s'écria Herman, d'échauffer ce cœur en ma faveur ? n'ai-je pu, au prix de mon sang, acheter ton amitié ? — Ulric se détourna pour cacher son émotion. Peut-être un jour, répondit-il en lui serrant la main, peut-être un jour ! seulement à présent cela est impossible. Crois-moi, Herman, je suis plus infortuné que toi.

Alix, qui était toujours restée présente, mit la conversation sur l'aventure de Her-

man auprès de Fritzlar. Il raconta d'une manière si claire les fausses apparences d'après lesquelles on l'accusait d'être le meurtrier du duc Fréderic, les motifs qui avaient déterminé le tribunal des princes à Nuremberg à le déclarer innocent de ce crime, qu'il ne pouvait pas rester le moindre soupçon sur son compte. Ulric le pria de ne pas oublier la cause de sa fuite, et l'affaire qui l'avait amené ici. Et, après que Herman l'eut encore pleinement satisfait sur cet objet, Senden tomba dans une profonde rêverie, dont les discours du chevalier et d'Alix ne purent l'arracher qu'avec peine.

— Herman, dit-il enfin, songe que je ne suis pas ton juge; dieu sait combien peut-être je te serais favorable!

— Il faut que tu le sois, s'écria Herman; il faut que tu me déclare ce que, dans le fond de ton cœur, tu penses de moi.

— De grace, répartit Ulric en haussant les épaules, ne me parlez plus de choses sur lesquelles il m'est défendu de m'expliquer!

L'effet de ses dernières paroles fut d'impatienter Alix, et d'attrister Herman. C'est ainsi qu'on se sépara. Bernard revint d'Engelrading: le moment des confidences était passé; on ne se voyait plus qu'à table. Herman, qui sentait le retour de ses forces,

s'ennuya de rester davantage ici. Il pensait toujours à son affaire avec le vieux comte d'Unna. Il n'avait été que trop long-temps obligé de la laisser en suspens, et il pressa son départ.

Madame d'Unna lui avait conseillé de ne point dire à son mari, qu'il voulait aller trouver l'ennemi de sa maison ; mais comme l'abbesse de Marienhagen était instruite de son projet, il n'en put pas faire mystère à Bernard. On employa tous les moyens imaginables pour faire renoncer notre jeune homme à son dessein. Bernard lui représenta la honte qu'il y avait d'aller demander secours et protection au comte, tandis qu'il avait un frère comme lui. Ursule lui raconta l'histoire de Catherine, qui avait aussi eu autrefois recours à ce vieillard détesté, et n'avait rien obtenu de lui, que la main d'un homme qui ne l'aimait pas. On alla même jusqu'à inventer toutes sortes d'obstacles pour empêcher Herman d'effectuer sa résolution ; mais il demeura inébranlable, et les trompa tous en partant une nuit, sans prendre congé de personne. Il courut cependant faire ses adieux aux bonnes religieuses d'Ubervasser, se rendit en hâte au château de Senden, afin d'embrasser les enfans de Catherine, et delà se mit en chemin pour aller trouver son vénérable parent.

Ulric de Senden, parfaitement guéri, avait quitté le château de Bernard avant Herman. Ce dernier espérait trouver son beau-frère dans son château, et avoir avec lui un entretien amical. Mais Catherine dit à son frère que son mari était parti la veille, et qu'elle avait des raisons de croire qu'il avait tourné ses pas vers la résidence du vieux comte d'Unna.

Herman reçut dans toutes les auberges où il passa, la confirmation de ce que lui avait appris sa sœur. Ulric les avait constamment quittées quelques heures avant qu'il n'y arrivât; et quand il entra à Unna, il apperçut des cavaliers de Senden dans la cour du château.

Le chevalier d'Unna ne sut d'abord ce qu'il devait penser de cette rencontre; toutefois son cœur franc et loyal se tranquillisa bientôt. Ulric pouvait, aussi bien que lui, avoir des affaires avec le comte d'Unna, il en avait même nécessairement, le comte étant chef du tribunal secret de ce canton, et Senden un des francs-juges.

Ce n'était point encore l'usage dans ces temps-là, d'attendre des journées entières dans l'anti-chambre d'un grand, avant d'en obtenir audience. Celui qui arrivait le premier, on l'introduisait le premier. On annonce donc Herman, et il est mandé. Il entre, et trouve Ulric à la porte.

Le lieu où ils étaient rendait toute espèce de conversation impossible ; on s'embrassa à la vérité en passant ; mais cette embrassade fut si froide de la part de Senden, que le cœur de Herman en fut glacé, et que, pour la première fois, il s'y glissa quelques soupçons sur la nature du motif qui avait amené Ulric chez le comte d'Unna.

Ce vieillard vénérable, dont les cheveux étaient blancs comme neige, et les yeux encore animés du feu de l'âge viril, jetta sur Herman, à l'instant où il se présenta, un regard sévère et pénétrant. — Qui êtes-vous, jeune homme, dit-il avec beaucoup de gravité ?

La bonne mine du comte, et un air de grandeur empreint dans tous ses traits, obligèrent le chevalier d'Unna à s'incliner plus profondément devant lui, qu'il n'était en usage de le faire devant des rois même, et il se nomma.

— Que demandez-vous ?

— Justice.

— Téméraire ! comment le meurtrier du duc Fréderic peut-il demander justice, sans s'exposer à perdre la tête !

— Je ne suis point l'assassin de Fréderic.

— Prouves-le.

— Mon cœur et ce témoignage du duc d'Autriche sont mes preuves.

— Vous ne pouvez pas me faire lire dans le premier, et l'autre est insuffisant; ce n'est d'ailleurs point un témoignage, ce me semble, mais seulement une prière. Le duc d'Autriche n'était point présent, lorsque le crime a été commis.

— Dieu avait les yeux ouverts sur le coupable et sur moi, je le prends à témoin.

— Les apparences sont contre vous.

— Quel est le juge intègre qui se décide d'après les apparences?

— Je ne suis pas ici en qualité de votre juge.

— Soyez-y donc à titre d'ami, d'ami d'un innocent opprimé.

— A titre de parent, si vous voulez; comme une personne qui desirerait vous voir justifié. Mais, jeune homme, vous avez bien tardé à avoir recours à moi! Je trouve un flottement dans votre conduite, qui ne sied point à l'innocence. J'ai appris que vous étiez d'abord venu ici pour me demander des conseils; que vous ayant paru trop pénible d'attendre tranquillement mon retour, vous vous étiez tourné du côté de gens qui ne pouvaient vous aider, de gens que je hais, avec lesquels vous aviez vécu jusqu'à présent en mauvaise intelligence, et avec qui vous venez de vous raccommoder subitement. Je vous assure que leur haine aurait été pour vous une meil-

leure recommandation auprès de moi, que leur amitié : une famille maudite, dans laquelle, depuis deux générations, il n'y a pas eu un bon sujet.

— Ce sont mes frères et sœurs....

— Oui, malheureusement ; sans cela, vous me seriez beaucoup plus agréable.

— Le comte d'Unna, le chef du premier tribunal du monde, peut-il porter un jugement aussi partial ? Il y a encore dans ma famille, une Agnès et une Pétronille, une Alix de Langen, un Ulric de Senden.

— Laissez-là les femmes, elles n'entrent point en ligne de compte, et quant à Ulric de Senden...

— Sur mon honneur, interrompit Herman en levant les mains, la plus noble créature que je connaisse.

— Lui, dont l'épée meurtrière vous a mis à deux doigts de la mort ? — Il a fait son devoir. — Sans doute, il est dur d'en être haï, peut-être même d'en être poursuivi jusqu'ici.

Le comte se tut, baissa les yeux, et parut enfoncé dans une profonde rêverie. — Oui, reprit-il ensuite après un long silence, Ulric est venu me trouver ; il m'a long-temps parlé de vous ; il a occasionné de grands changemens dans l'accueil que vous deviez recevoir..... Eloignez-vous.....

je vous ferai appeller quand j'aurai besoin de votre présence.

Herman se retira, le cœur rempli de mille sentimens divers.

— Gardez-vous de fuir, lui cria le comte d'Unna, au moment où il sortait; ceux qui vous poursuivent sont par-tout!

Fuir, répéta Herman d'un ton méprisant, l'innocence ne fuit jamais. Ainsi se termina l'audience dont on s'était tant promis, sur lequel le duc d'Autriche avait tant compté pour son favori. Herman n'avait trouvé, dans le comte, qu'un parent orgueilleux, un juge prévenu, dont il croyait que les bonnes dispositions à son égard, avaient été changées par des manœuvres perfides.

Il lui a beaucoup parlé de moi; il a occasionné de grands changemens dans l'accueil que je devais recevoir, disait Herman en lui-même. Ah! Ulric, Ulric! mon sang que tu as versé, je pouvais te le pardonner, mais ces fausses imputations, auprès de l'homme sur lequel je fondais toutes mes espérances!..... non, je ne te les pardonne pas..... Ton devoir pouvait exiger que tu tranchasses le fil de mes jours; mais, où sont les loix qui t'obligeaient à me calomnier?

Vers le soir, Herman fut encore une fois mandé par le comte d'Unna.

— Vous savez sans doute actuellement ce

que vous devez penser de Senden, lui dit le comte.

— Jusqu'ici, je ne le savais pas, maintenant je l'ai appris.

— Il faut que vous me parliez franchement; expliquez-vous.... Croyez-vous qu'il ait pleinement rempli son devoir à votre égard?

— Je ne connais point au juste les devoirs que lui et ses pareils ont à remplir.

— Racontez-moi bien en détail ce qui s'est passé entre vous dans la forêt; racontez-moi comment, auparavant, vous viviez ensemble, et comme vous avez vécù depuis. Vous savez que vous n'avez pas de raisons pour le ménager; il ne vous a pas ménagé lui-même.

— Herman fit le récit, qu'on lui demandait, d'une manière circonstanciée; le comte branla la tête: cela est horrible, dit-il. Et il ne vous a point averti du danger qui vous menaçait, pas le moindre signe, pour vous engager à l'éviter.

— Il n'osait point m'avertir, à ce que je pense, s'il ne voulait pas manquer au serment qui le lie.

— Cependant, s'il vous aimait, vous plaignait, comme vous l'imaginiez alors, il me semble qu'il aurait dû vous prévenir.

— Je regardai son action comme le plus grand sacrifice qu'il pût faire à son cruel devoir.

devoir. Je croyais véritablement qu'il m'aimait, et qu'il devait lui en avoir coûté de m'avoir enfoncé le poignard dans le sein; mais, qu'il eût été capable de me calomnier, et de chercher à éloigner de moi le cœur de mon respectable parent!....

— Cela ne fait rien à l'affaire. Une seule question encore. On dit que vous avez été blessés tous deux......... c'était vraisemblablement de ces plaies légères, telles qu'on s'en fait, après en être convenu. On a des gens tout prêts à donner du secours aux blessés; on bande les plaies, et l'on croit avoir rempli ce que l'honneur prescrit.

— Herman recommença de nouveau le récit de son épouvantable aventure; il décrivit le combat d'Ulric avec lui-même de la manière la plus touchante; il peignit avec les plus vives couleurs la violence que Senden semblait s'être faite, pour tremper son sabre dans le sang de son frère, et finit par montrer au comte la large cicatrice de la plaie qu'il avait reçue au côté; et malgré cela, ajouta-t-il, il m'avait plus ménagé que lui-même : il paraissait vouloir précéder dans la tombe celui qu'il était obligé d'y précipiter, afin de ne pas être témoin de ces derniers momens. Sa vie ne tint long-temps qu'à un fil, tandis que moi j'étais déja hors de danger.

— Sa blessure venait donc réellement de sa main, et non de la vôtre.

— J'aurais porté la main sur lui, sur mon cher Ulric de Senden !

— Cela est horrible, répéta le comte, en frappant ses mains l'une contre l'autre; un fratricide! un suicide! voilà les affreuses suites d'une justice, qui devrait être l'imitation de la justice divine!....... Pauvres humains! quand secouerez-vous ces cruelles chaînes?..... Herman, mon fils!.... mon cher fils!...... Ulric de Senden, mon ami! victime infortunée de ton devoir! embrassez-vous! vos démèlés sont à jamais finis!

En disant ces mots, le comte avait ouvert une porte qui était à côté de lui; Ulric se précipite, et sert étroitement Herman dans ses bras. Mon frère! mon ami, s'écrie-t-il! je puis enfin laisser parler mon cœur; j'ose te dire ce qu'il ressent pour toi.

Herman est comme pétrifié; il ne peut comprendre, ni ce qu'il voit, ni ce qu'il entend; il est indécis s'il doit rendre à Ulric les caresses qu'il en reçoit.

— Jeune homme, reprit le comte, vous ignorez ce qui s'est passé ici, vous ne soupçonnez peut-être pas que vous et votre ami venez d'être mis à une dangereuse épreuve? La vie de l'un et ma bonne opinion sur le compte du second étaient en jeu; mais votre déposition vous a sauvé tous deux.

Ulric de Senden, qui, à l'occasion de l'affaire de Conrard de Langen, avait déja été taxé de n'avoir pas suffisamment rempli le devoir d'un serviteur de la vengeance secrète, avait été accusé d'y avoir manqué une seconde fois à votre égard. On disait qu'il vous avait averti et donné des armes pour vous défendre; qu'il ne vous avait blessé que pour la forme, et l'avait été également de vous. De pareilles fautes, hélas! auxquelles l'humanité devrait enfin assigner un autre nom, sont punies de mort parmi nous. Ulric de Senden a donné par sa conduite, beaucoup de vraisemblance à cette accusation. Il s'est levé, et attaqué le jugement rendu contre vous; il s'est porté pour le défenseur de votre innocence, et a demandé à remettre sa place, à être dépouillé de la triste dignité d'exécuteur de la vengeance divine, afin de pouvoir vivre dans une intelligeance fraternelle avec vous. Sur les entrefaites, on a prononcé sa condamnation. Je frémissais en mon particulier de l'injustice qu'on venait de commettre, sous le nom sacré de notre tribunal. J'insistai pour qu'on fît des informations. Votre arrivée nous a procuré une occasion favorable de découvrir la vérité; quelques mots que j'ai jettés en avant, vous ont donné lieu de croire qu'Ulric vous avait calomnié auprès de moi. Le mécontentement

que cela a excité dans votre ame, a éloigné tout soupçon de partialité de votre part en sa faveur. Vous avez répondu à mes questions étudiées, sans prévention. Vos réponses se sont trouvées conformes aux siennes. Ulric est donc justifié, et Herman obtient pour récompense de sa franchise, la liberté d'être à l'avenir sans inquiétude, l'ami de son beau-frère ; la démission de celui-ci ne souffrira plus aucune difficulté.

— Et Herman ne sera-t-il pas aussi justifié, demanda Ulric, qui tenait la main du chevalier dans la sienne ?

— Je le desirerais ardemment ; mais, hélas ! tout ce que j'ai appris de vous sur le compte de cet infortuné jeune homme, n'est démontré qu'à mes yeux. Il faut que Herman s'enfuie, qu'il s'enfuie sous ma protection. Le temps rend possible des choses auxquelles nous ne pouvons point penser aujourd'hui. Toujours ai-je découvert par vous, mon cher Ulric, une circonstance importante : c'est qu'indépendamment de Kunzman, qui, au moment de sa mort, a déclaré Herman un des complices de son crime, on a encore vu deux ou trois autres meurtriers du duc Fréderic, qui..... (peut-être à dessein), n'ont pas été suffisamment poursuivis. Dieu sait comment on a pu négliger ce point capital, lorsque le jugement

a été rendu !...... Mais la vengeance atteindra ces scélérats, et leur déposition confirmera ou contredira celle de Kunzman, en faisant connaître de quel côté est la verité.

— Elle la contredira, s'écria Herman ! ou je ne suis pas digne d'être le parent du noble comte d'Unna.

— Tu en es digne, comme je l'espère; tu seras mon parent, mon fils même, si le temps te justifie aux yeux du monde, comme tu l'es déja aux miens.

CHAPITRE XVII.

Les deux amis quittèrent le comte pour aller jouir dans la solitude des prémices de leur bonheur. — Tu étais donc mon défenseur auprès du comte, et non mon accusateur, dit Herman, dès qu'il se fut un peu remis de son étonnement ?

— Le loyal Herman pouvait-il soupçonner de trahison son cher Ulric ?

— Ainsi je puis actuellement, et à l'avenir, t'appeller mon frère, mon ami; tu ne poursuivras plus un innocent opprimé, et tu ne fermeras plus l'oreille à la voix de la vérité.

— L'ai-je jamais fermée ? La vérité et

ton innocence brillaient à mes yeux ; aussi fus-je saisi d'une terreur mortelle, lorsque tu te présentas à moi avec tous les charmes de ta personne, et qu'en me demandant mon amitié, tu te confias à ma bonne foi, avec cette franchise qui t'est si naturelle, tandis que, d'un autre côté, une voix secrète s'élevait dans mon ame, et me criait : « les juges ont jugé, il faut que tu le tues! » Sans cesse, même quand tu n'étais pas avec moi, ton image me poursuivait; tantôt pâle et sanglante, tantôt ayant l'air de sourire et de me demander grace........ mon cœur était oppressé, ma raison chancelait ; mille fois j'ai été tenté de mourir seul ; mais j'étais obligé de me conduire comme je l'ai fait..... Toutefois oublions à jamais le passé : les chaînes sont rompues ; tu me pardonnes, et nous sommes amis pour toujours.

La joie que ressentait Herman, d'avoir conquis un pareil cœur, croissait à mesure qu'Ulric parlait; mais celui-ci se tut à la fin, et devint rêveur. — Laisse-moi, dit-il, j'oubliais que je ne serai dégagé de mon serment que la nuit prochaine, et que d'ici là, notre situation n'est pas encore changée.

Herman sourit de l'extrême exactitude de son frère, et le quitta, pour aller faire les préparatifs de son voyages, que le comte lui avait si fort recommandé de précipiter,

et qui ne lui était désagréable, que parce qu'on le qualifiait du nom odieux de fuite.

Ce qui se passa cette nuit au sujet d'Ulric de Senden, de quelle manière il fut congédié de cette grande et mystérieuse société (1), qui avait étendu son empire sur la moitié de l'Europe, comment on lui ôta la volonté et le pouvoir de prendre à l'avenir part aux affaires du tribunal secret, toutes ces choses, dis-je, restèrent cachées à Herman; et quand à la suite dans des momens d'épanchemens, il voulait faire là-dessus quelques questions à Ulric, celui-ci lui jettait un coup d'œil sévère, et lui imposait silence.

Le jour suivant, Herman trouva son ami infiniment plus aimable que le précédent. Sa conduite était franche et ouverte; son air gai et joyeux; et pourvu que le chevalier d'Unna ne touchât point l'article de la société qu'il avait abjurée la nuit dernière,

---

(1) Le secret qu'on gardait dans la société des invisibles, dit Mœser, allait si loin, que non seulement on ne savait pas dans le public la cause de la mort d'un homme exécuté par les ordres du tribunal secret, mais que l'empereur lui-même ignorait ce qui se passait dans ce formidable tribunal. Il ne lui était pas permis de demander le nom des condamnés; seulement, lorsqu'il les nommait, on répondait à sa question par un oui ou un non.

il ne semblait pas qu'il restât dans son cœur le moindre secret qu'il ne fût prêt à lui confier.

Senden parla sans mystère, non seulement de l'amour qu'il avait ressenti pour la charmante madame d'Unna, et qui hélas ! n'était pas entièrement éteint, mais encore de son singulier mariage avec Catherine. Il raconta ses aventures avec cette dernière, d'une manière trop étendue, pour que nous puissions les insérer ici. Il suffira de dire, que Catherine avait usé de tous les moyens possibles, pour se faire aimer de Senden, et arracher de son cœur l'image de son ancienne amante, dont elle ignorait le nom. Le chagrin, et peut-être aussi le desir de se venger de l'inexorable Alix, avaient secondé les efforts de mademoiselle d'Unna, et les sollicitations jointes à des intrigues secrètes, avaient levé les autres obstacles. Il n'y avait point à cette époque, de grandes maisons, où l'on ne rencontrât un où plusieurs moines, qui, sous le titre de confesseurs, s'occupaient de toutes sortes d'affaires, parmi lesquelles les mariages mal assortis et malheureux, n'étaient pas la moins importante. C'est delà sans doute que nous est venu ce proverbe : « les mariages sont écrits au ciel ; » car ces moines parlaient toujours au nom de dieu, quand ils voulaient en faire un qui leur

leur convenait. Leur adresse était supérieure à celle de tous nos intrigans d'aujourd'hui; et ceux qu'il leur plaisait d'unir par des liens indissolubles, devaient subir leur sort, quels que fussent les inconvéniens d'une pareille alliance. Le père Boniface, confesseur de Catherine, usa en cette circonstance de tout son pouvoir; elle devint madame de Senden, et le reste fut abandonné aux soins de la providence.

Le comte d'Unna, pendant une année entière, que Catherine avait passée chez lui, avait eu plus d'une occasion de remarquer ses défauts. La connaissance de son caractère confirma le jugement qu'il avait coutume de porter sur tous les individus de sa famille, et il ne consentit qu'à regret à son mariage avec l'honnête Ulric. Lecteur, tu ne peux pas te former une idée de l'autorité que les moines, dans ces temps malheureux, exerçait sur les meilleurs esprits.

C'est avec justice que je range le comte d'Unna au nombre des hommes les plus éclairés de son pays. Nous avons entendu ce qu'il pensait du tribunal secret. L'opinion qu'il en avait, conviendrait davantage aux lumières de notre siècle qu'à l'ignorance du sien; et cependant il n'en était pas moins susceptible de faiblesses et de préventions. Sa haine invincible envers les seigneurs

d'Unna, ses cousins, en est la preuve. Il montrait tant d'entêtement sur ce point, que tout ce que Herman pouvait lui dire en faveur de ses frères et sœurs, était pris en mauvaise part, et qu'en s'obstinant à les défendre, il risquait de partager avec eux l'aversion du vieux comte. Aussi Ulric l'avertit en secret de changer de ton.

Tu ignores, ajouta-t-il, combien la bonne intelligence, qui semblait régner entre toi et ta famille, a manqué de te coûter cher. J'ai effectivement fait changer d'avis à ton oncle, relativement à la réception qu'il te destinait; mais tu as interprêté la chose dans un sens tout opposé. Le comte, qui t'avait toujours aimé, sans te connaître, parce que tu vivais mal avec ses cousins, qu'il déteste, et qui, uniquement par cette raison, t'aurait accablé de faveurs, est entré dans une violente colère, quand il a su que tu étais allé les voir, avant de lui avoir parlé, que tu en étais aimé, et qu'on t'avait donné des fêtes. J'ai eu de la peine à détruire les préventions que cela lui avait inspirées contre toi, et à empêcher, comme il l'avait résolu, qu'il te renvoyât sans t'avoir entendu.

Herman apprit, par ce discours, les nouvelles obligations qu'il avait à Ulric, et soupira, en pensant que les meilleurs caractères avaient aussi leurs tâches. Il comprit qu'il lui serait difficile à la longue

de s'accommoder aux petitesses de son oncle, et il vit avec plaisir fixer le jour de son départ.

Herman avait manifesté le desir d'aller joindre à Venise les chevaliers de l'ordre teutonique, qui faisaient alors une campagne contre les turcs, et le vieux comte ne s'y était opposé, que parce qu'il craignait que Herman n'y rencontrât son frère Jean d'Unna, et qu'il ne se formât ainsi une nouvelle liaison entre lui et sa famille. Herman savait que ce frère, qui passait pour très-aimable, était entré dans l'ordre teutonique, et ne pouvait pas se dissimuler que le desir de le retrouver, était ce qui l'attirait principalement à Venise; mais le prudent Ulric lui conseilla de ne jamais s'ouvrir sur ce point devant le comte. Au moyen de cette précaution, il parvint à obtenir le consentement de son oncle; et celui-ci lui fit présent d'un équipage de guerre tel que peut-être jamais aucun seigneur d'Unna n'en avait eu.

CHAPITRE XVIII.

Malgré tout le bien que le comte d'Unna voulait à son neveu, sa place l'obligeait, pour ne pas se compromettre, à n'agir

que sous le voile du mystère. Herman n'avait pas encore obtenu la révocation de la sentence prononcée contre lui par le tribunal secret : l'épée des invisibles était toujours suspendue sur sa tête, et il pouvait arriver des circonstances où son oncle lui-même, avec toute sa puissance, n'aurait pas pu le secourir.

Il fallait que le comte et Ulric eussent à la fin prévu ses dangers ; car on travaillait aux préparatifs du départ de notre jeune homme avec la dernière promptitude, et Senden avait de la peine à se résoudre à le laisser partir seul.

Herman lui rappella ses enfans, qui pendant son absence, resteraient entièrement abandonnés à la direction d'une mère très-peu propre à les élever. Il lui représenta qu'étant seul, sa fuite en serait plus facile. Ulric se rendit à ces raisons ; il embrassa son ami, et celui-ci prit congé. Les gens et les équipages que le comte d'Unna avait donnés à son neveu, avaient été envoyés, pour plus de sûreté, long-temps auparavant au lieu de leur destination.

Herman, jusqu'à présent, n'avait pas pu s'habituer à fuir ; aussi oublia-t-il parfaitement que son voyage s'appellait et devait s'appeller un éloignement secret ; il se mit en marche avec autant de sécurité, que s'il n'avait pas eu le moindre péril à crain-

dre. La seule précaution dont il usa, fut de choisir un déguisement, au moyen duquel il pouvait, sans danger, se trouver au milieu de ses persécuteurs, et suivre d'ailleurs le chemin que son cœur lui indiquerait.

On se doute bien quel fut ce chemin : l'amour et l'amitié l'appellaient à Nuremberg, où il savait le duc Albert, et où il conjecturait qu'Ida devait encore être. Il ignorait ce qui était arrivé à la princesse depuis son départ; il ignorait que l'entreprise hardie qu'elle avait osé risquer pour le sauver, l'audace avec laquelle elle avait été épier les secrets des terribles inconnus, avaient eu les plus tristes suites pour elle, pour son père, et l'avaient bientôt après contrainte de s'enfuir, afin d'échapper à la vengeance de ses ennemis.

Herman connaissait les tours et détours de l'hôtel du duc Albert; aussi la première chose qu'il fit, en entrant dans une ville où il croyait trouver tout ce qu'il avait de plus cher au monde, fut de se rendre chez le duc, et de se présenter à lui au moment où il s'y attendait le moins, et avant que son chambellan, espèce d'inutile, moins multipliés alors qu'aujourd'hui, l'eût annoncé.

Le déguisement de Herman n'en imposa pas long-temps à son ami; bientôt il le serra dans ses bras, en s'écriant, Herman!

mon cher Herman! malheureux Unna!

Pourquoi malheureux, demanda notre jeune homme? ne suis-je pas auprès de mon prince? ne reverrai-je point mon Ida, ou du moins n'entendrai-je pas parler d'elle?...... L'avenir ne me promet-il pas un meilleur sort? Ah! monseigneur, grace vous soit rendue, de ce que vous m'avez adressé à mon respectable parent! quel homme! que n'a-t-il point fait pour moi! combien ne me promet-il pas pour la suite! je dois devenir son fils, si mon innocence, qu'il regarde déja comme démontrée, est publiquement reconnue. Quelles espérances pour mon amour!...... Croyez-vous que le comte de Wirtemberg voudra refuser sa fille au fils de son ancien ami le comte d'Unna?

— Herman! la joie et l'espérance t'abusent; ton imagination te transporte dans l'avenir, et tu n'apperçois pas l'abyme qui s'ouvre sous tes pas.

— L'abyme!........ Ah! j'entends; vous voulez dire que je ne suis pas en sûreté ici; mais un jour seulement, mon cher prince, un seul jour, pour vous raconter mon bonheur....... et....... et, s'il est possible, pour voir Ida......

— Ida!... où est-elle?.... Le sais-tu?.... Hélas! elle a été obligée de fuir. Je lui ai donné du monde pour la conduire, et aujourd'hui j'apprends que son escorte, dont

elle a été séparée, est arrivée sans elle à Ratisbonne. Ah! Ida est peut-être entre les mains de ses ennemis! elle n'existe peut-être plus!......... Herman! Herman! qu'allons-nous faire pour sauver notre amie, si toutefois il en est encore temps?

L'inquiétude du duc était presqu'égale au désespoir où tomba Herman, lorsqu'il fut instruit d'une manière aussi inopinée de cette effrayante nouvelle.

Voici le parti auquel on s'arrêta, quand on fut un peu calmé. Il fut décidé que Herman se rendrait incessamment à Ratisbonne, afin de prendre par lui-même des informations sur l'état des choses, et pouvoir ensuite se conduire suivant que les circonstances l'exigeraient. Le duc Albert lui raconta brièvement ce qu'Ida et son père avaient souffert durant son absence, et notre jeune homme partit fort affligé.

Le bruit du retour des cavaliers qui devaient escorter Ida en Hongrie, fut confirmé, et bientôt Herman apprit le motif qui les arrêtait à Ratisbonne. Il sut également ce qui les empêchait d'aller rendre compte eux-mêmes de ce qui leur était arrivé, et à la princesse confiée à leurs soins. Pour instruire convenablement nos lecteurs de ce qui est relatif à cette aventure, nous sommes obligés d'insérer ici une partie du récit que le commandant des gens du duc Albert fit à Herman.

La princesse, dit-il, que nous étions chargés d'escorter, est, en quelque sorte, cause elle-même de son malheur. Elle n'a pas trouvé à propos de suivre le chemin qui nous avait été prescrit, et les choses ont tourné comme elles tournent ordinairement, quand les femmes veulent être plus sages que ceux qui les conseillent. Parvenus aux frontières d'Autriche, nous apprîmes que le roi Winceslas s'était échappé de sa prison, et que les bohémiens paraissaient vouloir le replacer sur le trône. Les nouvelles qui survinrent, confirmèrent celle-ci; elles portaient que Winceslas et sa femme avaient déja fait leur entrée dans Prague, reçu le nouveau serment de leurs sujets, que tout le pays célébrait par des fêtes, cet heureux événement. Vous savez quel attrait invincible les divertissemens ont pour les femmes. La princesse changea entièrement le plan de notre voyage, et la vieille Cunégonde, qui l'accompagnait, la confirma dans cette fantaisie. On ne nous écouta point, et nous prîmes la route de Prague.

Herman pouvait bien imaginer que ce n'était pas le desir de se réjouir, mais celui de revoir ses parens d'adoption et sa chère Sophie, qui avait attiré Ida dans la capitale de la Bohême. Le narrateur continua.

— Nous arrivâmes à Prague. La princesse vivait fort retirée, et il nous fut aisé

de veiller à sa sûreté. Dans les commencemens, elle ne sortait presque pas d'une petite maison bourgeoise, où elle s'était établie; n'allait point à la cour, et fit seulement savoir à la reine son arrivée. Celle-ci vint la voir. Nous nous apperçumes que les réjouissances tumultueuses qu'on célébrait ici, l'occupaient beaucoup moins, que ses relations avec l'épouse de Winceslas. Ces deux dames allaient souvent ensemble dans la nouvelle église de Saint-Mathias, ou dans le couvent (1) de Béthléem; le malheur de Sophie paraît l'avoir rendue très-pieuse, et notre princesse imitait volontiers son goût en cela. Il faut que leurs pratiques religieuses n'aient pas été entièrement conformes à la vraie croyance, car elles excitèrent l'attention de l'archevêque Subinko, et nous eûmes de fortes raisons de croire que les prêtres tendaient des pièges à notre princesse, que l'on commençait à regarder comme la séductrice de la reine. Toute notre prévoyance ne put pas empêcher qu'elle ne tombât entre les mains de ses persécuteurs, un jour qu'elle accompagnait Sophie dans une de

(1) L'église de St. Mathias et de St. Mathieu portait aussi le nom de Bethléem, il reste peu de traces d'un couvent de ce nom.

ses promenades accoutumées, pendant lesquelles il nous était défendu de la suivre. Les peines que nous nous sommes données depuis pour découvrir le lieu où on l'a renfermée, ont été inutiles. Je fus mandé trois jours après son enlèvement chez la reine : consolez-vous, me dit-elle, et lisez attentivement cette lettre, que je viens de recevoir. Gardez-là; elle servira à vous rappeller ce que votre maîtresse exige de vous.

Le commandant à ces mots, tira de sa poche une lettre, que Herman reconnut pour être de la main d'Ida. Il la baisa, et lut ce qui suit :

« Tranquillisez-vous, mon auguste sou-
» veraine, votre Ida est hors de danger;
» le seul malheur qui m'arrive, c'est d'être
» transportée dans un couvent en Hongrie :
» or, ma sûreté, les intérêts du duc Al-
» bert, exigeaient que je me rendisse dans
» ce pays, et mes persécuteurs sont eux-
» mêmes obligés de m'aider à arriver dans
» un lieu, où la destinée m'appelle.

» Je vous en supplie, congédiez mon es-
» corte, et ordonnez-lui de se rendre
» promptement à Ratisbonne. Je viens d'ap-
» prendre, par un hasard singulier, qu'une
» des personnes que j'aime le mieux au
» monde, s'y trouve dans une situation
» qui lui rend ce secours fort nécessaire.

» Serait-ce peut-être mon père? serait-ce
» Herman?...... Il faut que les cavaliers
» séjournent quelques jours dans la ville
» que je leur indique, et qu'ils tâchent,
» par des informations exactes, de découvrir ce que je ne puis vous mander qu'obscurément.

» O Sophie! Sophie! quand, et où nous
» reverrons-nous? »

— Et qu'avez-vous fait, demanda Herman, avec empressement, afin de vous conformer aux ordres de la princesse? — Rien, répondit le commandant en souriant, que d'attendre l'événement qui nous est annoncé, et qui, sans doute, doit se présenter de lui-même, vu que nous ne sommes pas assez intelligens pour faire des recherches sur des choses, dont nous n'avons aucune idée.

L'amour des chevaliers pour leurs dames, était, dans ces temps-là, encore assez exalté, pour qu'ils regardassent comme des loix le plus petit signe de leur part. Un songe supposé de la belle Ida, avait eu autrefois assez d'empire sur ce chevalier, dont la devise était : *l'innocence ne fuit jamais*, pour l'engager à s'éloigner. Peut-on, d'après cela, s'étonner si les mots mystérieux contenus dans la lettre de son amante, mirent en mouvement toutes les facultés de son ame, afin de découvrir et exécuter ce

qu'elle desirait ? Sa présence anima tout le monde. Les négligens cavaliers d'Ida devinrent actifs par les soins de Herman ; et, avant la fin du jour, la prophétie de la princesse de Wirtemberg, ou son pressentiment, qui lui avait indiqué Ratisbonne pour le lieu où souffrait un de ses amis, se trouva vérifié, comme le songe qui avait annoncé la condamnation de Herman, par le tribunal secret.....

Le comte de Wirtemberg, père d'Ida, avait, comme nous le savons, quitté Nuremberg, pour s'enfuir en Italie, et s'y cacher pendant quelque temps. Il marquait trop par son rang, et ses ennemis secrets étaient trop nombreux, pour qu'il pût arriver, sans courir des dangers, dans le lieu qu'il avait choisi pour lui servir de retraite.

Il y avait beaucoup d'apparences qu'il aurait été élu empereur par préférence à tous ses concurrens, s'il était resté plus long-temps à Nuremberg. Il paraissait donc très-important à ses rivaux, non seulement de l'éloigner, mais encore de retarder son retour, jusqu'à ce qu'on eût fait un autre choix. Le nom de celui qui s'est donné le plus de mouvemens pour parvenir à ce but, n'a jamais été connu ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que ce projet réussit ; que le comte Evrard, durant sa route, fut attaqué par des inconnus, et qu'il était réellement

en ce moment prisonnier à Ratisbonne.

Les villes impériales étant depuis long-temps ennemies déclarées du comte de Wirtemberg, donnèrent volontiers les mains aux mauvais desseins de ses adversaires ; chacune d'elles aurait desiré, dans cette occasion, jouer le premier rôle, et les orgueilleux bourgeois de Ratisbonne se réjouissaient de ce que la fortune les avait assez favorisés pour mettre en leur puissance leur ancien et plus ardent ennemi. Cela leur était même d'autant plus agréable, que par-là ils privaient à jamais Evrard de la couronne impériale.

On comptait si fort à Ratisbonne sur ses propres forces, et sur les puissans secours qu'on avait promis, qu'on crut inutile de cacher la captivité du comte Evrard. Nous ne hasarderons pas de décider si le chevalier de la fidélité éprouva plus de plaisir que d'effroi, en apprenant la détention du comte de Wirtemberg. Délivrer le père de son amante, quelle douce pensée ! Et la délivrance d'Evrard lui paraissait aussi certaine que sa captivité.

Comme la fortune semble quelquefois n'avoir exposé une femme à périr par le feu ou par l'eau, que pour procurer à son amant l'occasion de la sauver, et mériter par-là l'aveu de son bonheur, cette même fortune ne pouvait-elle pas permettre la captivité

d'un père dur, afin qu'en recouvrant sa liberté par le secours de l'amant de sa fille, sa reconnaissance l'attendrit, et le décidât en faveur de son libérateur ? Herman croyait cela aussi fermement que l'évangile. Il imagina donc mille stratagêmes pour parvenir à ses fins ; pas un ne réussit ; mais il ne se rebuta point. Cependant le temps s'écoulait. Jadoc de Moravie et Robert, comte Palatin, avaient placé, pendant cet intervalle, la couronne impériale sur leur tête, et l'on ne songeait plus au comte Evrard. La fortune enfin sourit un moment au brave Herman, et le père d'Ida se trouva libre dans ses bras.

Le comte de Wirtemberg remercia avec une vive émotion le chevalier d'Unna ; il l'appella du doux nom de fils. Herman donna peut-être à cette expression une plus grande extension que le comte n'y attachait alors. Toutefois il ne lui cacha point que sa délivrance lui aurait été plus agréable, si elle avait eu lieu quelques mois auparavant : car, ajouta-t-il, il n'y a plus rien à faire pour moi, jusqu'à ce que l'Allemagne sera encore une fois mécontente de son nouveau maître ; mais survivrai-je à celui-ci ?

Herman, qui ne se serait pas trop soucié de voir Ida la fille d'un empereur, ne répondit rien à cette réflexion. Il souhaita secrètement une longue vie à l'empereur

Robert, et que sa couronne passât après sa mort à Sigismond, tandis que le comte Evrard s'occupait tristement à de nouveaux préparatifs pour son voyage d'Italie, et ne semblait pas voir de mauvais œil que le chevalier d'Unna l'y accompagnât. L'intérêt que Herman avait pris à sa délivrance, la faveur où il était auprès du comte d'Unna, l'espérance qu'il serait vraisemblablement bientôt justifié, et, pardessus tout, l'anéantissement total de ses projets ambitieux, faisaient que le comte se sentait moins d'éloignement pour l'amant de sa fille, qu'il n'en avait précédemment, et qu'il regardait quelquefois comme une chose possible, qu'il devînt son gendre.

Quel bonheur pour notre jeune homme, quand, de temps en temps, un mot, un coup-d'œil du comte, lui donnaient lieu de soupçonner une pareille pensée! Aussi prit-il joyeusement le chemin d'Italie, et les cavaliers du duc Albert, dont on n'avait plus besoin, furent renvoyés à leur maître.

Herman, enchanté, n'avait presque plus d'inquiétudes que pour Ida; et, ce qui le consolait, c'est qu'il se croyait protégé par une puissance bienfaisante, qui le destinait à devenir le plus fortuné des époux, lorsque le moment en serait venu.

CHAPITRE XIX.

Le récit que le commandant des gens du duc Albert avait fait à Herman, était fidelle; mais ce récit ne pouvait comprendre quelques circonstances qu'il ignorait peut-être, et dont nous allons faire part à nos lecteurs.

Le bruit d'un changement heureux dans la fortune de Sophie, étant parvenu aux oreilles d'Ida, sur les frontières d'Autriche, le desir de partager la joie de cette tendre amie, rétablie sur le trône, avait engagé la princesse de Wirtemberg à quitter la route que le duc d'Autriche, pour de bonnes raisons, lui avait prescrite, et à prendre le chemin de Prague.

Elle alla descendre dans la maison qu'elle appellait encore si volontiers l'habitation de son père. Quel pinceau pourrait tracer le ravissement que sa présence y occasionna ! La bonne Munster crut qu'elle mourrait de joie, en retrouvant son Ida, actuellement princesse de Wirtemberg, et cependant toujours aussi tendre, aussi attachée à sa personne qu'auparavant. Elle était presque sans sentiment dans les bras de sa fille, nom que la princesse voulait toujours qu'elle

lui

lui donnât : les larmes d'Ida se mêlaient aux siennes ; larmes douces ! l'attachement, la reconnaissance, et un grand nombre de souvenirs agréables et attendrissans les faisaient couler.

Où est mon père, s'écria la princesse, lorsque l'excès de sa joie lui permit de parler ? La femme Munster, sans avoir le moindre doute sur la personne que cette expression regardait, sortit pour envoyer appeller Munster, qui, dans ce moment, dirigeait la construction du grand autel de l'église de St. Mathias. Elle recommanda à sa servante de ne pas lui dire le motif qui le faisait demander, puis elle se dépêcha à venir rejoindre Ida, dont elle ne se séparait un moment qu'à regret. Elles étaient assises l'une à côté de l'autre. La main de Marie reposait sur les genoux de sa fille, qui la tenait fortement serrée dans la sienne. Un bras d'Ida embrassait le cou de sa mère ; ses yeux, où se peignait une affection inexprimable, etaient fixés sur elle ; on se parlait peu ; mais des larmes et des regards tenaient lieu de conversation.

C'est dans cette touchante attitude que les trouva le vieux Munster. Ida se leva aussi-tôt pour le presser dans ses bras. Les scènes d'une tendresse muette se renouvellèrent, et ce ne fut que tard dans la nuit, qu'il s'établit enfin, entre ces trois

heureux mortels, un entretien dont chacun de mes lecteurs peut aisément imaginer le sujet, s'il a été des années entières séparé de la personne qu'il aimait, si, éloigné d'elle, il a éprouvé beaucoup de bien et de mal; il comprendra, dis-je, alors facilement qu'à l'instant où l'on se revoit, on voudrait mettre tout-à-la-fois sous les yeux l'un de l'autre, ce qui nous est arrivé dans un long espace de temps; raconter sa bonne et mauvaise fortune, et se rendre compte, dans le plus menu détail, des moindres circonstances qui nous ont intéressés. Le desir de revoir l'honnête Munster et sa femme, était peut-être le principal motif qui avait engagé Ida à passer par Prague, quoiqu'il ne fût pas le seul. Sophie avait aussi part à ce voyage; mais comment paraître devant elle? La position d'Ida ne lui permettait pas de se montrer publiquement à la cour. Munster, que la reine connaissait et aimait, se chargea de lui apprendre l'arrivée de la princesse de Wirtemberg, et de l'instruire des ménagemens qu'elle était obligée de garder. Sophie vint au-devant de l'honnête vieillard, et lui déclara que, pour mieux cacher le séjour de son amie à Prague, elle ne la verrait que chez lui; que ce soir même elle s'y rendait, accompagnée d'une seule dame.

Le caractère doux et humain de Sophie

s'était encore amélioré dans les souffrances. L'infortune avait détruit en elle tout sentiment d'orgueil ; elle avait reçu une trop bonne leçon sur la vicissitude des choses humaines, pour ne pas mépriser dans l'occasion le misérable cérémonial attaché à son rang. Elle ne crut donc pas s'abbaisser, en allant faire une visite dans la maison d'un simple bourgeois. L'amitié la menait chez Munster, comme la générosité et l'humanité l'avaient souvent entraînée dans des réduits encore plus obscurs. Ida se jeta dans les bras de Sophie : des larmes de plaisir coulèrent de part et d'autre ; toute distinction d'état fut oubliée : la reine sentait si vivement le bonheur de presser sur son sein une véritable amie, que je crois qu'elle aurait montré le même abandon, quand bien même celle qu'elle aimait, n'aurait pas été la princesse de Wirtemberg, mais seulement Ida Munster.

Ces deux dames se firent des confidences réciproques. Sophie raconta la longue histoire de ses malheurs, et la termina, en observant tristement que son mari, l'auteur de tant de maux, dont il avait été lui-même la victime, n'en était pas devenu beaucoup meilleur ; que le seul avantage qu'elle eût retiré des chagrins qu'elle avait partagés avec lui, était d'en être un peu plus aimée et plus considérée que dans les com-

mencemens de son mariage. Il aurait fallu en effet, que Winceslas fût un monstre, si la fidèle compagne de ses peines, son amie, sa consolatrice, n'avait pas au moins excité en lui un léger sentiment de reconnaissance. Les malheurs de Sophie l'avaient, dit-on, rendue dévote. Elle était, il est vrai, pieuse, zélée, mais non pas proprement ce qu'on appelle une dévote. C'est à cette époque que Jean Huss commença à répandre sa doctrine. Son éloquence, la rigidité de sa conduite, lui firent un grand nombre de partisans. Les mœurs relâchées des prêtres de son temps, et l'acharnement qu'ils mirent à le persécuter, contribuèrent encore à ses succès. La reine fut du nombre de ceux que la morale et la sainteté apparente de ce nouveau docteur séduisirent; elle se plaisait à l'entendre. Elle n'osa point d'abord se livrer à son goût, autant qu'elle l'aurait desiré, parce que l'archevèque observait toutes ses démarches; mais sa liaison secrète avec Ida fut cause que, sous le voile du mystère, elle se donna insensiblement plus de liberté qu'auparavant.

C'était avec un mauvais habit sur le corps, souvent sans suite et à pied, que la reine venait chez son amie, et que toutes les deux prenaient alors le chemin de l'église de St. Mathias. Sophie, malgré son

déguisement, conservait toujours un air de grandeur, qui la décélait. Elle et sa belle amie, qu'on voyait sans cesse à ses côtés, excitèrent enfin l'attention. Les bourgeoises de Prague se réjouirent de ce que leur reine se confondait ainsi avec elles, pour s'associer à leurs pratiques religieuses.

Les progrès de Huss s'accrurent singulièrement parmi les femmes. Un grand nombre de dames du premier rang se firent un honneur d'assister à ses sermons, sans aucune parure, et avec la simplicité des premières chrétiennes.

La main habile de Munster avait exécuté un chef-d'œuvre, qui ornait l'église où Huss débitait sa nouvelle morale; mais cet ouvrage de l'art, placé dans une chapelle écartée, ne pouvait être vu que de très-peu de gens. Différens groupes de statues superbes, qui faisaient honneur à la main savante dont ils étaient sortis, représentaient d'un côté le divin fondateur du christianisme, dans les momens les plus saints de sa vie, et de l'autre l'évêque de Rome entouré de toute la pompe des rois, et accompagné de ses cardinaux. Ida pria son père de montrer à la reine ce morceau précieux. Sophie fut enchantée de voir réellement sous ses yeux, un tableau que Huss lui avait si souvent dépeint dans ses discours, en termes assez hardis. Elle

chargea un excellent peintre de lui copier en petit ce chef-d'œuvre, et la reine plaça ce tableau dans son oratoire secret. Huss continuait à tonner contre les mœurs des ecclésiastiques de son temps. Il faisait souvent illusion au bel ouvrage de Munster; plusieurs personnes parvinrent à le voir; un grand nombre, à l'exemple de Sophie, en tirèrent des copies, et ce morceau ne tarda pas à être mis publiquement en évidence dans différentes maisons de particuliers. La rage et la vengeance enflammaient le cœur des prêtres. Tous avaient les yeux fixés sur la reine, qu'ils taxaient d'être l'instigatrice de ces désordres; mais, placée dans un rang trop élevé pour qu'ils pussent se venger d'elle, ils accusèrent Ida de l'avoir séduite, et résolurent de décharger, sur cette amie de Sophie, tout le poids de leur colère.

Huss fut alors attaqué plus ouvertement. Les choses en vinrent à un procès en règle, qui, vu la corruptibilité connue de Winceslas, lui attira des présens considérables. Aussi ce prince ne fut-il pas ingrat; regardant Huss (1) comme la première cause de cette nouvelle source de richesses,

(1) O la belle oie, disait-il, qui me pond tant d'œufs d'or!

qui coulaient dans son trésor, il le nomma son confesseur. Les deux belles hérétiques, Ida et Sophie, devinrent plus hardies; et cette grande sécurité causa la perte d'Ida, en la faisant tomber entre les mains de l'archevêque Subinko, avant qu'elle pût même se douter qu'elle courût le moindre danger.

Ida retournait un jour chez elle, fortement occupée d'une conversation particulière qu'elle venait d'avoir avec Huss, et qui absorbait toutes les facultés de son ame. Huss n'était pas sans doute un prophête; mais la grande influence qu'il avait par-tout, la quantité de ses adhérens dans tout l'empire d'Allemagne, lui procuraient la connaissance de choses cachées à beaucoup d'autres. On l'avait instruit du malheur du comte Evrard; il n'ignorait pas qu'Ida fût sa fille; et, ce soir même, il l'avait avertie de songer à secourir la personne qui lui était la plus chère au monde, qui se trouvait, en ce moment, au pouvoir de ses ennemis, à Ratisbonne. Huss croyait s'être expliqué très-clairement; il ne savait pas qu'une belle fille peut connaître un homme, qui lui est quelquefois aussi cher que son père, et qu'une pareille manière de s'exprimer devait nécessairement la laisser dans le doute.

Ida se détermina en effet à demander

le lendemain une explication plus positive au saint homme; elle marchait lentement et sans crainte, pour se rendre chez lui, lorsqu'elle vit des gens armés, qui tout-à-coup l'arrêtèrent. Elle s'apperçut seulement alors que c'était à elle qu'ils en voulaient : elle cria au secours ; mais il était trop tard. La jeune princesse fut conduite en présence de l'archevêque, qui lui fit de vives reproches sur son hérésie, et la condamna à être renfermée dans un couvent en Hongrie, ce qu'elle écouta avec assez d'indifférence. Il n'y avait que ses inquiétudes pour ses amis, qui la tourmentaient, inquiétudes qui s'augmentèrent considérablement, lorsqu'elle réfléchit qu'il allait lui être impossible de rien faire pour sauver celui dont on lui avait annoncé la dangereuse situation.

Cependant son bon cœur lui inspira une ruse bien excusable dans pareille circonstance. Un de ses gardes, gagné par une bague de prix, remit la lettre dont nous avons parlé plus haut, entre les mains de Sophie, et procura ainsi à Herman l'occasion de délivrer le père de son amante. Elle espérait, ce qui arriva effectivement, que sa commission serait exécutée, et partit avec d'autant plus de plaisir pour le lieu de sa destination, que c'était celui où, sans y être contrainte, elle se proposait de se rendre.

Ida ne craignait point de demeurer éternellement renfermée dans l'endroit où on la menait; elle n'imaginait pas qu'on pût infliger une peine aussi dure à une personne qui n'avait commis aucun crime : elle comptait sur-tout jouir dans sa future habitation, d'une certaine liberté, et peut-être de pouvoir s'y acquitter de la commission dont l'avait chargée le duc Albert, aussi bien que si elle était arrivée en Hongrie sous la protection de ce prince. Qui ne connaît pas les illusions de l'espérance chez une jeune fille sans expérience? Ida enfin était au moins sûre d'un point qui la tranquillisait beaucoup; c'est qu'elle se trouverait à l'abri de toutes recherches du tribunal secret, la seule chose qu'elle redoutât au monde.

Nous croyons nécessaire d'apprendre en ce moment à nos lecteurs, en quoi consistait la commission que le duc d'Autriche avait donnée à son amie, lors de son départ de Nuremberg. Elle concernait l'infortunée reine Marie de Hongrie, première femme de Sigismond, qu'on avait cru morte jusqu'à présent, et de l'existence de laquelle le duc Albert avait découvert quelques traces, par le moyen de Herman; faire savoir à la jeune princesse que sa mère vivait encore, se réunir à elle pour chercher ensemble le couvent qui renfer-

mait la reine Marie, telle était l'affaire principale dont le duc Albert avait chargé la princesse de Wirtemberg. Il lui avait prescrit le plan qu'elle devait suivre dans ses recherches, et nous avons déja observé alors, qu'il ne lui avait pas paru d'une exécution facile ; elle préférait en conséquence, à la marche que le prince lui avait tracée, de pouvoir agir dans une entreprise qui lui tenait à elle-même fort à cœur, suivant que le hasard ou les circonstances l'exigeraient. Elle trouvait d'ailleurs cruel d'annoncer à une fille malheureuse, que sa mère vivait encore, avant d'être assurée de la vérité du fait ; de jetter dans l'incertitude, sur la destinée de celle à qui elle devait le jour, une personne tendre et sensible, sans être en état de la tranquilliser. Ida connaissait les sollicitudes qu'inspire l'amour filial ; et ce motif, joint à d'autres, faisait que, dans certains momens, elle était bien aise de n'avoir pas été transportée en Hongrie, de la manière dont elle s'y était d'abord attendue.

Quand l'archevêque lui avait prononcé sa sentence, elle avait demandé la permission de changer de couvent, supposé que celui qu'on lui assignait pour retraite déplût, et il y avait consenti, parce qu'il pensait qu'il pourrait toujours révoquer à

volonté cette permission. Tel était le puissant appui sur lequel se fondaient les espérances de la pauvre Ida. Elle comptait pouvoir ainsi visiter différens couvens, sans qu'il fût possible de rien soupçonner de ses desseins, sans qu'on pût lui faire d'autres reproches que ceux d'être un peu inconstante. Si alors elle avait trouvé la personne qu'elle cherchait, elle se proposait d'instruire à l'instant la princesse Elisabeth de l'existence de sa mère, et du lieu de sa retraite. Le duc Albert et sa fiancée, d'après son arrangement, devaient venir sur le champ délivrer la reine et celle qui aurait découvert le lieu de sa détention. Alors tous eussent été parfaitement heureux.

CHAPITRE XX.

IDA eut tout le loisir, durant un long voyage, de faire des projets, et de se repaître d'espérances, qui, dès le premier jour de son arrivée dans le couvent de Ste. Anne, commencèrent déja à s'affaiblir.

Ce couvent était situé dans une position très-peu favorisée de la nature. Les hautes montagnes, les épaisses forêts de sapins, qui l'environnaient, ne pouvaient entretenir que le chagrin et la mélancolie. Le val-

lon profond et étroit, du fond duquel s'élevaient les murailles du couvent, s'opposait à ce qu'on y jouit d'aucune espèce de vue, et le cœur semblait se rétrécir par la triste aridité des lieux sauvages qu'on avait sans cesse sous les yeux. Aussi le mécontentement et la haine de ses semblables, paraissaient-ils peints sur tous les visages qu'on rencontrait ici. L'inquiétude et l'ennui se traînaient dans les salles, les corridors, à l'église, comme dans les jardins, dans les cellules, comme dans les chambres de récréation.

Ida crut en peu de jours avoir connu à fonds tous les individus de ce triste séjour, et s'être convaincue qu'elle n'y trouverait pas celle qu'elle cherchait. Cette découverte l'aurait éloignée très-promptement de son lugubre asyle, si elle n avait pas estimé convenable de demeurer au moins quelques semaines dans un endroit où on lui témoignait de la considération, et où elle n'avait point d'autres sujets de se plaindre, que de l'ennui qu'elle y éprouvait, sentiment qui lui était commun avec toutes les religieuses.

Le temps que la prudente Ida avait résolu de passer ici, s'écoula, sans trouver une seule personne en qui elle pût avoir assez de confiance pour lui ouvrir son cœur. Il lui fut même impossible d'acquérir aucun

détail satisfaisant sur les couvens voisins; ce qui lui aurait été fort utile, afin de diriger son choix, lorsque, comme elle y était décidée, elle ferait connaître son dessein d'en aller habiter un autre.

On lui dit seulement qu'il y avait dans le voisinage, un couvent sous l'invocation de St. Nicolas, qui était, en quelque sorte, dans la dépendance de celui de Ste. Anne. Tous les ans le patron de ce premier couvent était obligé de venir visiter Ste. Anne. Le temps de cette cérémonie approchait. Les religieuses devaient accompagner leur saint; et sur-tout cette année, la fête du jubilé leur rendait encore cette obligation plus étroite. Ce fut d'un air de triomphe qu'on fit ce récit à la princesse, et elle ne put pas trop décider, si c'était la satisfaction d'exercer une espèce de suzeraineté sur d'autres, ou le plaisir de voir arriver enfin un jour différent, à certains égards, du reste des jours ennuyeux de l'année, qui animait les traits de celle qui racontait.

Ida aurait volontiers attribué ce faible rayon de joie, le premier qu'elle eut remarqué dans les yeux d'une de ces tristes religieuses, à une plus noble cause; elle aurait voulu se persuader que c'était l'impatience de revoir des amies, long-temps desirées; mais elle avait déja entendu tenir trop de

mauvais propos contre les dames de St. Nicolas, pour pouvoir s'arrêter à cette idée.

Le jour de la procession arriva enfin, jour qui, suivant le projet d'Ida, devait être un des derniers de son séjour dans ce couvent. Toute la communauté se prépara à recevoir leurs sœurs de St. Nicolas. Les préparatifs qu'on faisait, ne consistaient pas à rechercher les moyens les plus propres à bien régaler ces religieuses, à dérider un peu des visages qui ne souriaient jamais, à orner davantage les cellules; au contraaire' Ida observa qu'aujourd'hui les voiles étaient encore plus longs qu'à l'ordinaire, les fronts plus enfoncés dans leurs plis tortueux, et qu'afin d'inspirer une plus profonde vénération pour Ste. Anne à ses vassales, le jour où elles venaient faire leur visite, était positivement un de ceux où l'on observait le jeûne le plus rigoureux de l'année.

La princesse fut fort étonnée de cette nouvelle manière de fêter des amies, et mit toute son attention à ne rien perdre de cette singulière cérémonie.

Le saint voyageur parut, accompagné de son escorte : c'était des filles aimables, bien nourries, et ayant le teint fort blanc. Elles formaient un contraste parfait avec les tristes dames à qui elles étaient obli-

gées de venir rendre hommage. Leur patron avait également un aspect moins antique que la statue de Ste. Anne, à côté de laquelle il fut placé sur l'autel, et que la plus jeune des sœurs semblait regarder à la dérobée d'un air méprisant.

Après le service divin, les deux abbesses se rendirent avec les mères anciennes, dans la salle où l'on tenait chapitre, afin de s'entretenir des affaires de leurs maisons, et les autres se répandirent dans les dortoirs et les jardins, pour s'abandonner à toute la vivacité de leur caquet. Ida remarqua que les petits groupes qui se formaient, étaient rarement composés de religieuses des deux couvens; que les étrangères restaient ensemble, et que la plus grande partie des récluses de Ste. Anne avaient assez peu d'éducation, pour abandonner à elles-mêmes les arrivantes. Cependant la conversation paraissait très-animée des deux côtés, et les traits de celles qui parlaient, laissaient aisément deviner ce qu'elles disaient. Sur le visage des servantes de Ste. Anne, se peignaient la jalousie et une envie secrète, tandis que du côté des protégées de St. Nicolas, on voyait reluire dans leurs yeux un mépris malin, et leurs bouches sourire dédaigneusement. Il est vraisemblable que c'était une chose d'usage, car personne ne sembla y

prendre garde, ou le trouver mauvais; chacune allait son chemin accoutumé, et ne soupçonnait rien des observations d'Ida.

Celle-ci, étrangère dans le couvent de Sainte Anne, crut devoir se joindre aux religieuses de St. Nicolas. Ces bonnes filles lui plurent infiniment davantage que ses hôtesses, et elle résolut de choisir leur couvent pour sa demeure future. Elle trouva le ton de celle avec qui elle causait aisé et joyeux; ses remarques sur les sœurs de Ste. Anne étaient un peu malignes, mais amusantes pour Ida, qui les écoutait, et de plus conformes en ce qu'elle en pensait elle-même.

La princesse fit des questions sur les couvens voisins. On lui en nomma une quantité, qui furent dépeints avec des traits frappans. Ida comprit qu'elle n'avait pas à craindre, dans le couvent de St. Nicolas, l'ennui insupportable qu'elle rencontrait ici de quelque côté qu'elle se tournât: d'ailleurs elle n'était point sans espérances de trouver dans cette nouvelle demeure l'objet de ses recherches. Les religieuses, qui remarquèrent son dessein, et qui ne regardaient pas sa personne comme une acquisition indifférente, vantèrent leur couvent, comme un lieu qui avait toujours servi d'asyle aux dames de la plus haute importance; elles lui dirent qu'une princesse Ga-

ra, autrefois grande maîtresse de la reine Elisabeth de Hongrie, l'habitait encore présentement, et que la jeune Elisabeth, petite fille de cette reine, avait été élevée chez elles pendant son enfance.

Elisabeth, reprit Ida, connaissez-vous la fille du roi Sigismond? — Nous l'avons connue; mais il y a plusieurs années qu'elle nous a quittées; peut-être ne la reconnaitrions-nous plus. Elle a cependant conservé des relations avec notre couvent; la princesse Gara en reçoit souvent des nouvelles; elle a été la voir à Klausenbourg.

Ida savait que la fiancée du duc Albert demeurait à Klausenbourg; elle se réjouit d'avoir trouvé des personnes de connaissance, et elle serra amicalement la main à ces religieuses jaseuses, de qui elle avait appris plus de choses importantes en un quart-d'heure, que de ses silencieuses hôtesses en un mois. Elle fut obligée de se séparer d'elles, parce qu'on vint à ce moment leur annoncer le diner, repas qui consista en des œufs frais et une mauvaise soupe de farine d'avoine.

La princesse n'eut plus occasion de renouer la conversation avec les étrangères; car on commençait à remarquer qu'elle se plaisait avec elles, et la jalousie surveillait avec inquiétude chacun des regards qu'elle jettait sur celles-ci.

Les religieuses de St. Nicolas partirent avec leur saint, et Ida déclara qu'elle était déterminée à aller demeurer, sous peu de jours, dans leur couvent. On fut fort étonné de cette résolution; on demanda ce qui lui déplaisait ici ; on fit des observations sur la mollesse, la mondanité de ces religieuses chez qui on pensait....... où on lui assurait qu'elle serait encore moins bien qu'à Ste. Anne. Et lorsque la princesse répondit avec beaucoup d'honnêteté, que ce n'était par aucun mécontentement du couvent de Ste. Anne, qu'elle se décidait à le quitter, mais uniquement par un défaut de son caractère, qui la portait au changement, et l'avait engagé à demander cette permission à l'archevèque, alors on haussa les épaules; on crut que la liberté qu'on lui avait laissée, de mener une vie aussi ambulatoire, pouvait naître de quelque mésentendu, et que tout ce qu'il y avait à faire en ce moment, était d'écrire à Prague, afin de s'assurer des intentions du vénérable Subinko.

Ida vit que les projets qu'elle avait formés, n'étaient pas aussi aisés à exécuter qu'elle l'avait imaginé. Elle fut obligée de consentir à ce fâcheux délai. Qu'aurait-elle d'ailleurs pu faire, si sa demande lui avait été refusée sans détour? Elle ne manqua pas en conséquence de se rendre favorable, par quelques petits présens, la sœur sommelière

de laquelle dépendait l'envoi de cette lettre, et qui jouissait en outre de toute la confiance de l'abbesse. Il résulta delà que la consultation de Prague se fit rondement, et sans tricherie.

La réponse de l'archevêque fut long-temps en chemin. Elle arriva enfin, et contenait ce qu'Ida desirait : la permission d'aller à St. Nicolas, et d'y demeurer autant qu'elle le voudrait.

Le congé qu'elle prit de ses hôtesses fut aussi froid que tout ce qui s'y faisait ; ce qui fut cause que sa réception à St. Nicolas n'en devint que plus agréable. Les religieuses d'ici se réjouissaient intérieurement de ne pas s'être trompées dans l'espérance qu'elles avaient conçue, de voir bientôt arriver la princesse chez elles.

Le couvent de St. Nicolas était situé dans une position beaucoup plus riante que celui de Ste. Anne ; l'une et l'autre de ces maisons vivaient à la vérité sous la même règle ; mais, dans la première, on savait l'adoucir par le moyen de quelques faux-fuyans, telles que des dispenses de toute espèce, et l'on s'y conduisait avec assez de précaution pour n'avoir pas à craindre de reproches. Aussi les religieuses de St. Nicolas étaient-elles plus jeunes et plus jolies que les autres, ou peut-être conservaient-elles plus long-temps ces avantages, parce

que la jalousie, le mécontentement ne précipitaient pas l'époque de la vieillesse et de la laideur, et que l'air pur des montagnes, qu'elles respiraient, entretenait la santé et la bonne humeur.

Ida se fit présenter à la princesse Gara, dès les premiers jours de son arrivée, et elle n'eut besoin que de décliner son nom pour en être reçue favorablement. La mère d'Ida et cette dame avaient été amies dans leur jeunesse. La première se nommait alors Ida de Dortmund, et la seconde Rose Herwolt. La princesse Gara se rappella mille souvenirs agréables à l'aspect de la princesse de Wirtemberg; son nom, sa figure, lui retraçaient le portrait de la mère de celle-ci; elle pressa sur son sein la jeune princesse, et ainsi s'établirent les fondemens d'une tendre amitié, si toutefois l'égalité qu'exige ce sensiment, peut subsister entre une femme âgée et une jeune fille.

La princesse Gara était un recueil vivant d'anciennes histoires. Elle apprit à Ida grand nombre d'anecdotes relatives à sa mère et à sa belle-mère, dont la femme Munster n'avait pu l'instruire, et qui, si nous les avions sues plutôt, nous auraient donné beaucoup d'éclaircissemens sur l'histoire de l'enfance d'Ida. Elle parlait volontiers des événemens arrivés au commencement du règne des princes actuellement vi-

vans, qu'elle avait presque tous connus personnellement. Ida avait principalement souhaité de faire sa connaissance, afin d'apprendre des nouvelles de la reine de Hongrie, et c'était précisément sur ce point que la princesse Gara ne s'expliquait pas aussi clairement que l'aurait souhaité celle de Wirtemberg. Cependant ayant été au service de Marie et de sa fille Elisabeth, elle devait être plus instruite de ce qui les regardait, que toute autre personne de son temps.

Ida chercha de mille manières à faire parler la princesse Gara; mais, vraisemblablement, elle n'y aurait jamais réussi, si un accident imprévu ne les avait pas enfin rendues plus confiantes l'une envers l'autre.

On dit avec raison, que la confiance fait naître la franchise, et la retenue la défiance. Ida desirait que la princesse Gara lui ouvrit entièrement son cœur, et elle-même ne lui avait pas encore, à beaucoup près, rendu compte de toutes les circonstances de sa position. Elle avait reçu des leçons de prudence, à l'occasion des aventures multipliées et malheureuses, dont sa jeunesse avait déja été traversée. Elle était sur-tout très-réservée dans les choses qui ne la concernaient pas uniquement, et où d'autres se trouvaient intéressés; c'est pour-

quoi elle n'avait jamais parlé à sa nouvelle amie du duc Albert, ni de la commission dont il l'avait chargée. La princesse Gara avait quelquefois prononcé le nom d'Elisabeth : Ida lui avait laissé voir qu'elle s'intéressait à elle ; mais cela en était resté là. Toutes les deux avaient également gardé le silence sur le mariage projetté entre la fille de Sigismond et le duc d'Autriche. La princesse Gara avait tellement le ton de la cour, qu'Ida ignorait s'il ne convenait pas de lui faire un mystère des desseins du duc Albert, ne sachant point si elle était encore entièrement dévouée à la reine Marie, ou si, peut-être, elle n'avait pas abandonné son parti, pour suivre celui de la reine Barbe.

L'événement suivant dissipa ses doutes, et donna lieu à de nouveaux incidens, que lui réservait la fortune. Un jour qu'Ida se trouvait chez la princesse Gara, celle-ci reçut une lettre, qu'elle ouvrit d'un air content, en disant : elle vient de Klausenbourg ; je l'ai attendue long-temps.

— Que signifie ceci, s'écria-t-elle, après avoir lu quelques lignes ? le duc Albert ; cela est affreux.

— Qu'est-il arrivé au duc Albert, demanda Ida en pâlissant ?

— Ida, vous connaissez le duc Albert, et vous ne me l'avez jamais avoué.

Ida rougit.

— Ah! ton silence est la preuve de ce que je lis ici. Retire-toi de devant mes yeux, traîtresse !...... mais, non...... peut-être.... tu ne sais peut-être pas......... restez, princesse; dites-moi, niez-vous votre liaison avec le duc?

— Je m'en fais honneur, répondit Ida d'un ton de hauteur, je ne la désavouerai jamais.

— Et savez-vous qu'il est fiancé, depuis l'enfance, avec une autre?

— Je le sais !....... Je ne vois pas ce que l'amitié qui nous lie a de contraire à cet engagement.

— Amitié....... de mieux en mieux! c'était d'abord...... connaissance, puis amitié; et enfin tout-à-l'heure, ce sera de l'amour!

— Princesse, dit Ida en se levant, je ne devine pas comment j'ai pu mériter un pareil traitement. Il n'est nullement question d'amour entre Albert et moi; vous m'avez souvent entendu prononcer avec intérêt le nom de Herman dans l'histoire de ma vie.

— Oui; mais jamais celui du duc........ Ida, Ida! il y a un mystère caché là-dessous.

Des larmes de mécontentement coulaient des yeux de la princesse de Wirtemberg;

elle voulait, et ne pouvait pas répondre. Elle gagna la porte, afin de sortir de l'appartement.

— Restez, Ida, lui dit la princesse Gara, qui la suivait, et lui saisit la main pour la ramener. Il faut que nous ayons une explication.

— Je la desire aussi; car je ne comprends pas pourquoi on me fait un crime de l'amitié du duc Albert.

— Lisez cette lettre, et jugez alors qui de nous deux a le plus de raisons de la demander, cette explication.

Ida lut ce qui suit.

« Ma chère princesse, les bruits de « l'infidélité d'Albert se confirment. O « que vous aviez deviné juste, quand vous « m'avertissiez de me rappeller la destinée « de ma malheureuse mère! Unie, comme « moi, dans son bas-âge, à un prince qui « ne la choisissait que par des raisons d'é- « tat, il lui fit plus connaître les tourmens « de la jalousie, que les plaisirs de l'amour.

« Vous savez déja qu'Albert, depuis « plusieurs mois, paraît m'avoir oubliée, « qu'une belle enchanteresse a gagné son « cœur, et m'en a chassée; apprenez ac- « tuellement son nom: c'est Ida, cette cé- » lèbre Ida de Wirtemberg, qui, condam- « née par le tribunal secret, a été proté- « gée à Nuremberg, par Albert, et est ac- tuellement

« tuellement envoyée par lui en Hongrie,
« sous une forte escorte, pour attendre là
« un changement dans son sort; dieu sait
« de quelle manière!

« Je dois cette découverte à la même
« personne qui m'a avertie la première
« fois; à mon amie intime, la fille de la
« princesse de Ratibor. L'infortunée a aussi
« perdu un amant, par le manège de cette
« belle séductrice; la tristesse et le déses-
« poir ont amené mon amie dans ce cou-
« vent, et je présume qu'il sera aussi mon
« dernier asyle.

« Je souhaite en apprendre davantage
« sur le compte de mon ennemie. La mère
« d'Imago m'a fait promettre des éclaircis-
« semens plus détaillés, même le nom du
« lieu où l'on conduit Ida. La princesse de
« Ratibor a de nombreuses relations et un
« grand crédit; elle sait presque tout ce
« qui se passe dans l'empire d'Allemagne,
« et l'on peut compter sur ce qu'elle dit.

« Méchante Ida! que t'ai-je fait, pour
« me ravir le cœur d'Albert?..... C'est de
« plus une hérétique.... Elle se tient cachée
« à Prague; la reine la voit secrètement;
« mais la grande-maîtresse travaille à l'é-
« loigner de cette princesse; et, pour par-
« venir à ce but, elle se propose de fixer
« sur l'odieuse Ida, l'attention de l'arche-
« vêque; nous verrons à quoi cela aboutira.

« Mes nouvelles de Prague sont déjà vieil-
« les. La maladie et les chagrins m'ont
« empêchée jusqu'à présent de vous les
« communiquer ».

Elisabeth de Hongrie.

Quelle impression cette lettre ne dut-elle pas produire sur Ida ! Elle avait infiniment de sensibilité, et une manière très-expressive de la manifester. Il aurait donc été possible que sa conduite au moment d'une accusation aussi inattendue, eût confirmé les soupçons d'une personne moins sage que la princesse Gara ; mais celle-ci fut assez patiente pour laisser passer l'orage, répéter ensuite ses questions avec le sang-froid de l'impartialité, recevoir les réponses, puis juger.

Ida raconta ingénuement en quoi consistaient ses relations avec le duc, parla de son amitié pour elle, de la commission dont il l'avait chargée, de ses souhaits, et en parla du ton de la vérité. Elle courut enfin dans sa chambre chercher la lettre qu'Albert lui avait remise pour sa fiancée, et que, heureusement, elle avait dans sa poche le jour de son enlèvement.

La princesse lut. Ida ne pouvait pas fournir une meilleure preuve de son innocence, que cette lettre. Chaque ligne respirait l'amour envers celle à qui elle était adressée,

et seulement la froide amitié pour celle qui la portait. Elle contenait un détail circonstancié de ce qu'Albert, par le secours d'Ida, espérait exécuter en Hongrie ; elle contenait la nouvelle de l'existence de la reine Marie, des projets pour découvrir le lieu de sa retraite, et à la fin une prière de protéger leur amie commune, la princesse de Wirtemberg ; de ne pas la livrer à d'autres qu'à son amant le chevalier Herman d'Unna.

La princesse Gara fut convaincue ; elle embrassa Ida, fit des excuses, demanda la lettre du duc Albert, qu'elle voulait envoyer à la princesse Elisabeth pour la consoler, et justifier sa soi-disante rivale.

Ida la lui abandonna volontiers, ayant perdue l'envie de la remettre elle-même. Cette *douce*, *innocente et angélique* princesse, se disait-elle intérieurement, est cependant bien portée à la jalousie et à l'injustice. Cet esprit si brillant est bien sujet à l'erreur, bien disposé à recevoir les insinuations de la méchanceté. Pauvre Albert ! que dieu bénisse ton union avec Elisabeth !

Ida avait tort ; dans pareilles circonstances, elle se serait rendue elle-même coupable des fautes qu'elle reprochait à Elisabeth, réellement bonne et aimable. La princesse de Wirtemberg avait-elle donc

oublié qu'elle s'était aussi liée une fois avec cette perfide Imago, qui envenimait actuellement le cœur de la fille de Marie?

CHAPITRE XXI.

Histoire de la reine Marie de Hongrie.

L'AMITIÉ de la vieille et de la jeune dame devint plus intime, à l'occasion de cet événement, qui avait pensé la détruire. Ida n'avait plus à présent de secrets pour la princesse Gara, et celle-ci n'éludait plus, comme auparavant, les questions qu'elle lui faisait, relativement à la reine Marie.

Un jour que la princesse de Wirtemberg lui exprimait la peine que cette conduite lui avait causée, vous devez m'excuser, lui dit-elle, j'agissais comme je le devais; j'imaginais que vos questions ne partaient que d'une vaine curiosité, si ordinaire aux personnes de votre âge. Le malheur de ma souveraine était une chose sacrée pour moi; son souvenir trop douloureux, pour que j'eusse voulu en parler inutilement. Quant à vos conjectures sur la vie de cette femme respectable, je les ai toujours regardées comme des rêves, et les regarde encore

comme tels. Vous allez entendre ; vous jugerez, puis vous me ferez part de votre opinion.

Ida se réjouît de voir enfin son amie disposée à satisfaire ses desirs, et la princesse commença ainsi son récit.

C'est avec un sentiment mêlé de peine et de plaisir, que je me rappelle les premières années de ma jeunesse, passées entre ces mêmes murs, qui servent actuellement d'asyle à ma vieillesse. La reine Elisabeth de Hongrie, qui quittait rarement son mari, et estimait dangereux d'habituer de trop bonne heure la jeune Marie, sa fille, au tumulte de la cour, lui désigna ce couvent, pour y recevoir sa première éducation, et me chargea du soin de son enfance, ainsi que de former son cœur à la vertu. J'avais justement alors l'âge propre à devenir la gouvernante d'un enfant, qu'on ne peut instruire qu'en jouant, et qu'on doit bien se garder de corriger avec la sévérité accoutumée des vieillards. J'étais mariée depuis six mois, et avais épousé le prince Etienne Gara, que l'on ne m'avait donné, à ce que j'imagine, qu'afin de pouvoir occuper un jour la place de grande-maîtresse. Le vieil Etienne était sans cesse retenu à la cour par ses emplois, et sa jeune femme ne regrettait pas, dans sa douce solitude, le bonheur de briller à ses côtés.

Marie eut une suite peu nombreuse ; elle n'avait avec elle, indépendamment de moi, que votre mère, mon amie, Ida de Dortemond, depuis comtesse de Wirtemberg, à peu-près de mon âge, et la petite Barbe de Tirnan, qui laissait déja deviner ce qu'elle deviendrait un jour, et excitait en moi des pressentimens funestes, qui ne se sont que trop vérifiés.

Dès sa plus tendre enfance, Marie annonçait qu'elle ne serait pas jolie. Tout ce qui, dans la suite lui donna quelqu'apparence, ce fut une très-belle taille, et un air majestueux. Barbe n'en paraissait que plus belle. J'avoue ma faiblesse ; je la haïssais à cause de cet avantage qu'elle avait sur ma princesse, et de la supériorité qu'elle savait en tout lieu s'attribuer sur elle. Plus instruite, plus vive, elle possédait d'ailleurs mille autres petits talens à un degré que Marie ne pouvait pas atteindre. Je l'aurais volontiers éloignée d'elle. Ah ! que n'ai-je pu y réussir ! j'eusse peut-être épargné à mon élève bien des malheurs, et bien des crimes à sa jeune compagne. L'une et l'autre n'avaient encore que huit ans, quand Barbe fit à Marie un trait de noirceur, que son enfance seule pouvait excuser, et qui méritait au fonds la punition sévère que je lui infligeai.

Marie était fille du roi Louis, et héritière

de la couronne de Hongrie. Il fallait songer à assurer ses droits, en la mariant à un prince puissant. On avait en conséquence jetté les yeux sur Sigismond, second fils de l'empereur Charles IV. Ce jeune homme avait été fiancé avec Marie, qui avait quelques années moins que lui; et l'on crut convenable en ce moment, de lui faire voir sa petite prétendue.

La jeunesse, le rang de Sigismond ne permettaient pas qu'on lui refusât l'entrée du couvent; quant à nous, nous l'attendions avec impatience. Marie était enchantée de voir celui qu'on appellait son futur époux : le plaisir qu'elle se promettait, peut-être comparé à celui que lui aurait causé l'aspect d'une nouvelle poupée.

Quoique le prince fût encore aussi enfant qu'elle, moi, qui comptais beaucoup sur l'effet de la première impression, je réfléchissais sans cesse aux moyens de lui présenter la jeune princesse sous un jour assez avantageux, pour qu'elle pût éblouir ses yeux enfantins, et obscurcir tout ce qu'il avait vu jusques-là.

Mon plan était bon. Marie se trouva, dans cette circonstance, plus jolie qu'à son ordinaire; la joie et une attente agréable l'embellissaient; afin même d'empêcher qu'elle ne fût effacée sous aucun rapport, j'avais envoyé la petite Barbe à Ste. Anne,

et fait prier les religieuses de la garder soigneusement. Mais celle-ci était beaucoup trop rusée pour ces vieilles et nonchalantes filles; elles la croyaient bien enfermée dans leur couvent, tandis que Barbe s'échappait par le jardin, et se mettait en chemin pour St. Nicolas. C'était à regret qu'elle avait quitté ce lieu; elle avait entendu parler de l'arrivée du jeune Sigismond, vu les beaux habits que Marie devait porter ce jour-là, et elle n'avait pu se résigner à ne point être présente à cet événement nouveau et extraordinaire.

L'extrême activité de Sigismond rendit, d'un autre côté, inutile, la froide vigilance de ses gouverneurs. On s'était arrêté dans un village entre St. Nicolas et Ste. Anne. Le prince profita du temps, où l'on faisait quelques préparatifs nécessaires à la continuation du voyage, pour aller se promener sur les montagnes voisines, où il rencontra la petite pélerine Barbe. On se regarda d'abord, puis on s'approcha, et on se demanda avec une confiance enfantine qui l'on était, où l'on allait. Sigismond répondit d'une manière conforme à la vérité; mais Barbe jugea à propos de se donner pour Marie, et de souhaiter la bienvenue au prince, en qualité de sa prétendue. Sigismond était trop jeune, pour trouver de l'invraisemblance à rencontrer sur cette

montagne

montagne la princesse de Hongrie, seule, sans suite, sans parure. La gaieté, la beauté de la soi-disante Marie l'enchantèrent; on lui avait appris une foule de complimens, qu'il devait réciter à sa fiancée : il voulut s'acquitter de ce devoir ; Barbe l'assura qu'elle l'en dispensait, et elle n'en devint que plus chère à Sigismond. Tout en babillant, riant et folâtrant, l'on arriva près des murs de St. Nicolas, pendant que les religieuses de Ste. Anne éprouvaient les plus cruelles inquiétudes sur l'absence de leur pensionnaire, et que les gens du prince se désespéraient de la disparition de leur jeune maître.

Barbe ne réfléchissait pas assez pour sentir que sa conduite lui attirerait des désagrémens. Elle entre sans façon dans le couvent, tenant Sigismond par la main; et c'est seulement lorsqu'ils arrivent à l'appartement de Marie, que Barbe apprend au prince qu'elle l'a trompé, et qu'il va voir en ce moment, sa véritable prétendue; chose fort indifférente à Sigismond. Sa petite conductrice lui plaisait infiniment; peu lui importait qui elle était; et le mensonge qu'elle lui avait fait, n'était, pour lui, qu'une plaisanterie, qu'il consentait très-volontiers à lui pardonner.

Cet événement dérangea nos projets. La princesse n'était encore ni complètement

habillée, ni préparée à recevoir son fiancé, lorsque Barbe entra avec lui. Les gens du prince et moi accourûmes, et fûmes fort mécontens. Aucun des deux enfans ne savait ce qu'il devait dire à l'autre; Marie et Sigismond se plurent médiocrement; Barbe fut soustraite aux yeux du prince; il la chercha par-tout, sans s'occuper de la princesse, que cet abandon affligeait aux larmes.

Dès le lendemain, on transporta Barbe à Ste. Anne. Je crus ne pouvoir la punir plus sévèrement de sa témérité, qu'en l'obligeant à vivre dans ce triste lieu. La bonne Marie s'ennuya cependant bientôt de son absence; elle lui avait pardonné le tour qu'elle lui avait joué, et elle désirait qu'elle revînt; mais je fus inexorable, et Barbe resta dans sa lugubre retraite, jusqu'à ce que, plusieurs années après, ses parens la retirèrent, pour la présenter à la cour.

Durant ce temps, Marie grandissait; sa taille se développait; qu'oiqu'elle ne fût point jolie, elle pouvait plaire à quiconque n'était pas prévenu contr'elle; mille bonnes qualités, et sur-tout un cœur noble, franc et loyal, remplaçaient avantageusement la beauté que la nature lui avait refusée.

Sigismond venait souvent nous voir: ce n'était plus un enfant; il savait comme il

devait traiter celle qui était destinée à lui mettre un jour la couronne de Hongrie sur la tête; et la princesse, qui commençait à l'aimer tendrement, ajoutait aisément foi à tout ce qu'il lui disait.

Je voyais plus loin : j'assurais souvent à Marie, que ce n'était point elle, mais l'héritière de Hongrie qu'il aimait : mettons-le à l'épreuve, me répondit-elle, et nous verrons.

Le roi visitait fréquemment sa fille dans sa sollitude; elle disposait entièrement de son père, qui ne lui refusait rien. Abusant de l'empire qu'elle avait sur ce monarque, elle lui demanda une grace, qui annonçait plus de prédilection pour Sigismond, que de sagesse, et que le roi aurait refusé, s'il n'eût pas été aveuglé par l'amour filial. Marie pria son père d'adopter Sigismond et de le faire reconnaître pour son successeur au trône.

Je ne veux point qu'il m'aime par attachement pour une couronne, disait-elle, je préfère la lui devoir, à la lui placer sur la tête. Je suis d'ailleurs sûre que Sigismond m'aime; il partagera avec moi ce présent de mon père; et l'on ne pourra plus dire que ce n'est point Marie, mais l'héritière de Hongrie, qu'il recherche.

Le roi sourit, et promit d'avoir égard à la prière de Marie. Peut-après nous reçu-

mes la nouvelle que le prince Sigismond avait été adopté par le roi Louis. La princesse fut ravie du plaisir qu'elle avait fait à son amant; elle s'attendait à une visite de sa part, et aux plus tendres remerciemens. Toutefois Sigismond ne vint point; il se contenta de lui faire remettre une lettre, qui était un chef-d'œuvre de la plus fine politique.

Marie en fut enchantée; mais je lui fis remarquer le nom de sœur, que Sigismond y avait inséré, presque à chaque ligne. Comment Sigismond, demandai-je, prétend-il être devenu le frère de celle qu'on lui avait destinée pour épouse? Cette réflexion surprit la princesse. Elle relut la lettre, trouva que j'avais tort, que Sigismond n'avait pas pu l'entendre ainsi. Je me tus, et l'on oublia mes avis.

Il fut question, vers ce temps, d'un voyage du prince en Pologne. Marie pensait qu'il viendrait prendre congé d'elle; il s'en abstint, et lui écrivit en place, une seconde lettre fraternelle; ce qui la mit au désespoir. On commença alors à croire que j'avais mieux jugé le futur héritier de la couronne de Hongrie, que ne le pouvaient des yeux fascinés par l'amour.

Je ne me trompai point dans l'opinion que j'avais conçue de Sigismond. Elle était fondée sur des renseignemens certains, qui

me dépeignaient au naturel son vrai caractère. Je ne pouvais néanmoins pas les communiquer à Marie. Le prince, parvenu à l'âge des passions, n'avait point appris à les vaincre. Il était d'une très-jolie figure, et rien n'était capable de l'émouvoir, que les charmes trompeurs de la beauté. Plein de feu et de santé, le mérite seul avait peu d'attraits pour lui. Il avait de l'ambition; mais certain d'obtenir la couronne, sans le secours de Marie, l'unique lien, qui l'attachait à elle se trouvait rompu.

Barbe, actuellement dame d'honneur de la reine Elisabeth, et qui, à beaucoup de galanterie, joignait une beauté piquante, avait réveillé dans son cœur le goût, que déja enfant, elle lui avait inspiré. Son penchant pour elle n'était pas un mystère; la reine Elisabeth, mère de Marie, commença enfin à voir ce que j'avais remarqué depuis long-temps, et elle appella promptement sa fille à la cour, afin de réparer le mal, qui pouvait avoir été fait en son absence.

Aussi-tôt le bruit de l'arrivée de Marie se répand. Sigismond, qui s'apperçoit que son intrigue avec Barbe étant observée, il se trouvera gêné dans ses amours, prétexte des affaires pressante en Pologne; et lorsque Marie paraît dans la capitale, mille cœurs volent au-devant d'elle; il n'y manque que celui de la personne, qui aurait

dû s'intéresser le plus vivement à elle.

Les fidèles hongrois célébraient avec enthousiasme la présence de leur princesse; ils lui donnaient le titre de reine, et supplièrent le vieux roi, qui commençait déja à devenir malade, de la faire couronner de son vivant, afin qu'après sa mort, le trône ne pût pas lui être contesté.

La loi, qui avait déclaré Sigismond héritier présomptif de la couronne de Hongrie, n'était pas de nature à ne pouvoir être révoquée. La voix du peuple, les exhortations de la reine Elisabeth, et j'ose aussi dire les miennes l'emportèrent; on proclama Marie reine de Hongrie.

Sigismond fut un des premiers à lui en faire compliment; il s'acquitta même en personne de ce devoir. Il n'appellait plus Marie sa sœur; il n'était plus son frère, mais son amant, son fiancé. Si Marie avait voulu suivre mon conseil, elle l'aurait congédié, comme il le méritait; mais qui ne connait pas les faiblesses de l'amour? Marie se garda bien d'attribuer son retour à la couronne qu'elle venait d'obtenir, et recommença à l'aimer plus que jamais.

Vous voyez, me disait-elle, qu'il est uniquement attaché à ma personne. Y a-t-il une femme, quelque belle qu'elle sait, qui puisse obtenir un seul de ses regards?

Marie avait raison. Sigismond paraissait

n'avoir des yeux que pour elle; car Barbe n'était point présente. Ayant entendu dire que ce prince l'avait entièrement oubliée, en faveur des dames polonaises, elle avait jugé à propos d'en faire autant. Elle ne voulut donc pas se trouver à la cour au moment de l'arrivée de Sigismond; et cédant aux pressantes sollicitations de sa famille, elle consentit enfin à tâcher de rétablir, par un mariage honorable, la mauvaise réputation qu'elle s'était faite.

On lui avait destiné pour mari, le gouverneur de Croatie, Jean Herwott, un de mes parens; elle vivait actuellement comme sa fiancée, dans une de ses terres.

Cependant Sigismond cherchait son amante de tous côtés: c'était la seule femme pour laquelle, après de nombreuses infidélités, il conservait du goût. Aussi supporta-t-il son absence avec peine. En entendant parler de son prochain mariage, il devint triste, trouva qu'il n'avait plus rien à dire à Marie, et retourna en Pologne.

Le roi Louis mourut. Marie monta sur le trône, et aurait été une bonne reine, si elle avait gouverné seule. Mais il y a un proverbe qui dit: « qu'où règne une femme, ce sont les hommes qui tiennent le sceptre. » Mes parens, les Gara, environnèrent le trône. La considération dont ils jouissaient, égalait au moins leurs vastes connaissances;

dans les affaires d'état. Marie les écouta, ne gouverna que par leur conseils, les approcha seuls de sa personne, négligea les autres, et jetta ainsi des semences de mécontentement et de jalousie, dans le cœur de la plupart des grands. Quant au peuple, il l'adorait ; sa conduite à l'égard des pauvres, des paysans et des ouvriers était telle, qu'encore aujourd'hui, on appelle le temps de son règne l'âge d'or de la Hongrie.

Les Gara ne la gênaient point dans ses dispositions bienfaisantes ; il leur suffisait d'opprimer les princes ; ils ne demandaient pas mieux que le peuple fût heureux. Il est impossible de deviner bien positivement à quoi tendaient les projets de plusieurs d'entre eux, notamment d'André Gara, alors premier ministre. Il se peut que Marie et sa couronne fussent l'objet de leurs desirs ; il est au moins certain, qu'on empêcha, par toutes sortes de moyens, le retour du prince Sigismond. Marie était impatiente de revoir son fiancé ; les lèttres qu'elle en recevait, le peignaient plus tendre, plus fidèle que jamais. Mais le temps s'écoulait en vain : celui qui était si ardemment desiré n'arrivait pas.

Tandis que les Gara se repaissaient de leurs vastes projets, la rage et la vengeance animaient les grands du royaume contre la

reine et contre eux. La pensée d'avoir peut-être pour roi un André ou un Nicolas Gara, leur paraissait insupportable, et ils auraient préféré renverser le trône de Marie, la fille de leur bon roi, à le lui voir occuper de cette manière.

Vous ne pouvez pas ignorer assez les événemens qui eurent lieu à cette époque, pour ne pas savoir le parti qu'on embrassa. Charles, roi de Naples, fut appellé, et on exigeait que Marie partageat avec lui la couronne de Hongrie, ou qu'elle la lui abandonnât entièrement.

La reine aimait Sigismond plus qu'il n'aurait été à desirer pour son bonheur. Si d'un côté, la figure chétive du roi Charles, la petitesse de sa taille et de son esprit, durent peu plaire à Marie, de l'autre, ce prince jouissait d'un assez grand crédit pour la maintenir sur le trône de ses ancêtres. Indépendamment de cela, il aimait Marie avec une tendresse égale à celle qu'elle ressentait pour Sigismond. Il la révérait comme un être d'un ordre supérieur, et n'aurait certainement jamais été que l'époux de la reine de Hongrie, et non le souverain du pays.

Marie était dans la classe de ces femmes, qui, quand il est question de mariage, ne doivent pas avoir égard à l'amour qu'elles ressentent, mais uniquement à celui qu'el-

les inspirent. Elle méconnut en cette occasion, ses véritables intérêts, resta fidèle à l'ingrat Sigismond, et refusa l'honnête roi de Naples. Son trône commençait à chanceler : il fut renversé. Les Gara, ses soutiens, ne purent la secourir, et elle tomba entre les mains de ses ennemis.

Parmi les principaux, j'en conviens en rougissant, on compte Jean Herwott, mon parent, gouverneur de Croatie. Barbe sa prétendue, haïssait Marie ; elle haïssait aussi alors son ancien amant Sigismond, et voulait le mettre hors d'état d'obtenir la couronne, par le moyen de sa rivale. C'était elle qui provoquait les trahisons, qui était l'ame de tous les complots secrets qu'on tramait contre l'infortunée Marie. Elle se servait de l'empire de ses charmes, pour augmenter le nombre de ses adhérens, et celui des adversaires de la reine de Hongrie. Elle n'oublia pas non plus de chercher à attirer dans son parti le roi de Naple, auquel la reine avait refusé sa main. Il eut plusieurs entrevues avec Barbe au château de Herwott ; rien ne fut épargné pour le faire tomber dans ses las ; et, comme elle ne put engager Charles qu'à jurer de se venger, et de faire mourir celle qui l'avait méprisé, sans qu'il parût pour cela songer à mettre Barbe à sa place ; la perte de ce prince fut également résolue. Vous

savez que Charles n'a jamais revu son pays; on le trouva assassiné sur son lit, et l'on fit d'inutiles efforts pour découvrir le meurtrier. Peut-être, d'ailleurs, mes soupçons sont-ils mal-fondés. Dieu me préserve d'ajouter trop légèrement un nouveau crime à la somme, déja si grande, de ceux qu'a commis cette scélérate.

Barbe était toujours la fiancée de Herwott, et elle l'avait été trop long-temps, pour qu'il pût desirer qu'elle devînt sa femme; elle-même ne paraissait pas beaucoup se soucier de cette honneur.

Son confesseur, bénédictin, et vil flatteur, lui avait une fois prédit qu'elle serait reine, et porterait la première couronne du monde. Jean Herwott n'était point l'homme qui lui convenait pour réaliser cette prédiction; le roi de Naple l'aurait peut-ètre pu; mais ses projets sur lui ayant échoué, il fallut chercher d'autres expédiens.

Herwott était encore assez amoureux d'elle, pour ne lui rien refuser de ce qu'elle desirait. Barbe crut que la meilleure manière de réussir dans ses desseins ambitieux, était de se défaire des personnes à qui appartenait la couronne qu'elle convoitait. La ruse et la trahison livrèrent donc les deux reines Elisabeth et Marie entre les mains de Herwott.

O Ida! comment vous retracerai-je les scènes d'horreur, dont j'ai été alors témoin? de quelles expressions me servirai-je pour vous peindre le désespoir de Marie, et la mort de la respectable Elisabeth? Pardonnez si j'abrège, si je passe même en entier certains détails, qui ne pourraient que vous affliger inutilement, aussi bien que moi : il est des événemens qui devraient toujours rester couverts d'un voile impénétrable, jusqu'à ce grand jour, où tous les secrets de la perfidie seront mis en évidence, tous les crimes cachés punis.

La princesse Gara se tut ici; elle avait les yeux fixés contre terre; aucune larme ne mouillait ses paupières; mais son cœur était déchiré. Ida ne savait trop ce qu'elle voulait dire; elle soupçonnait néanmoins des choses affreuses, et ignorait si elle devait insister pour qu'on les lui communiquât.

Qu'il vous suffise de savoir, reprit d'elle-même la princesse Gara, que chaque jour apportait de nouvelles douleurs aux deux reines prisonnières. Mille moyens horribles furent employés, les uns pour obliger Marie à renoncer aux droits de sa naissance, les autres afin d'engager Elisabeth à renier sa fille, et à confirmer un tissu ténébreux de mensonges, qui tendait à prouver que Marie n'était ni la fille du roi Louis, ni

la souveraine légitime du royaume de Hongrie, ni la fiancée de Sigismond. Plus la proposition était ridicule, moins il me semble qu'Elisabeth aurait dû trouver d'inconvénient à faire ce qu'on exigeait d'elle. Peut-être eut-elle racheté par-là sa liberté, sa vie, et chacun aurait estimé cette déclaration forcée pour ce qu'elle était; pour un effet de la nécessité, de la plus excessive terreur.

Tels étaient les souhaits de Marie, après que sa mère fût devenue la victime de son attachement à la vérité et au bonheur de sa fille. Elle maudissait la couronne qui lui avait ravi ce qu'elle aimait le plus au monde; elle maudissait sa propre existence, parce qu'elle ne la devait peut-être qu'à la mort de celle qui lui avait donné la vie.

Je m'apperçois cependant qu'il est nécessaire de vous communiquer, sur cet événement, des détails plus étendus. Un des tourmens qu'on avait imaginés pour faire souffrir les prisonnières, était de tenir la mère et la fille, des semaines entières, éloignées l'une de l'autre; d'exciter réciproquement dans leurs ames, des inquiétudes affreuses sur le sort de chacune d'elles, puis de les réunir subitement, afin de mèler ainsi, autant que cela était utile aux noir projets de leurs barbares ennemis, la joie de se revoir à la crainte de se séparer de

nouveau, et aux terreurs de l'obscur avenir.

Dans un de ces jours terribles, où l'on prévoyait avec la plus vive inquiétude un renouvellement de peines, et où l'on avait presque la certitude de se voir pour la dernière fois, je fus assez heureuse pour donner à ma bonne maîtresse des consolations et des espérances auxquelles elle ne s'attendait guères. A l'instant où nous avions été arrêtées (j'étais la seule personne qu'on eût laissée à la reine), j'avais, sur-le-champ, conçu un projet, qui, selon moi, pouvait seul nous procurer notre délivrance. Ce dont je m'avisai, semblait, raisonnablement parlant, devoir être considéré comme une démarche imprudente, puisqu'il était possible qu'elle tournât autant à notre désavantage qu'à notre avantage. Nous étions en chemin pour nous rendre au lieu de notre détention, dont j'avais heureusement entendu le nom. Je tirai de mes cheveux une épingle de diamant, et gravai sur la couverte des tablettes que j'avais sur moi, les mots suivans : « celui qui trouvera » ces tablettes, et les portera en Pologne » au prince Sigismond, n'a qu'à garder » pour lui ce bijou, et peut espérer, à la » suite, un témoignage bien plus considé» rable de la reconnaissance de la prin» cesse Rose Gara. » Dans l'intérieur des tablettes, j'écrivis ce qui suit, en français,

langue, qu'excepté Sigismond et moi, je savais que fort peu de gens comprenaient ici.

« S'il reste encore à Sigismond quelque
» humanité ; s'il desire encore la couronne
» de Hongrie ; si son amour, ou au moins
» sa compassion, ne sont pas entièrement
» éteints pour une dame infortunée, qui
» paraissait autrefois lui être chère, qu'il
» vienne au plutôt à Moglay, sur le fleuve
» Bezra, la délivrer des mains de ses en-
» nemis. »

Je cachai dans mon voile cet écrit, dont dépendait la vie des deux reines ; j'en fis un paquet, que j'attachai avec l'épingle de diamant, et en traversant la nuit une forêt, je le jettai fort heureusement sur le chemin.

La répugnance de nourrir dans le cœur de ma maîtresse une fausse espérance, l'incertitude sur le succès de ma tentative, furent cause que je n'en parlai que le jour, où j'appris, d'une façon trop longue à décrire, la nouvelle que Sigismond n'était pas éloigné, qu'il serait peut-être ici le lendemain, peut-être la nuit même, pour délivrer les prisonnières.

Ce fut la première fois de ma vie, que je ressentis, pour Sigismond, une sorte d'inclination. Je le remerciai de toute mon ame de la promptitude avec laquelle il

était venu à notre secours ; promptitude qui naissait peut-être uniquement de ce que, dans ma lettre, je n'avais point nommé la dame qu'il fallait délivrer...... Non, cependant, je lui fais tort ; il était impossible qu'il fût assez inhumain, pour savoir Marie dans un pareil danger, sans accourir afin de la sauver.

Je fis part aux deux reines, dans cette heureuse soirée, embellie par notre réunion, de la bonne nouvelle que j'avais reçue. Les princesses s'embrassèrent, en répandant des larmes ; j'eus aussi part à leurs caresses ; elles m'appellèrent leur libératrice, et recommencèrent ensuite de nouveau à se donner des témoignages de leur satisfaction.

Nous échapperons donc à la puissance de nos ennemis, s'écria Marie, et Sigismond sera notre sauveur! Quel excès de félicité ! à peine osai-je y croire. Rose, vous me trompez. Serait-il possible que je pusse encore baiser cette main chérie, dans des jours calmes et paisibles, que je pusse de nouveau voir cette tête vénérable ornée du diadême ? En disant ces paroles, Marie pressait la main gauche de sa mère contre son cœur, tandis que celle-ci me tendait la droite d'un air de bonté, et m'appellait, pour la seconde fois, sa libératrice, avec un accent que je n'oublierai jamais.

Nous

Nous restâmes à causer jusqu'à fort avant dans la nuit. On ne saurait imaginer combien cet entretien eut de douceurs, vu les espérances que nous avions conçues après de si cruelles afflictions. Nos gardes arrivèrent enfin pour nous séparer. Marie demanda avec instance qu'on lui laissât passer cette nuit avec sa mère. Je priai qu'on me permît au moins de la veiller, comme cela m'avait déja été accordé quelquefois, mais tout fut inutile; il fallut nous quitter.

Marie revint dix fois sur ses pas, pour embrasser de nouveau sa mère. Elisabeth serrait si étroitement la jeune reine dans ses bras, qu'on fut obligé de l'en arracher avec violence; moi j'embrassais ses genoux. Nos bourreaux étant demeurés inexorables, nous fûmes contraintes de nous séparer. Nous sommes de vraies imbécilles, me dit Marie, en rentrant dans notre chambre, et en essuyant ses larmes; nous sommes de vraies imbécilles de tant pleurer devant ces monstres pour une seule nuit. Ne pourrons-nous pas bientôt, ah! demain, déja demain, être ensemble autant qu'il nous plaira? Cependant il me semble que j'eusse volontiers donné mon royaume pour cette nuit, uniquement pour cette nuit; il m'aurait été si doux d'attendre mon Sigismond dans les bras de ma mère.

Nous ne nous mîmes pas au lit; la crainte

et une attente agréable nous tinrent éveillées. Mais s'il ne venait pas, s'écriait Marie à chaque instant ? Vingt fois, elle alla à la fenètre, pour considérer celle de la vieille reine, qui donnait, ainsi que la nôtre, sur une grande cour. J'espère qu'elle dort, me dit-elle, je ne vois point de lumière dans sa chambre. -- Ou peut-être, répondis-je, elle est allée sur son balcon, afin de jouir de la vue du fleuve, et être témoin de l'arrivée de nos libérateurs.— Mes soupçons donnèrent de l'inquiétude à Marie; elle craignait que la vieille dame ne se refroidit, qu'elle n'en fùt incommodée; et cette appréhension diminua la joie qu'avait fait naitre l'espérance du lendemain.

Le jour parut enfin. A peine les premiers rayons du soleil commençaient à frapper les fenètres de notre appartement, que nous entendîmes dans le lointain le son d'instrumens guerriers. Il vient, dit la reine, en se jettant dans mes bas; mon Sigismond vient pour délivrer sa Marie. Sortons, sortons au-devant de lui. Nous coûrumes sur le balcon, qui, comme celui de la chambre d'Elisabeth, donnait sur le fleuve. Ici, nous ouimes plus distinctement le bruit des chevaux, nous apperçûmes au loin le brillant des armes; le mouvement inquiet des gens du château annonçait et la terreur que causait l'approche de cette

troupe, et la crainte de ce qui devait bientôt arriver.

O dieu ! dit Marie, pourvu que nous n'échouions pas au port ! Nos ennemis ne chercheront-ils pas à rendre ce secours inutile en nous assassinant ? — Il ne serait pas difficile, repris-je, de sauter du balcon en bas. Qu'en pensez-vous ? le risquerons-nous ? Je vois dans l'éloignement, flotter quelque chose sur l'eau : je soupçonne que c'est un bateau de pècheur ; lui ferai-je signe d'approcher ?

La reine se pencha davantage en-dehors, pour regarder, puis elle me dit, en détournant les yeux d'un air effrayé ; ce n'est point un bateau, c'est....... c'est un cadavre humain ; c'est.......... une longue robe blanche...... comme....... comme...... ô ciel ! je ne sais ce que j'ai...... Rose, regarde...... j'oubliai de regarder ce que la grande distance et la faiblesse de ma vue m'avaient fait prendre pour un bateau ; j'oubliai tout, même notre prochaine délivrance, car à l'instant la reine tomba sans connaissance entre mes bras.

Les trompettes de Sigismond se faisaient entendre de plus prés. Le bruit du combat frappa mon oreille. Je n'y fis point d'attention : Marie, malgré tous mes soins, était toujours évanouie.

La garnison du château était peu nom-

breuse, il fut mal défendu. Nos ennemis avaient cru n'avoir pas besoin d'autre sûreté, pour conserver leurs illustres prisonnières, que de garder un profond mystère sur le lieu où elles étaient renfermées, lieu qui se trouvait d'ailleurs situé dans une véritable thébaïde.

Sigismond eut bientôt remporté la victoire ; il entre, accompagné de ses principaux officiers, dans la chambre de Marie, au moment où elle ouvre les yeux, et s'approche d'elle avec précipitation. Dans son regard, je remarquai plus d'amour, que je n'y en avais encore apperçu. Marie, au-lieu de le recevoir comme je le pensais, retire sa main, que le prince avait saisie, et fait des efforts pour se lever. Allez, allez, s'écrie-t-elle! ne vous arrêtez pas un instant! .... courez à ma mère.... Elle tâche encore de se relever ; peine inutile. Sigismond demande si la reine Elisabeth est aussi renfermée ici, et s'empresse, sur ma réponse, à accourir dans le quartier du château que je lui indique.

Marie fait de nouveaux efforts pour regarder par-dessus le balcon. Vois, Rose, me dit-elle, vois après ta nacelle ; c'en était une, à ce que je crois. Mais j'ai fait un songe affreux ; j'ai rêvé..... Ah ! ma mère.... Marie, en prononçant ces dernières paroles, perd, pour la seconde fois, connais-

sance, et ne la recouvre qu'au moment où des gens de Sigismond entrent, pour annoncer qu'ils n'ont pas pu trouver la chambre de la vieille reine.

Marie la désigne elle-même d'une voix faible. Nous avons été là, répondirent-ils; mais il n'y a personne.

Il n'y a personne, s'écrie Marie! il n'y a personne!....... cela est donc bien vrai..... vîte, des bâteaux, du monde! ô certainement, certainement! que je suis malheureuse!

Marie, à ces mots, s'était levée subitement, avait couru à la balustrade du balcon, et avait voulu se précipiter dans le fleuve; j'eus beaucoup de peine à la retenir.

Ne pouvant plus douter de son dessein, je donnai les ordres nécessaires pour empêcher qu'elle ne l'exécutât. Elle fut reconduite dans sa chambre, passant tour-à-tour du désespoir à l'évanouissement.

Sigismond parut. On avait trouvé sur la corniche de la fenêtre d'Elisabeth, des traces de sang, et, dans un coin, son voile sanglant et déchiré. Ceux qu'on avait envoyés pour la chercher, rencontrèrent à quelques milles du château, son corps, qui était resté accroché à des branches. Plusieurs blessures à la poitrine, prouvaient qu'après avoir massacré la vieille reine,

ou ne l'avait jettée dans le fleuve, qu'afin d'achever d'éteindre en elle un reste de vie, ou peut-être d'ensevelir dans l'oubli ce crime horrible, dont l'auteur n'est encore connu, jusqu'à présent, que de celui qui sait tout.

Jean Herwott avait été tué durant le combat; je dénonçai à Sigismond, Barbe, comme ayant dirigé en secret cette affreuse trame, quoiqu'elle ne se fût pas montrée pendant tout le temps de notre séjour ici.

Sigismond s'offensa de la manière dont je parlais de son amante; il convint qu'il l'avait trouvée dans le château, m'assurant qu'elle y était prisonnière, et qu'elle était aussi aise que nous, d'avoir recouvert sa liberté.

Je gardai le silence, et me retournai du côté de ma pauvre reine malade. Après avoir long-temps langui, elle se rétablit enfin, remonta sur le trône, et devint la femme de Sigismond. Mais, depuis, je ne lui ai jamais vu un instant de gaieté. Les scènes effroyables du château de Herwott étaient sans cesse présentes à ses yeux; et, en quelque lieu qu'elle fut, elle prononçait tout bas le nom de sa malheureuse mère.

Marie n'avait jamais été belle ni enjouée. Le chagrin qui la dévorait, détruisit entièrement ses faibles attraits. Sigismond, à qui les graces et la joie, avaient seules le

droit de plaire, l'appellait devant ses confidens, *la noire et lugubre rêveuse*, sans songer aux funestes catastrophes qui l'avaient rendue telle.

Barbe fut attirée à la cour. Marie la souffrait: il le fallait, et elle le pouvait; car elle n'avait pas sur son sompte les idées que je renfermais dans le fond de mon âme..... Dieu me pardonne, si j'impute plus de crimes qu'elle n'en a commis, à la scélérate que je hais.

Afin de mieux cacher la passion du roi pour Barbe, on la maria au comte Pierre Cyly, surnommé l'imbécille. Que vous dirai-je? l'amour du roi pour la comtesse Cyly, le chagrin d'avoir une aussi indigne rivale, engagèrent Marie à se retirer au couvent. Elle était grosse, et sa santé si affaiblie, que l'on craignait pour sa vie et celle de son enfant. Je l'accompagnai ici, où elle voulait faire ses couches et mourir. Je me décidai, sur-le-champ, à être son unique garde-malade, et à ne m'en fier qu'à moi. Mais je tombai dangereusement malade, dans le temps où la reine attendait de jour à autre le moment de sa délivrance. Les bonnes religieuses de St. Nicolas me sauvèrent la vie. Après mon rétablissement, elles ne me célèrent pas qu'elles soupçonnaient que j'avais été empoisonnée....... Elles pouvaient avoir raison; les

symptômes de ma maladie avaient été terribles, et sûrement mon retour à la vie ne plut pas à tout le monde.

Mon premier soin, en reprenant connaissance, fut de m'informer de la reine. J'appris qu'elle était morte, nouvelle qui manqua une seconde fois de me précipiter dans la tombe. Je demandai de plus grands éclaircissemens; les religieuses haussèrent les épaules; elles me racontèrent que, dès qu'on avait été instruit de ma maladie, la comtesse Cyly était arrivée à St. Nicolas, pour me remplacer, pendant les couches de Marie; qu'on l'avait transportée dans un autre couvent, et qu'elle y était accouchée d'une fille, dont la naissance lui avait donné la mort.

Je fis des questions sur l'enfant. On me répondit que le roi, qui avait paru inconsolable de la perte de sa femme, était venu peu après chercher sa fille, l'unique chose qui attachât encore le peuple à sa personne; que par une lettre de la feu reine, écrite à l'instant de sa mort, elle l'avait prié de me charger d'élever ce malheureux enfant; et l'on m'assura que, malgré toutes les remontrances de la comtesse Cyly, il était résolu de se conformer à la dernière volonté de Marie.

En effet, bientôt j'eus le plaisir de serrer entre mes bras ce legs précieux de mon in-
fortunée

fortunée maîtresse. Une des religieuses de Ste. Anne avait été chargée de me remettre la jeune princesse, avec une lettre. Je l'ouvris, et y trouvai ce qui suit.

« Je me meurs, ma chère Gara ; je n'ai « que le temps de donner le nom chéri « d'Elisabeth à mon enfant, et de vous le « recommander. La religieuse qui vous écrit « ce peu de mots de ma part, vous en ap- « prendra davantage. »

J'ai souvent demandé après celle qui avait écrit ce billet ; personne n'a jamais pu me la nommer. Je me suis informée du lieu où la reine était enterrée ; on m'a dit que c'était à Stuhlweissenburg, où le roi Sigismond lui avait fait faire des obsèques magnifiques ; et l'endroit où l'on a déposé son corps, est demeuré caché. Tous ses gens avaient d'ailleurs été renvoyés peu avant ses couches. Barbe était restée seule auprès d'elle.

Le soupçon que la mort de Marie pouvait être une supposition de Barbe, m'engagea à faire des recherches qui durèrent plusieurs années, et n'aboutirent à rien. Jugez actuellement ce que vous avez à espérer de vos démarches.

Ayant perdu ma chère maîtresse, il n'y avait plus que la petite Elisabeth qui pût m'attacher à la vie. C'était ma consolation, mon amusement, mon espérance ; et près

d'elle, je pensais qu'il était possible que je connusse encore des jours heureux sur la terre.

Ne vous étonnez donc pas, si mon attachement pour la fille de Marie, m'a fait tenir, à votre égard, une conduite qui vous a justement offensée, Je vous jugeais mal; mon imagination me représentait sans cesse les funestes catastrophes dont Marie avait été la victime: je craignais, pour sa fille, les mêmes malheurs. A présent je vous connais mieux, et bientôt la princesse de Hongrie vous rendra également justice.

Parlons d'autres choses, interrompit Ida, qui ne pouvait pas songer sans humeur, aux soupçons qu'on avait voulu jetter sur elle, Je pense que si vous aviez fait seulement un peu d'attention à l'histoire de ma vie, le rôle que la princesse de Ratibor et sa fille, mes anciennes ennemies, y jouent, aurait au moins dû vous donner quelque méfiance sur ce qu'elles ont débité à mon sujet,

La princesse Gara voulut recommencer ses excuses. Ida la pria encore une fois de ne plus parler du passé, et d'écouter plutôt les réflexions que lui avait fait naître ce qu'elle venait d'entendre. — Croyez-vous, continua la princesse de Wirtemberg, que votre récit m'ait convaincu de la mort de la reine?... Non; mes espérances sont plus

grandes que jamais ; je veux et doit découvrir la retraite de Marie, et quand ce ne serait que pour.......

— Pour vous venger de sa fille par un bienfait, ajouta la princesse Gara. Mais songez, ma chère enfant, que vous cherchez une espèce de vengeance impossible à exercer. Elisabeth a actuellement seize ans : se pourrait-il que sa mère, durant un aussi long espace de temps, n'eut pas imaginé un moyen de lui apprendre qu'elle vivait encore ?.... Réfléchissez d'ailleurs aux recherches infructueuses que j'ai faites ; pensez que Marie, dans des momens où elle était entièrement abandonnée, s'est trouvée entre les mains de Barbe. Cette femme cruelle aurait-elle pu consentir à laisser vivre sa rivale ?

— Comment se fait-il donc, reprit Ida, qu'elle ait épargné la jeune princesse, qui était aussi en sa puissance ?

— Si Marie était accouchée d'un fils, répondit la princesse Gara, Barbe aurait sans doute tenu une autre conduite. Une fille ne pouvait pas mettre de si grands obstacles à ses projets ambitieux. D'ailleurs Sigismond arriva peut-être trop tôt, ou elle espérait se montrer à lui sous un jour avantageux, en servant de mère à Elisabeth, en me remplaçant, moi, qu'elle devait déja croire morte en ce moment.

— Il est difficile, répartit Ida, d'un air pensif, de porter un jugement là-dessus ; l'avenir nous en apprendra davantage.

La princesse Gara se tut. Cependant, pour satisfaire aux instances d'Ida, elle lui donna encore les détails suivans sur l'enfance d'Elisabeth.

La jeune princesse, à qui, conformément aux dernières volontés de sa mère, elle devait servir de gouvernante pendant sa vie entière, ne lui avait été laissée que peu d'années. Bientôt on l'avait appellée à la cour, pour la fiancer au jeune Albert d'Autriche. Sigismond sentait qu'un soutien comme Albert lui était nécessaire, afin de rétablir un peu son crédit chancelant. Il avait presque perdu entièrement l'amour de ses peuples, depuis la mort de Marie. Barbe fut obligée de quitter la cour, et de se retirer dans les terres de son mari. Le roi de Hongrie, de son côté, partit pour aller faire la guerre aux turcs, et envoya, durant ce temps, sa fille à Klausenbourg, parce que Barbe avait rempli son ame de soupçons contre la princesse Gara, et les religieuses de St. Nicolas.

Il revint enfin. Son emprisonnement, ses amours au château de Soklo, avec la princesse Hélène, parente de la princesse Rose Gara, ses aventures au château de Cyly, et une foule d'autres événemens, dont

nous avons rendu compte dans la première partie, se succédèrent, et furent couronnés par son mariage avec Barbe, qui devint ainsi la belle-mère d'Elisabeth. Cette union fut fatale à la fille de Marie ; on l'enferma étroitement à Klausenbourg ; ses espérances fondées sur le duc, son fiancé, diminuèrent; son cœur s'ouvrit à la jalousie, et son esprit se repaissait de mille idées désagréables. Albert, en effet, lui avait donné moins fréquemment de ses nouvelles qu'à l'ordinaire, à cause de la diète de Nuremberg, à laquelle il assistait, et peut-être aussi parce qu'il était trop occupé de sa bonne amie Ida. La princesse de Ratibor, qu'une destinée malfaisante amena à Klausenbourg, et rendit l'amie d'Elisabeth, avait ourdie, à l'aide de sa mère, cette calomnie, qui fut si sensible à Ida, dont elle compromettait l'honneur. Celle-ci reçut aussi favorablement, qu'il lui fût possible, les excuses qui terminèrent le récit de la princesse Gara ; puis elle la quitta.

CHAPITRE XXII.

La princesse de Wirtemberg réfléchit sérieusement à ce qu'elle venait d'entendre, et prit à la fin la résolution d'user de

la permission que l'archevêque lui avait accordée, en continuant ses recherches dans les couvens voisins. Son premier choix tomba sur St. Emeri, maison qui avait la réputation d'avoir déja servi anciennement de prison à une reine de Hongrie, et qui pouvait bien, suivant Ida, jouir pour la seconde fois de cette triste prérogative. Que Marie existât, qu'elle vécût dans un couvent, c'est ce dont il lui était impossible de douter, d'après ce que Herman avait entendu de la propre bouche de Barbe. Elle fondait, sur cela, toutes ses espérances, et comptait enfin parvenir à s'acquitter en même temps de la commission d'Albert et à satisfaire les vœux qu'elle faisait pour la délivrance de la reine prisonnière.

Elle ne prévoyait aucune difficulté à sa sortie de chez les religieuses de St. Nicolas, et ne fut pas peu surprise, lorsque la supérieure, à qui elle déclara son dessein, lui assura qu'il fallait auparavant en donner avis à l'abbesse de Ste. Anne, dont elle dépendait, et qui lui avait ordonné expressément, et sous peine d'encourir l'excommunication de l'archevêque, de ne pas laisser échapper la princesse.

La pauvre Ida était donc captive ici tout aussi bien que dans le lugubre couvent de Ste. Anne. Seulement la position plus agréable de cette maison, une meilleure

compagnie, et plus d'occupation pour son cœur, avaient empêché qu'elle ne s'apperçût de sa captivité. On reçut la réponse de Ste. Anne; elle contenait que l'archevêque viendrait incessamment dans ces cantons, et avait mandé qu'il comptait encore trouver la princesse de Wirtemberg à St. Nicolas; qu'ainsi elle devait prendre patience, et ferait elle-même sa demande au prélat, qui, vraisemblablement, l'accueillerait mieux sortant de sa bouche, que de celle de toute autre.

Nous n'avons pas encore eu occasion de présenter à nos lecteurs le portrait de l'archevêque Subinko, et même en ce moment, vu qu'il ne joue qu'un rôle secondaire dans notre ouvrage, nous nous contenterons de dire, que c'était sûrement la première fois de sa vie, qu'il avait été attendu avec impatience d'une aussi belle personne qu'Ida. Qu'on se représente un petit vieillard enluminé, n'ayant rien d'imposant que le mître qui couvrait ses cheveux gris; un homme considéré dans son temps, comme pieux et savant, quoiqu'au fond il ne connût que les vertus minutieuses du cloître, et n'eût que l'esprit d'un moine; un homme sans caractère, sans mœurs, ne possédant en un mot aucune des qualités qui rendent la jeunesse aimable, et la vieillesse supportable.

Il parut enfin, à St. Nicolas, et se fit annoncer à la princesse de Wirtemberg, avant de voir la supérieure et la princesse Gara. Ida le reçut avec les graces qui lui étaient naturelles; et le plaisir que lui causait son arrivée, la rendait plus séduisante encore.

— Je puis donc, s'écria-t-elle, vous demander moi-même la permission de sortir de St. Nicolas?

— Sortir, répondit-il! j'ai entendu parler de ce projet; vous êtes extrêmement inconstante: voici déja le second couvent qui vous déplait, depuis votre court séjour dans ce pays........ Qu'arriverait-il donc si dieu vous avait appellée à la vocation religieuse, et qu'il fallût passer toute votre vie dans un de ces asyles de la piété?

— Mais il n'en est rien, répartit Ida en souriant.

— Et si cela était.

La princesse fut effrayée. Une telle supposition ne pouvait pas lui être indifférente. — Cela serait cependant aisément possible, ajouta l'archevêque; les affaires de votre prophète à Prague, prennent une très-mauvaise tournure; notre saint Père l'a excommunié, lui et ses adhérens. Il a échappé avec peine au bucher, où, j'espère, avec la grace de dieu, qu'il expirera un jour.

Ida versa des larmes sur la destinée du

vénérable Huss, de la bouche duquel elle avait reçu tant d'utiles leçons.

— Fi, s'écria l'archevêque! ces larmes sont criminelles, et vous rendent doublement hérétique. Voulez-vous entreprendre de défendre les erreurs de celui qui fait pleurer d'aussi beaux yeux?

— Je ne puis qu'écouter, apprendre, et plaindre; mais je ne défends point; dieu seul est juge.

— Bien, mon enfant; je vois que vous êtes douce et flexible; tout n'est pas encore désespéré. Néanmoins vous êtes menacée du sort réservé aux adhérens de cet hérétique. La moindre punition est d'être renfermée dans un couvent pour la vie; et vous n'aurez pas la liberté d'en changer chaque mois. Vraisemblablement, celui de Ste. Anne vous a déplu, parce que la règle de cette maison est très-contraire à vos goûts mondains.

Ida se mit de nouveau à pleurer, en joignant les mains d'un air suppliant.

— Outre cela, continua l'archevêque, une circonstance, dont j'ose à peine faire mention, ne peut qu'empirer votre situation. J'entends dire que vous êtes condamnée par le tribunal secret. Quoi! si jeune, si belle, avec toutes les apparences de l'innocence, vous êtes une si grande pécheresse!......... Il paraît que vous n'aurez guères

d'autres choix à faire qu'entre la mort ou le couvent.

Subinko s'apperçut de l'effroi d'Ida, et sut insensiblement l'augmenter à un tel point, que l'infortunée tomba à ses pieds, pour le supplier de la sauver. — Je pense, lui dit-elle, que vous n'êtes ni dur, ni cruel; vos yeux m'assurent que vous me voulez du bien, que vous seriez disposé à m'aider, si vous le pouviez; et y aurait-il quelque chose d'impossible au puissant Subinko? Je ne demande qu'à fuir, à me cacher, jusqu'à des temps plus heureux. Je desirerais aussi pouvoir instruire de ma position, la reine Sophie, le duc Albert, ou mon père. O saint homme! ne m'abandonnez pas!........ laissez encore une fois tomber sur moi ce regard paternel, qui me dit que vous ne pouvez pas vouloir ma perte.

— Dit-il cela, répondit l'archevêque, avec une joie inexprimable? Et, si je vous assurais à présent que ce regard ne ment pas; que je suis venu dans le dessein de vous délivrer; que j'ai été prévenu en votre faveur, dès le premier moment où vous m'avez été présentée à Prague?....... Vous auriez facilement pu le deviner, par la liberté dont je vous laissais jouir ici. Point d'autre à votre place n'eût osé se flatter d'en obtenir autant de moi, étant sur-tout accusée d'hérésie.

— Ah! confirmez donc mes douces espérances, s'écria Ida, toujours à genoux! Faites savoir à mon père où je suis : c'est auprès de lui que je me croirais le plus en sûreté.

— Et pourquoi chercherions-nous si loin des secours, répartit-il, en lui prenant la main ? si vous avez besoin d'un père, ne puis-je pas vous en tenir lieu ? Voyez, je deviens vieux ; pas toutefois encore si vieux....... Cependant assez pour avoir besoin d'une jeune gouvernante. Seriez-vous disposée à en remplir les fonctions?...... Je me suis actuellement débarrassé de toutes les obligations fatiguantes que j'avais à Prague ; je vivrai dorénavant dans le superbe château que j'ai sur les bords du Danube : venez, pendant le reste de ma vie, partager avec moi les délices de cette charmante solitude ; vous serez mon amie, et, après ma mort, l'héritière de toutes mes richesses ?

Ida écoutait avec la plus vive attention, sans pouvoir trop comprendre ce qu'elle avait entendu. Etre la fille d'un bon vieillard, sa gouvernante, attendre, sous la protection du pontife hongrois, des temps plus heureux, n'étaient pas dans le fonds des propositions à rejetter, pour un cœur aussi exempt de soupçons que le sien : néanmoins un sentiment intérieur, et la

connaissance qu'elle avait des mœurs de son temps, lui disaient que l'arrangement proposé n'était point praticable. D'ailleurs la familiarité du prélat, et la manière dont il la fixait pendant qu'elle était à ses genoux, lui déplaisaient. Elle retira sa main d'entre les siennes, et se leva; il l'avait déja laissée trop long-temps dans cette situation humiliante, qui probablement lui était agréable, parce qu'elle rabaissait Ida au niveau de sa petite personne, et lui facilitait ainsi le moyen de la mieux voir.

— Il ne faut pas vous fâcher, belle princesse, continua-t-il, en lui prenant de nouveau la main.

— Un convent, s'il le faut, sera la retraite la plus convenable pour moi, jusqu'à de meilleurs temps. Mon rang.....

— Ne parlez donc pas de votre rang, nous savons très-bien que vous êtes une princesse de Wirtemberg; mais l'histoire nous apprend qu'il y a eu des personnes d'un état bien supérieur au vôtre, qui n'ont pas dédaigné l'amitié d'un évêque............ Songez à Mathilde, marquise de Toscane; elle se faisait honneur d'être la fille spirituelle du pape Grégoire VII; et c'est pour cette raison qu'elle est encore vénérée aujourd'hui, plus de trois siècles après sa mort.

L'archevêque avait-il besoin de s'énon-

cer plus clairement pour donner à connaître quels étaient ses desseins sur la belle Ida ? Elle resta comme pétrifiée, les yeux baissés, et sans répondre un mot. Son visage était, tour-à-tour, couvert d'un rouge ardent, et d'une pâleur mortelle, tandis que le saint homme, tout en feu, la regardait attentivement, et semblait attendre une décision favorable de sa belle bouche.

Mathilde de Toscane, se dit Ida à elle-même. Quelle horreur! moi et Mathilde!

Il est vrai que, dans ces temps-là, l'histoire de la marquise de Toscane et de son saint amant, n'était pas aussi décriée qu'aujourd'hui ; elle était cependant assez appréciée à sa juste valeur, pour inspirer de l'aversion aux ames honnêtes. Ida frémit ; elle repoussa les mains de l'archevêque, qui cherchait continuellement à s'emparer des siennes, une larme involontaire s'échappa de ses yeux, et elle lui tourna le dos.

L'amoureux vieillard ne discontinua pas pour cela ses sollicitations ; il s'en fallut peu qu'Ida, poussée à bout, n'entrât en fureur contre lui, si toutefois, un pareil sentiment pouvait trouver accès dans une ame aussi douce que la sienne. L'aigreur était excessive de part et d'autre. On se dit des duretés, et on se sépara en colère, en se faisant des menaces,

CHAPITRE XXIII.

Que vais-je devenir, s'écria Ida! dieu! que vais-je devenir! la vengeance de ce scélérat ne cessera plus de me poursuivre. Jamais, non jamais, je ne reverrai ceux que j'aime.

Elle se rend chez la princesse Gara, pour lui faire part de son malheur, et lui demander conseil. Les paroles expirent sur ses lèvres. Elle rougit d'apprendre à une autre la proposition humiliante qu'on avoit osé lui faire.

— L'archevêque vous a vue, dit la princesse Gara; n'avez-vous pas remarqué de l'altération en lui?

— Je le connais trop peu pour en juger...... Il me semble qu'il était de mauvaise humeur, abattu, égaré....... En savez-vous la raison?

Aurait-il eu la hardiesse de parler de ce qui s'est passé entre nous, se demande Ida à elle-même? et à l'instant le rouge lui monte au visage.

— Vous ne pouvez toutefois pas le savoir, continua la princesse Gara; l'abbesse ne me l'a confiée, que sous le plus grand secret. Vous n'ignorez pas les difficultés

qu'il a avec le nouveau prédicateur bohémien. Subinko a poussé les choses si loin, que le roi Winceslas en a enfin pris de l'humeur, et lui a fait dire, sous mains, sans doute à l'instigation de Sophie, de s'éloigner. Il est à-peu-près dépouillé de ses dignités en Bohême. Le roi Sigismond le protège encore; il continuera à demeurer en Hongrie ce qu'il était; mais combien cela durera-t-il?

— Quoi! interrompit Ida, cet indigne personnage aurait perdu son autorité, et je n'aurais plus rien à en craindre!

La princesse Gara, attribuant uniquement la joie qu'Ida témoignait de la chûte de l'archevêque à des motifs antérieurs, qu'elle pouvait avoir eus de s'en plaindre, lui raconta plus en détail les choses qui paraissaient lui faire tant de plaisir. Durant ce récit, Ida sentait toutes ses craintes s'évanouir, et résolut d'user de sa liberté, pour aller, dès le jour suivant, à St. Emeri.

Elle déclara encore une fois aux religieuses, le dessein où elle était de quitter leur couvent; et celles-ci lui assurèrent que l'archevêque leur avait ordonné, si elle persistait dans sa résolution, de la laisser aller.

Les inquiétudes d'Ida, relativement aux mesures de son persécuteur, étaient donc

entièrement dissipées. Le malheureux, se disait-elle, son pouvoir est tellement déchu, qu'il n'ose pas même s'opposer à mes petits voyages. Je veux les continuer, jusqu'à ce que j'aie trouvé ce que je cherche, puis être heureuse en dépit de lui, et de tous les ennemis de l'innocence....... Il est vrai que je pourrais me rendre en Italie, auprès de mon père, ou choisir tout autre lieu, où je croirais être en sûreté; mais, non; je veux rester fidèle au parti que j'ai embrassé. Je veux m'acquitter de la commission du duc Albert, et alors, seulement, penser à moi.

Ida partit. Le chemin qui menait à St. Emeri, n'étant pas assez court pour le faire à pied, comme le desirait la belle voyageuse, on lui donna une voiture. Elle demanda à être accompagnée par une religieuse. On lui répondit que l'archevêque l'avait défendu. Son autorité est encose grande, pensa la princesse de Wirtemberg, en descendant la montagne sur laquelle était situé le couvent, et en tournant dans le vallon qui séparait St. Nicolas de Ste. Anne.

Elle apperçut alors, dans le lointain, quelques gens armés, qui venaient à elle; leur nombre était petit; leur air pacifique ne pouvait l'inquiéter. Lorsqu'ils furent plus près, Ida reconnut l'armure qu'elle avait

vue

vue la veille aux cavaliers de l'archevêque: une sueur froide la saisit ; elle ne pouvait leur échapper, s'ils avaient des projets sur elle.

Un de ces cavaliers, homme âgé, d'une figure vénérable, s'approche de la voiture, et lui dit : nous sommes chargés de vous escorter.

— De m'escorter! et où? — Où vous voulez aller ; au couvent. — Sûrement! sûrement au couvent! Je vous en conjure, honnête vieillard, dites-moi la vérité.

— Cela est aussi vrai, que je prie dieu et la sainte vierge qu'ils me soient en aide, répliqua-t-il, en mettant la main sur sa poitrine, et en prenant un air pieux.

Une figure honnête et franche a ordinairement le pouvoir d'éteindre la méfiance. Ida ajouta foi à ce qu'on lui disait, et se tranquillisa. Elle ne resta pas long-temps dans l'incertitude. Le voyage fut plutôt achevé qu'elle ne pensait. La distance jusqu'à St. Emeri était assez grande ; et cependant elle entendit un de ceux qui l'accompagnaient, dire : nous voilà bientôt arrivés au lieu de notre destination ; je vois déja les murs du couvent.

La princesse mit la tête hors de la voiture, et apperçut le clocher de Ste. Anne. — Où me conduisez-vous, s'écria-t-elle? — Dans le couvent de Ste. Anne ; nous

vous l'avons déja dit. — Je veux aller à St. Emeri. — Nous n'avons pas d'ordre pour cela.

Ida tenta de sauter hors de la voiture. Le vieillard, à qui elle avait d'abord parlé, la retint. Elle le qualifia de traître, sans songer qu'elle ne lui avait pas demandé le nom du couvent où il prétendait la mener.

Le cavalier assura qu'il ne le lui avait pas caché à dessein. Pourquoi aurais-je usé de ce subterfuge, ajouta-t-il? n'étiez-vous pas en notre puissance ? et n'eut-il pas toujours fallu vous rendre où il nous était ordonné de vous conduire ?

La princesse se retira en arrière et se mit à pleurer. La voiture entra dans la cour du couvent. Les figures des lugubres religieuses se présentèrent à elle. Ida fut obligée de descendre ; elle se trouva de nouveau dans ce lieu, qu'un séjour de quelques semaines lui avait rendu si désagréable, et qu'elle ne pouvait pas espérer à présent de quitter de si-tôt.

On la conduisit à l'abbesse. Soyez la bienvenue, princesse, lui dit-elle ; je vois que nos sœurs de St. Nicolas ont eu le même sort que nous ; vous n'avez pas tardé à vous en dégoûter.... Cependant il paraît que l'avantage est de notre côté ; vous nous visitez pour la seconde fois, et elles sont abandonnées pour toujours.

— Pour toujours, répéta Ida ?

— Si j'en dois croire l'archevêque........ vous allez commencer votre noviciat chez nous. Il vous sera permis d'entrer dans notre ordre, et de prendre part à tous les droits et privilèges dont nous jouissons.

— Je n'ai pas envie d'embrasser l'état monastique, et moins encore dans ce couvent qu'ailleurs.

— Ida, vous me forcez à vous dire des choses qui ne vous plairont pas. Dois-je publier hautement que vous êtes poursuivie par le tribunal secret ? qu'il ne vous reste point d'autres moyens de sauver votre vie, que le couvent ? aucune de nos dames ne voudra vous traiter de sœur, si cela est connu. Des personnes comme vous devraient être renfermées dans des maisons de correction. Sachez gré à l'archevêque, qui veut vous sauver d'avoir gardé le secret là-dessus, et de m'avoir également défendu d'en parler ; malgré ces précautions, je crains encore que vous ne soyez pas en sûreté dans nos saintes murailles.

Ida ne répondit que par ses larmes. L'abbesse les attribuant au repentir, l'assura de sa protection et lui présenta sa main à baiser, preuve qu'elle la regardait déjà comme étant du nombre des infortunées soumises à son sceptre religieux.

L'histoire ne dit point si la princesse ob-

serva, en cette occasion, les convenances, et nous avons de fortes raisons d'en douter. Le malheur auquel elle se trouvait en ce moment exposée, était encore trop nouveau, pour qu'elle se prêtât à ce qu'on exigeait d'elle, ou qu'elle consentit à s'humilier volontairement devant sa despotique souveraine.

Ah! disait-elle en soupirant, lorsqu'elle fut arrivée dans sa cellule : que j'ai été folle de croire qu'une offense faite à un prince ecclésiastique, pût rester sans vengeance! Combien j'ai été imprudente de quitter ces bonnes religieuses de St. Nicolas, pour venir me constituer moi-même dans ce cachot! Là, je n'eusse pas été livrée, comme ici, à la cruauté de l'archevêque, là, j'aurais au moins eu la princesse Gara pour témoin, pour refuge dans mes perplexités; et, si l'on avait absolument voulu me contraindre à embrasser la vie religieuse, mon sort aurait été infiniment plus doux à St. Nicolas, qu'il ne peut jamais l'être à Ste. Anne...... Que je regrète de n'avoir pas au moins instruit la princesse de la scène qui a eu lieu entre mon persécuteur et moi! Cet événement l'aurait rendue attentive à ma destinée, et lui aurait fait soupçonner la vérité, quand elle apprendra que je ne suis point à St. Emeri!... Quel funeste goût pour le changement et

les aventures !........ Quel extravagant empressement d'aider les autres, quand on est soi-même sans secours !...... Marie est morte, comme l'assure la princesse, et comme cela me paraît actuellement très-vraisemblable à moi-même; je cours après son spectre, et tombe ainsi dans un précipice, dont rien ne peut me tirer.

Ainsi se plaignait Ida, jusqu'à ce qu'elle se fût convaincue que les regrets ne remédiaient à rien, et qu'il n'y avait que la patience et l'activité, qui pussent la mettre en état de surmonter le mal.

Déja, comme nous l'avons vu, le premier aspect du couvent de Ste. Anne et de ses tristes habitantes, avait inspiré à la princesse de la répugnance, et le desir de s'éloigner de cet affreux séjour : à présent qu'elle apprit à le mieux connaître, sa consternation augmenta. Autrefois on la traitait avec respect; on lui avait donné la meilleure chambre de la maison, elle jouissait de toute espèce de liberté, et on allait, autant qu'on le pouvait, au-devant de ce qui lui faisait plaisir; actuellement tout était changé, tout était empoisonné par cette funeste pensée. Il faut que tu *restes ici éternellement !* et il s'en fallu peu en effet, qu'Ida ne succombât à ses chagrins.

Son unique consolation était dans son année de noviciat, avant la fin duquel elle

ne pouvait pas être contrainte à prononcer des vœux irrévocables. Combien de choses arriveront d'ici là, se disait-elle ! J'ai déja, pendant ma vie, essuyé tant de révolutions ; la providence ne peut-elle pas encore faire naître des événemens, qui produiront un changement heureux dans mon sort ? O douce espérance, présent du ciel, dès que tu approches du malheureux, il est soulagé ! ses souffrances deviennent supportables ; ses chaînes lui paraissent un poids léger ; il ne sent plus qu'à demi le présent, et sourit à l'avenir.

Ida prit donc la résolution, en attendant le moment de sa délivrance, de ne pas se laisser abattre par le chagrin ; de souffrir avec un visage serein ; d'obéir en tous points à ses dures maitresses ; de se conformer, en un mot, à ce que son nouvel état exigerait d'elle.

Dans ce triste séjour, on imposait à la princesse des mortifications sans nombre. Nos lecteurs devinent sans doute en quoi elles consistaient, d'après ce que nous leur avons précédemment dit de cette maison et de ses habitantes. On multiplia les épreuves pour la nouvelle sœur, parce qu'elle semblait appartenir à une espèce de personnes entièrement différentes de celles qui la dirigeaient ; on voulait détruire sa rare beauté, son extrême bonté, sa gaieté, et

changer ces avantages en laideur, en mécontentement, en inimitié envers ses semblables. Pour cela, il fallait des efforts extraordinaires, et on n'en négligea aucun.

Les six premiers mois du noviciat d'Ida furent employés, comme c'est encore aujourd'hui l'usage, à faire une foule de choses inutiles, et sans but, qui ne servaient qu'à la fatiguer. Quel effet devait produire, sur une ame aussi noble et aussi belle que la sienne, le regret d'épuiser ses forces, sans aucun avantage pour personne; de ne laisser, durant tant de jours écoulés depuis son arrivée ici, d'autres traces de son existence que quelques larmes; de ne pouvoir donner d'autre preuve de son exactitude à continuer ses recherches, que sa persévérance!

Ces vaines et pénibles pratiques du cloître, qu'Ida ne put jamais oublier dans la suite, ni trop regretter, eurent enfin un terme; on chargea la jeune novice de travaux plus nobles, peut-être aussi fatiguans, et même plus tristes, mais au moins plus utiles que les précédens.

Ida fut enchantée, quand on lui annonça qu'elle avait été choisie pour être infirmière. Consoler les affligés, soulager les malheureux, pleurer avec eux, avaient toujours été une de ses occupations favorites. L'emploi qu'on lui donnait, n'avait donc

rien qu'elle pût redouter. Cependant, lorsque la princesse de Wirtemberg commença à mieux connaître ses nouveaux devoirs, elle éprouva qu'ils n'étaient pas aussi faciles à remplir, qu'elle l'avait d'abord imaginé; et qu'il était bien différens de s'acquitter volontairement d'œuvres de commisération, ou d'être obligé d'en faire son unique affaire. Elle avait vu auparavant des malades, des blessés; exhorté des mourans, ainsi que cela se pratiquait dans ces temps-là, dont les mœurs ressemblaient si peu aux nôtres. Mais n'avoir, jour et nuit, d'autres objets sous les yeux, que des êtres souffrans, n'entendre que des soupirs, n'être environnée que d'images funèbres, quelle position pour un des cœurs les plus tendres et les plus sensibles qui ait jamais existé!

La situation mal-seine du couvent de Ste. Anne multipliait tellement le nombre des malades, qu'une seule garde pouvait à peine y suffire. Toutefois les soins intelligens d'Ida en diminua la quantité. Il sortit de son infirmerie des personnes qu'on n'avait point vues depuis bien des années, et que la communauté regarda comme des ressuscitées. Les religieuses de Ste. Anne n'étaient rien moins que des gardes compatissantes et instruites; leur négligence conduisait souvent au tombeau des malades, que l'ac-

tivité

tivité et les tendres attentions de la bonne Ida savaient rendre à la vie.

La reconnaissance de celles que la princesse avait arrachées à la mort, ne fut pas sa seule récompense; elle apprit à connaître des religieuses qu'elle n'avait jamais vues, et qui, à bien des égards, étaient les plus estimables de la maison. Les sœurs affligées, opprimées, abandonnées n'allaient que trop tôt habiter l'infirmerie, où elles respiraient un air impur, ne recevaient qu'une mauvaise nourriture, encore fort réduite, tandis que les autres se moquaient d'elles, et regardaient froidement approcher leur dernier moment. Ida se réjouit de rencontrer de bonnes personnes dans un couvent aussi mal composé. Elle employait, pour les guérir, des moyens physiques et moraux, et les préparait ainsi à supporter avec plus de courage, que par le passé, les maux auxquels elles allaient de nouveau être exposée.

CHAPITRE XXIV.

Parmi les malades, dont le nombre, grace à la bonne conduite d'Ida, se trouvait actuellement réduit à trois ou quatre, il en existait une, qui, dès les commence-

mens, avait particulièrement attiré son attention.

C'était une grande femme, très-patiente, et qui ne se plaignait jamais. Sa maladie semblait incurable. Elle consistait dans un entier épuisement des forces vitales, dans cet état de faiblesse, que le grand âge produit, quoique la bonne religieuse fût tout au plus arrivée à la moitié de sa carrière. Son corps ne souffrait pas seul; son ame aussi paraissait vivement tourmentée, non par les craintes de l'avenir, comme elle en convenait souvent à Ida, dans des momens d'épenchement. L'avenir se présentait au contraire à elle, sous un jour serein dans les plaines de l'éternité; mais la noire mélancolie qui la consumait, les terreurs qui l'agitaient, venaient de souvenirs du passé. Quelques paroles qui lui étaient échappées, indiquaient qu'elle avait perdu tout ce qui lui était cher au monde, et qu'elle l'avait perdu d'une manière extraordinaire et cruelle. Aucun lien en effet ne semblait plus l'arracher à la vie; elle s'impatientait contre la mort, de ce qu'elle tardait tant à lui apporter la coupe du sommeil éternel et de l'oublie des maux.

Ida s'enhardit plusieurs fois à la questionner; mais jamais elle n'obtint de réponses satisfaisantes. Lorsqu'elle lui demandait, par exemple, depuis quand elle

souffrait ; elle répondait, depuis long-temps. — Combien il y avait qu'elle était dans l'infirmerie. — Depuis que l'espérance d'une mort prochaine m'a presque rendu la santé. — Quel rang elle occupait dans la société. — Le plus misérable. — Ce qu'elle avait perdu. — Tout.

La princesse pensait qu'il n'est point de peines sur la terre, qui ne saient susceptibles d'adoucissement, lorsqu'on consent à les confier à l'amitié. Elle était donc à l'affût jour et nuit, pour surprendre le secret de sa chère malade; elle cherchait à lire dans ses yeux, à coudre ensemble les différentes phrases qui lui échappaient, et épiait son sommeil, pour voir si, en rêvant, elle ne lâcherait pas quelques mots qui l'instruiraient du moyen d'administrer à son amie le baume salutaire de la consolation. Elle eut lieu, à la vérité, de former d'étranges soupçons; ses découvertes cependant n'allèrent pas plus loin.

Enfin, Ida trouva une occasion de raconter à la religieuse ses propres aventures, et d'exciter ainsi la confiance par la confiance. La malade passait beaucoup de nuits sans dormir, ou du moins ne goûtait les douceurs du sommeil qu'une très-petite partie de la nuit ; le reste du temps elle était livrée à une espèce de rêverie si affreuse, que la compâtissante Ida faisait tous ses efforts pour l'en retirer.

Minuit est sonné, dit-elle, une fois à sa malade; nos sœurs dorment; comment ferai-je pour vous procurer aussi un peu de repos ? — Dors, ma chère Ida, répondit-elle, et laisse-moi veiller seule. — J'ai passé, depuis que j'existe, tant de nuits blanches, que je puis bien avoir appris à me priver de sommeil.

— Toi !...... les heureux dorment paisiblement, tandis que les cruelles insomnies sont le partage des infortunés.

— Me croyez-vous heureuse ?...... Ah ! si vous connaissiez les tristes événemens de ma vie ! si vous saviez combien de fois j'ai vu la mort de près ! comme j'ai été en but au deshonneur et à la calomnie ! comment encore actuellement le glaive est suspendu sur ma tête, et comme j'ai été séparée de toutes les personnes qui m'étaient chères !

— Séparée !........ séparée par la mort, l'infidélité, la trahison !......... ô raconte-moi cela ! de pareilles aventures sont bonnes à entendre, pour celles qui ont éprouvé le même sort.

Ida ne se fit pas prier davantage, et commença son histoire. L'effet que produisit cette narration sur celle qui l'écoutait, n'est pas facile à deviner; il demeura caché à Ida elle-même durant les premiers jours. Son récit fut interrompu par trop de petites circonstances, qui nous sont restées in-

connues, trop de questions d'une part, et de réflexions de l'autre, pour qu'il pût être achevé dans une nuit. D'ailleurs la princesse n'y employait que le temps où elle savait que son amie ne reposait pas. Quand le matin arrivait, moment où la plupart des malades commencent seulement à s'assoupir, elle se taisait; les yeux de la religieuse se fermaient, et elle goûtait aussi à ses côtés quelques instans de sommeil.

La jeune infirmière remarqua toutefois qu'elle inspirait à sa malade un intérêt plus vif; que, dans certaines occasions, la religieuse éprouvait une sorte d'émotion; que même des larmes semblaient prêtes à couler de ses yeux; mais elle en ignorait la cause. Cette émotion, ces larmes se manifestaient souvent à contre temps, et surtout lorsque la princesse citait certains noms, qui, sans doute, rappellaient à la malade des idées désagréables.

On n'igore pas les singularités d'une ame affaiblie par la maladie. Ida les connaissait, et fut assez prudente, pour feindre de ne pas s'en appercevoir.

La princesse de Wirtemberg montrait la plus grande confiance à son amie. Ne pouvant deviner la partie de son histoire, la plus propre à produire l'effet qu'elle desirait, quelle raison aurait-elle eu de lui céler la plus petite circonstance de sa vie?

La princesse en était à-peu-près à l'endroit où Herman lui racontait ses aventures du château de Cily, lorsqu'elle remarqua qu'il lui suffisait de prononcer un ou deux noms, pour arracher des soupirs à la religieuse, et quelquefois même exciter ses pleurs; découverte qui confirma les soupçons qu'elle avait déja conçus, d'après ses premières observations; soupçons qu'elle avait toujours rejettés comme invraisemblables. Elle renouvella l'épreuve plusieurs fois, et fut assurée du fait.

Il y avait encore deux personnes qui figuraient dans son histoire, dont les noms devaient produire la plus forte impression, si la religieuse était véritablement la personne qu'elle soupçonnait. Comme elle réservait ces noms chéris, et sur-tout l'un d'eux, pour un moment favorable, elle avait évité de les prononcer trop tôt. Quand elle en fut arrivée à l'endroit où elle s'était proposé de déchirer le voile qui couvrait le mystère, dont elle brûlait de s'éclaircir, elle continua son récit en ces termes :

« Je vous ai dit que c'était le duc Albert
» d'Autriche, qui m'avait prise à Nurem-
» berg sous sa protection, et avait promis
» de me faire trouver toute espèce de
» sûreté dans un couvent de Hongrie. J'ai
» été amenée dans ce pays, comme vous
» savez, d'une manière toute différente de

» celle à laquelle je m'étais attendue. Je
» n'ai pas néanmoins oublié la commission
» dont il m'a chargée.

» O ma sœur !..... une commission de la
» dernière importance, à laquelle est at-
» taché le bonheur de bien du monde.
» Dois-je vous la confier ? oui, je le puis
» sans danger.

» Le duc Albert,.... je suis étonnée que
» vous sembliez ignorer cela..... est fiancé
» à une princesse charmante. Cette prin-
» cesse avait une mère, qu'on avait cru
» morte pendant seize ans, et de l'existence
» de laquelle on avait seulement appris
» alors des nouvelles. Or, ma commission
» consiste à retrouver ces deux grandes et
» malheureuses princesses. La fiancée du
» duc Albert s'appelle Elisabeth, et sa
» mère, Marie. »

— Elisabeth ? Marie ? reprit la religieuse, d'un ton qu'on peut plus aisément imaginer que décrire.

— Elisabeth, fille du roi Sigismond, continua Ida, et Marie, cette infortunée reine de Hongrie.

— Oui, bien malheureuse, s'écria la malade, en frappant ses mains l'une contre l'autre !...... mais vous parlez de personnes qui ne sont plus. Marie est morte ; elle doit l'être ; et Elisabeth,..... n'a-t-elle pas péri dans les premières années de son enfance ?

— Elisabeth ?........ vous vous trompez. Elle vit, elle est l'héritière de Hongrie, et la fiancée du plus noble prince de la terre.

— Cela est impossible, impossible !...... Ah! que ne dites-vous la vérité? combien je desirerais pouvoir presser encore une fois ce cher enfant sur mon sein!

Ida vit alors aussi clairement que mes lecteurs, ce dont ils se doutent peut-être depuis long-temps. Son cœur palpita de joie et d'inquiétude; elle cacha cependant son émotion, et continua ainsi.

— Je souhaiterais de toute mon ame, pouvoir vous amener sur-le-champ la princesse que vous semblez tant aimer; mais elle vit loin d'ici; elle demeure dans le couvent de Klausenbourg. Il y a néanmoins, aux environs de Ste. Anne, une de ses amies, un témoin de son existence: elle habite St. Nicolas; c'est la princesse Rose Gara.

— La princesse Gara ?..... visionnaire! celle-là aussi est morte; vous savez qu'elle mourut peu après que je.... que Marie fut accouchée de la jeune Elisabeth.

— La princesse Gara vit; elle est à St. Nicolas; je l'ai quittée pour venir dans ce couvent.

— Rose vit! ma chère Rose Gara vit!... Elisabeth n'est pas morte?..... quel excès

de joie !..... non, non, tout cela est impossible !

Marie, en prononçant ces mots, s'évanouit. La princesse de Wirtemberg, à genoux près de son lit, s'efforce de la faire revenir. Auguste reine, s'écrie-t-elle, chère et malheureuse Marie, réveillez-vous ! des jours plus fortunés vous attendent.

Marie ouvre les yeux, se met sur son séant, regarde d'un air étonné autour d'elle, fait de nouvelles questions, en reçoit les réponses, ne peut pas cacher davantage à Ida qui elle est, se jette dans ses bras, répand des larmes sur son sein, demande encore cent fois si ce qu'elle lui a raconté est bien vraie; et enfin, persuadée, reste livrée aux sensations les plus délicieuses.

Cette intéressante découverte ne pouvait pas avoir été préparée avec plus de ménagemens; et cependant elle eut les suites les plus fâcheuses pour la reine.

Elle tomba dangereusement malade. Ida sanglottait à côté de son lit, et désespérait de la sauver. Ah! disait-elle tout bas, que n'ai-je pu la remettre entre les bras de sa fille, lui faire encore goûter, avant de descendre dans la tombe, le plaisir de la revoir !

La princesse alla trouver l'abbesse, et la supplia avec beaucoup d'humilité, vertu dont elle avait été obligée de contracter

l'habitude, de permettre que la sœur Véronique (c'était le nom de religieuse de Marie), fût transportée à St. Nicolas, afin d'essayer, si la bonté de l'air ne la rétablirait pas plus promptement, ou que du moins elle pût y mourir plus tranquille.

Sa prière fut rejettée avec humeur. On lui demanda si le goût des voyages lui était revenu.

Je ne sollicite pas pour moi, répondit Ida, mais pour la malade; qu'on m'accorde seulement la permission de la conduire. Après que je l'aurai remise entre les mains des infirmières de St. Nicolas, et que je les aurai instruites de la manière dont il faut la traiter, je reviendrai à l'instant à Ste. Anne, que je reconnais humblement pour être le lieu de ma destination.

L'abbesse ne croyait pas que la vie d'une religieuse fût assez précieuse, pour mériter tant d'égards. Ida remarqua que Marie n'était pas connue ici sous son vrai nom: elle n'osa le découvrir, et retourna tristement auprès de sa chère malade.

CHAPITRE XXV.

LA princesse se voua entièrement au service de l'infortunée Marie: la provi-

dence lui en facilita les moyens. Une des malades qui lui restaient encore mourut; les autres guérirent, et Ida put ainsi donner tout son temps à la reine.

On fut assez humain, dans le couvent, pour ne pas la troubler dans l'exercice de sa charité; son noviciat tirait à sa fin; elle s'y était comportée d'une manière irréprochable, et il était contre la règle de recommencer de nouveau à tourmenter une sœur postulante, quand elle avait presque achevé le temps de ses épreuves.

Ida pensait, jour et nuit, à adoucir le sort de Marie, et à la rapprocher d'Elisabeth; elle fondait toutes ses espérances sur la visite que les religieuses de St. Nicolas venaient annuellement faire à leurs sœurs ainées de Ste. Anne, et dont l'époque n'était plus éloignée, que de quelques semaines. Elle savait que la procession ne devait pas être cette fois aussi nombreuse, que l'année précédente; mais il était, malgré cela, possible qu'elle rencontrât parmi celles qui accompagneraient le Saint, une religieuse de ce couvent, qui lui était particulièrement attachée, et par l'organe de laquelle elle espérait donner de ses nouvelles à la princesse Gara.

Durant ce temps, les soins compatissans d'Ida ne furent pas vains; la reine commença à se rétablir de sa maladie. La

princesse de Wirtemberg l'encourageait, en lui racontant sans cesse des choses agréables, et en lui faisant partager ses espérances. Marie apprit alors encore une fois à espérer. Elle croyait avoir tout perdu; elle retrouvait une partie de ce qui l'attachait à la vie. Pourquoi aurait-elle donc refusé de s'abandonner à ce sentiment consolateur ?

Ida savait, par la princesse Gara, une grande partie des aventures de la reine. Néanmoins la fin de son histoire était un mystère pour elle. Personne ne pouvait l'en instruire que Marie elle-même; et comment exiger un pareil récit d'une personne aussi affaiblie ? comment se résoudre à rouvrir des plaies qui saignaient encore ? Elle renferma donc dans son ame l'ardent desir qu'elle avait de connaitre les derniers événemens de la vie de Marie. Ce desir toutefois n'échappa point à la reine, à qui elle avait inspiré le plus tendre attachement.

Je vois ce que tu souhaites, ma chère Ida, dit-elle un jour, et dieu soit loué, de ce que je puis te satisfaire, sans me sacrifier moi-même pour cela; tu sauras tout; je l'ai mis par écrit. Ah ! ma plume était mon unique consolation dans ce triste asyle. Je m'amusais à faire parler ma douleur; je voulais laisser après moi un souvenir de

mes cruelles peines, afin que, dans l'affreux torrent de larmes, qui coulent sans cesse sur cette terre de misère, les miennes ne fussent pas entièrement confondues; que leurs traces ne fussent pas totalement effacées.

— Et où trouverai-je ce précieux écrit, qui contient le détail des malheurs d'une sainte ?

— Il n'est qu'un seul lieu dans ce couvent, qui soit inviolable à la curiosité maligne : c'est-là que j'ai caché mon journal.... le tombeau renferme mes secrets.... conformément à l'usage de la maison, j'ai moi-même creusé ma fosse; je l'ai souvent visitée; je l'ai arrosée de mes larmes, et lui ai confié mes chagrins. Tu trouveras aisément l'endroit. La croix sur laquelle est écrit le nom de Véronique, te servira de renseignement, et la clarté de la lune t'aidera à la reconnaître.

Il était minuit, tout le monde reposait dans le couvent. Ida courut au cimetière. Marie l'attendit long-temps; enfin elle reparut. — Tu as beaucoup tardé, mon enfant, dit la reine. — La fosse était comblée, répliqua la princesse d'un ton un peu effrayé; j'ai eu de la peine à trouver la petite cassette où est renfermé l'écrit; j'ai aussi donné, en passant, quelques larmes à la sœur qui vient de mourir.

— Assieds-toi, et lis ; peut-être mes infortunes me sembleront plus supportables, quand j'en entendrai le récit fait par ta bouche. Ne sont-elles pas au reste passées ? et l'espérance, ô dieu ! ne me sourit-elle pas encore d'une manière inattendue ?

Ida lut. Le journal, soigneusement renfermé dans une boîte de plomb, était bien conservé.

Journal de la reine Marie.

Mes sœurs, j'ai été reine ; cette pauvre Véronique, si méprisée de vous, a porté la couronne..... Je serai heureuse, quand vous lirez ces feuilles ; alors les peines que m'a causées le diadême, seront oubliées. Mon songe est donc fini, et je renais à la vie. Ce reste de moi-même, cette froide et insensible poussière se ranimera un jour ; alors nous serons toutes amies.

Oui, mes sœurs, je l'espère ; car je n'ai pas été une méchante reine. Point d'autre sang que le mien, point d'autres larmes que les miennes, n'ont souillé ma couronne. Je puis me présenter sans crainte devant mon juge........ Je serai heureuse, dieu ! je serai heureuse comme vous !

Vous vous rappellez le moment où j'arrivai à Ste. Anne. Personne ne me connaissait que votre abbesse, qui est aussi à

présent dans la tombe, et a fait place à une autre qui ne me connait pas. Je remerciai le ciel de ce que je lui étais inconnue, ainsi qu'à vous : dieu me voyait, cela me suffisait.

Cependant je veux que vous sachiez qui j'étais, et que vous appreniez par mon histoire, à être plus humaines envers des inconnues.... J'ai été la femme d'un puissant roi; je ne le nommerai point; vous pouvez le deviner..... Mon mari ne m'aimait pas....... j'avais perdu ma mère d'une manière terrible; toutefois mon époux, qui, seul, pouvait adoucir ma douleur, n'eut pas pitié de mon affreuse situation; il ne songea point à m'indemniser d'une si grande perte. La nature ne m'avait pas fait jolie; j'étais mélancolique : d'autres étaient belles et gaies. La main de l'infortune n'avait pas encore abattu et détruit leurs charmes : ce fut-là mon crime.

O Barbe! Barbe! tu m'as chassée des bras de mon ôpoux, du palais de mes aïeux..... j'arrivai à St. Nicolas, pour donner la vie à un être malheureux, et mourir ensuite..... J'avais encore une amie; Rose était son nom. Elle m'accompagna dans ce couvent, afin de m'assister lors de mes couches, et je pensais qu'elle aurait à remplir à mon égard un devoir plus triste : celui de me fermer les yeux..... Je n'eus pas

la consolation de jouir long-temps de la compagnie de ma chère Rose; elle fut attaquée d'une maladie dangereuse, avant l'instant où ses soins m'auraient été le plus nécessaire.

La princesse Gara avait la fraîcheur et l'éclat de la fleur dont elle portait le nom. Elle était ma mère, ma sœur, mon amie, et on eut la barbarie de m'en séparer pour toujours. Je ne m'y attendais pas; car je n'avais d'abord d'autres regrets, que de la savoir souffrante, sans pouvoir la soulager, ni l'être par elle.

Barbe parut. J'ignorais alors jusqu'où pouvait aller sa méchanceté...... Elle m'apporta un ordre de mon mari, de quitter St. Nicolas, et de me rendre à St. Emeri. J'obéis; j'y étais habituée.

Barbe assista seule à mes couches. Elle fut dure et cruelle à mon égard; elle me refusa les secours qu'on accorde à la dernière des femmes. Je donnai la vie à une fille; et, pour perpétuer le souvenir de ma malheureuse mère, je la nommai Elisabeth.

Je voyais tranquillement approcher la mort; je soupirais même après son calme paisible; une seule chose m'inquiétait : c'était le sort de ma fille..... Barbe s'approcha de mon lit; son regard s'était adouci. Elle me dit que j'allais mourir,

et me demanda à qui je voulais confier l'enfance d'Elisabeth. — A mon mari et à la princesse Gara, répondis-je. — Pourquoi pas à moi, repartit-elle d'un ton emporté ?

Elle tendit les mains à l'enfant, que je tenais entre mes bras. Je jettai un cri qui semblait au-dessus de mes forces ; c'était un dernier effort de la nature.

Nous n'étions pas aussi isolées que Barbe le croyait. Une religieuse entra. — Tenez, m'écriai-je, dès que je l'eus apperçue, prenez cet enfant, et portez-le au roi Sigismond. La religieuse parut ne pas me connaître. Barbe avait éloigné mes gens, et m'avait donné ici pour une femme du commun. — Le roi voudra-t-il me croire, sans preuve, demanda la sœur ? — Je suis Marie, l'épouse de Sigismond, répondis-je, et cet enfant est sa fille.

— Eloignez-vous, sainte femme, dit Barbe d'un air doux ; vous voyez que cette malheureuse extravague.

La religieuse secoua la tête, prit l'enfant, et requit encore une fois un témoignage de ce que j'avais avancé.

La sœur portait à son côté une écritoire, marque de son office dans le couvent. Je demandai une plume, et je m'efforçai à écrire les mots suivans.

« Sigismond, reçois mon enfant, et charges-en la princesse Rose Gara. »

La religieuse voulut s'éloigner ; arrête, s'écria Barbe ; je suis ici la plus forte : c'est fait de ta vie, si tu ne me jures pas de ne jamais parler de ce que tu viens de voir et d'entendre.

— Je verserai volontiers tout mon sang, pour conserver le dépôt qui m'est confié, répondit la généreuse sœur. — Extravagante, répartit Barbe, personne ne songe à te le ravir. Fais de cet enfant ce que tu voudras ; seulement garde le silence pour tout le reste.

Je criai à la religieuse d'obéir à ses ordres, puis de s'éloigner promptement avec ma fille. Il n'y avait personne ici qui eût pu la préserver des fureurs de Barbe ; les autres religieuses étaient à vêpres ; elles étaient peut-être les complices secrètes de mon ennemie.......... Barbe lui prescrivit un serment épouvantable ; elle le fit et se sauva de la chambre.

Je me trouvai alors seule avec la comtesse Cyly....... Cependant....... ah ! qu'un voile impénétrable couvre à jamais ce qui se passa entre nous !....... Le soir même je fus transportée de St. Emeri dans le couvent de Ste. Anne, où Barbe semblait avoir plus de pouvoir que dans l'autre.

Ma conduite, par rapport à Elisabeth, m'attira de sa part de cruelles traitemens. Elle menaça les jours de ce malheureux en-

fant, dit que rien ne serait en état de le sauver, si je ne faisais pas un vœu qu'elle me dicta. -- J'étais faible, très-faible; je promis tout ce qu'elle voulut. Je consentis à ne pas m'opposer au bruit qu'on avait répandu de ma mort; à passer, aux yeux du monde entier pour morte, à condition, toutefois, qu'elle laisserait ma fille en repos. Je sentais mon dernier moment s'approcher? comment aurais-je pu hésiter à faire ce vœu?

Elle fut alors satisfaite, et alla même jusqu'à me jurer à son tour ce que je lui demandai.

On commença à me traiter mieux. L'abbesse me soigna concurremment avec la comtesse Cyly. Excepté elles deux, je ne vis personne. Seulement une fois, que j'étais seule pendant la nuit, on frappa doucement à ma porte, et la noble religieuse de St. Emeri entra.

—O ma libératrice, m'écriai-je! où vienstu? où est mon enfant? — Entre les mains de son père.

— Ah! cela ne suffit pas; il n'est pas encore assez en sûreté! pourquoi ne l'a-t-on pas remis à la princesse Gara?

— Le roi Sigismond aime sa fille; il ne s'éloigne pas d'elle un instant. J'ai d'ailleurs ordre de la transporter demain à St. Nicolas....... C'est en usant de ruse que j'ai

pénétré jusqu'à vous, afin de savoir si vous n'avez rien de plus à faire dire à la princesse.

— Non.

— Pas un mot de la vie qui vous a été conservée? Le serment que j'ai fait me pèse horriblement; cependant je n'ose l'enfreindre; mais vous, qui n'avez pas juré: si une lettre.....

— Ah! tu te trompes; j'ai aussi été obligée de jurer. La tombe est fermée sur moi, il ne m'est plus permis de renaître. Toutefois.... une lettre pour recommander ma fille à la princesse, ne peut pas être un crime..... Assieds-toi, et écris..... arrange les phrases de manière que nous ne soyons parjures ni l'une ni l'autre; que cette lettre semble avoir été écrite à ma dernière heure.

La religieuse obéit. J'approuvai ce qu'elle avait écrit, et elle s'éloigna.

La nuit suivante, elle reparut de nouveau. Votre enfant, me dit-elle, est entre les mains de sa seconde mère.

— Que fait-elle? que fait ma chère Rose Gara?

— Elle est encore extrêmement faible. Que dieu conserve ses jours pour le bonheur de votre fille! La princesse vous aime et vous pleure beaucoup; elle m'a fait un grand nombre de questions, et je n'ai pas

osé lui répondre conformément à la vérité. O serment épouvantable ! Je ne pourrai pas le garder à la longue. Je sens que je vous sacrifierai mon bonheur présent (1) et avenir; la pitié que vous m'inspirez est trop vive.

Nous pleurâmes long-temps ensemble. Enfin la religieuse reprit de nouveau la parole : — J'espère, dit-elle, que vous me verrez dorénavant plus souvent. Le roi Sigismond m'a permis de lui demander une grace, en récompense de ce que je lui ai apporté sa fille, et je l'ai supplié d'ordonner ma translation à Ste. Anne.

Vous consoler, consacrer ma vie à vous procurer les secours que votre situation exige, tel est le but que je me suis proposé, en me rapprochant de vous. Regardez, je porte déja l'habit de la maison.

Cette bonne religieuse sortit, en m'assurant que bientôt elle reviendrait, pour ne plus me quitter. Cependant, je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'aurait tout sacrifié; on s'en douta peut-être, et on se défit d'elle.............. Quant à moi, on me permit de guérir.

---

(1) Il faut pardonner aux bonnes ames de ces temps-là leurs erreurs. On ne connaissait point encore de subterfuges qui pussent dispenser de tenir un serment.

Barbe était partie. Il n'y avait dans le couvent que l'abbesse qui me connût. Elle ne manquait pas chaque jour de me rappeller mon serment, et de m'exhorter scrupuleusement à le garder. Soin inutile ; je perdis bientôt moi-même l'envie de découvrir mon rang, quand j'eus appris que ma cruelle destinée m'avait ravi tout ce qui pouvait me rappeller dans le monde. Je savais que Sigismond s'était bien vîte consolé de ma perte, et qu'il aimait passionnément mon ennemie. Les religieuses m'avaient assez souvent rebattu les oreilles de cette nouvelle humiliante ; mon cœur en seignait ; mais cette peine pouvait-elle se comparer à celle que j'éprouvai, lorsque le bruit de la mort de ma chère Elisabeth se répandit ? lorsque, peu-à-près, on me dit que Rose Gara n'était plus ?.... O terre ! quels charmes peux-tu encore avoir pour moi ? Tout ce qui m'attachait à la vie a disparu ! Echappe-toi donc, mon ame, échappe-toi promptement, pour voler au séjour de la paix éternelle, où tu ne seras plus séparée des objets que tu chéris !

Le jour de l'assomption de la Vierge Marie, l'an de notre seigneur 1400.

Ce cahier était destiné à devenir un journal, comme son titre l'annonce. Je l'ai commencé en 1393, la première année de mon séjour à Ste. Anne ; mais ou pren-

drai-je les forces nécessaires pour décrire mes souffrances journalières ? Le chagrin a détruit ma santé ; affaibli mon esprit. Ces années se sont écoulées comme un songe. Dieu soit loué de ce que les songes cruels passent aussi ! de ce que la vie entière n'est qu'un songe, et que là-haut est le réveil !... Nous enterrons aujourd'hui notre abbesse; elle a donc aussi achevé son rêve; que l'éternel lui accorde un heureux réveil !...... sa conscience, dans ses derniers momens, ne l'a point engagée à déclarer ce qu'elle savait; et moi, ô ciel ! il faut que je me taise......... Je ne regrète pas le rang que j'occupais; mais ma vie dans ce couvent est trop misérable, par trop misérable, pour une femme qui a été reine..... Il n'y a plus personne ici qui me connaisse; ma position n'en deviendra pas meilleure.

Le soir du jour de Pâque 1402.

Ah ! cela n'est que trop vrai; elle empire journellement. Je ne croyais pas pouvoir descendre encore plus bas dans l'abîme du malheur. Je suis malade; il y a des momens où il me semble que j'ai perdu l'esprit. La nouvelle, que le roi Sigismond s'est oublié au point de placer à côté de lui sur le trône cette scélérate comtesse, m'a réduite en cet état. Dieu ! pardonne

à ma faiblesse..... tu sais que je suis une créature humaine, et que je ne puis avoir que des sentimens humains.

O! la mort seule peut mettre un terme à mon martyre....... Dieu soit loué! paisible tombeau, tu es à présent prêt à me recevoir! cache en attendant, la seule chose qui me reste sur la terre, mes secrets et mes larmes; bientôt mon corps épuisé les suivra; mais mon ame triomphante planera au-dessus de toi, et je goûterai le bonheur.

CHAPITRE XXVI.

On se figure avec peine l'impression que fit sur Ida la lecture de ce triste journal. Elle avait devant les yeux l'auguste malade, qui en était l'objet; elle voyait les traces du chagrin et des misères auxquels elle avait été exposée, empreintes sur son visage; elle connaissait en partie les auteurs de ses maux. Que de circonstances étrangères à un lecteur tranquille, et bien propres à l'émouvoir fortement!

Marie parut n'avoir pas excessivement souffert, en se rappellant tant de souvenirs fâcheux. Sa peine la plus cuisante, la mort de sa fille et de son amie, n'était, comme

lui assurait Ida, qu'un rêve. Elle devait revoir ces deux personnes chéries. Son amour pour l'ingrat Sigismond, et son dépit sur l'élévation de son ennemie, avaient été affaiblies par le temps. Ce qu'elle avait donc le plus à regrèter, c'était ses années passées dans l'affliction, la diminution de ses forces, la débilité de son esprit; pertes qu'elle ne sentait pas alors assez vivement, pour s'en chagriner. Tranquillement étendue sur son lit, elle consolait Ida, qui avait souvent été obligé d'interrompre sa lecture, afin de laisser couler en liberté ses larmes.

Elles n'étaient pas seulement excitées par la compassion que lui avait inspirée l'histoire qu'elle venait de lire; la princesse de Wirtemberg avait encore d'autres raisons d'en verser, qu'elle se donnait bien de garde de laisser pénétrer. Il s'en fallait beaucoup que ses espérances, relativement à la délivrance de Marie et à la sienne propre, fussent aussi certaines qu'elle le faisait entendre à la reine.

La situation de Marie ne lui permettait pas de goûter paisiblement les sentimens de calme et d'espoir qu'elle avait fait renaître dans l'ame de son amie. Bien des jours devaient encore s'écouler, jusqu'à la procession de St. Nicolas. Il était possible qu'il arrivât tels événemens, dont la prin-

cesse seule pouvait se douter, qui renversassent tous ses projets. Voilà, il faut en convenir, bien des sujets d'inquiétude pour la pauvre Ida.

Cependant Marie n'était pas encore parfaitement tranquille. L'habitude des exercices du cloître l'avait rendue dévote ; elle eut des scrupules sur ce qu'elle avait découvert son rang à Ida ; elle crut être devenue parjure, et tremblait d'avoir blessé sa conscience.

Vous ne m'avez rien appris, lui dit la princesse ; c'est moi qui ai tout deviné ; et, quand vous auriez voulu me cacher qui vous étiez, ce que vous n'auriez pas pu, sans blesser votre conscience, je n'en serais pas moins restée dans mon opinion, et n'en aurais pas moins fait toutes les démarches nécessaires, pour vous retirer de cette prison, où l'on vous tient si injustement. Croyez-vous que votre tendre amie, la princesse Gara, sur le plus léger soupçon de vous retrouver, ne serait pas accourue à l'instant ici, et ne vous aurait pas reconnue ? Le cœur de votre fille, si on vous l'avait amenée, ne lui aurait-il pas sur-le-champ nommé sa mère ? et le duc Albert, votre gendre futur, qui fait tant de recherches pour vous déterrer, que vous l'ayez voulu ou non, n'aurait-il pas remué le ciel et la terre, pour vous rétablir

dans vos droits, et terrasser votre ennemie?

— Me rétablir dans mes droits? terrasser mon ennemie? non, Ida, je ne le desire point : ce serait pêcher que d'y penser, car c'est singulièrement là-dessus que porte mon serment. D'ailleurs ma tendresse pour Sigismond est tellement diminuée, ma reconnaissance envers dieu, mon sauveur, a tellement adouci la haine que je portais à Barbe, que je suis bien éloignée de vouloir séparer ces deux personnes l'une de l'autre. Si quelque motif pouvait m'y engager, ce serait l'intérêt que je prends encore au bonheur de Sigismond, qui repose, sans s'en douter, aux côtés d'une scélérate, et pourrrait finir enfin par devenir la victime de sa méchanceté. Mais, Barbe l'aime; elle a commis tant de crimes par amour pour lui. Comment pourrait-elle songer à faire périr son amant? Non, Sigismond n'a rien à redouter. Il est d'ailleurs possible qu'elle se corrige. Elle est peut-être déja changée, et il m'est libre de suivre tranquillement le plan du bonheur que je me suis proposé. Ecoute, le voici : j'irai à St. Nicolas; je reverrai ma chère Rose et mon Elisabeth. Si j'ai assez de forces pour survivre à ces momens délicieux, il me restera encore une jouissance devant les mains; ce sera d'embrasser le duc Albert,

mon gendre futur et mon libérateur. Oui, il l'est; sans lui je n'aurais point appris à connaître ma chère Ida, mon médecin, ma consolatrice, mon sauveur........ Il l'a envoyé à mon secours!......... Je vivrai donc paisiblement à St. Nicolas avec ce que j'ai de plus cher au monde, jusqu'à ce qu'Albert devienne l'époux d'Elisabeth; alors j'accompagnerai mes enfans en secret, bien en secret, en Autriche; je m'y retirerai dans un couvent, où je goûterai des jours tranquilles. Mes enfans viendront journellement me voir, et j'expirerai contente entre leurs bras........ O projet de félicité! plaise au ciel que rien ne le renverse!

Ida confirma la reine dans ses douces illusions, et fit tous ses efforts pour détruire ses craintes. Le sommeil la surprit le matin, encore enivrée de ces flatteuses espérances; mais sa consolatrice ne put pas s'endormir. De nouveaux orages semblaient la menacer, et obscurcir le bonheur qu'elle se promettait dans l'avenir. Elle avait fait cette nuit des découvertes qu'elle cacha à la reine, pour ne pas troubler son repos. C'étaient elles qui avaient retardé son retour du cimetière, et lui avaient donné cet air agité, qui ne pouvait échapper qu'à Marie, trop occupée d'autres pensées.

Il est nécessaire ici de retourner sur nos pas.

Ida, lorsqu'elle fut envoyée au cimetière, par la reine, marchait tranquillement entre les tombeaux, réfléchissant sur la mort et la résurrection future ; elle lisait, à la lueur de la lune, sur des croix blanches, les noms de beaucoup de religieuses qu'elle avait connues. Quelques-unes d'entr'elles, qu'elle avait soignées pendant la fin de son noviciat, étaient sorties de ses mains, afin d'aller occuper cet asyle d'une éternelle paix; et ses larmes, comme elle l'avait dit à la reine, avaient coulé, en passant près de leurs tombes. La princesse fut long-temps avant de pouvoir distinguer la fosse de Véronique; elle avait fait un trop long séjour à l'infirmerie, pour l'entretenir en bon état ; et la main d'aucune amie n'en avait pris soin. La terre s'était éboulée, la croix était renversée, et Ida ne l'aurait point découverte, si elle n'avait eu assez de perspicacité, pour reconnaître cette tombe, au désordre même qui y régnait. Elle redressa la croix, décombra la fosse, trouva le journal, et était déja en chemin pour revenir, lorsqu'un bruit partant d'un des côtés de la muraille du cimetière, la rendit attentive.

C'était, dans ces temps-là, un double mérite pour une jeune personne, d'avoir le courage de se promener à l'heure de minuit parmi des tombeaux. Le préjugé, qu'à

cette heure, les esprits des défunts voltigent sur cet asyle des morts, et viennent visiter leurs dépouilles, n'avait encore rien perdu de sa force, et formait même, jusqu'à certain point, un article de foi.

La pieuse Ida croyait à cela de tout son cœur, comme à toute autre chose qui ne répugnait point à sa vertu, et favorisait son penchant à la mélancolie. L'on ne doit donc pas s'étonner, si ce qu'elle entendit lui fit craindre l'apparition d'un fantôme.

Elle eut toutefois assez de fermeté pour ne pas s'enfuir. Pourquoi prendre la fuite? Ces tombeaux, dans son opinion, ne devaient être environnés que d'ames bienheureuses; et Ida sentait que, pour la pureté, la sienne ne leur était point étrangère. Elle se cacha sous un vieux sureau, placé auprès de la muraille du cimetière, et qui semblait lui disputer en hauteur.

Le bruit augmenta, les feuilles s'agitaient au-dessus d'elle; et au-dessous, elle apperçut une ombre qui se projettait par terre à la lueur de la lune. Ce n'était pas le vent qui occasionnait ce bruit et cette agitation des feuilles; le temps était on ne peut pas plus calme. Certains mots prononcés à voix basse, accrurent sa frayeur. Dans l'instant, le tronc de l'arbre auprès duquel elle était appuyée, éprouve une se-

cousse violente, et elle voit descendre à une petite distance d'elle, une figure qui lui parait fort grande, et d'un aspect effrayant. Ida n'avait plus ni la volonté, ni le pouvoir de fuir. Ce dont elle était témoin, et ce qu'elle entendit bientôt, avait si peu de rapport avec les idées qu'elle s'était formées de l'apparition des esprits qu'elle commença à se livrer à un tout autre genre de crainte, qu'à celle des revenans. Elle était trop près du prétendu spectre ; un mouvement pouvait la trahir; elle n'avait donc point d'autre moyen de ne pas être découverte, que de garder un profond silence, et de se tenir cachée à l'ombre de son sureau.

Par-ici, disait à voix basse la grande figure, en levant la tête pour regarder au sommet de l'arbre. Empoignez cette grosse branche, puis sautez hardiment, et vous vous trouverez où je suis. Ida sentit alors faire à l'arbre le même mouvement que précédemment, et un second homme descendit à terre. — Vous voyez bien, reprit le premier, que notre entreprise n'est pas impossible. — Dieu le veuille, répondit l'autre. — Venez à présent, et écoutez ce que nous avons à faire, continua le premier. Regardez ces fenêtres grillées, où brûle une lampe : ce sont celles de l'infirmerie, dans laquelle elle est presque tou-

jours actuellement; ces fenêtres ne sont pas tellement élevées, que nous......... Les hommes s'éloignèrent à ces mots, et Ida ne put pas en entendre davantage. Elle se serait volontiers enfuie; mais la curiosité, et encore plus la crainte, la retinrent. Pour gagner la porte du couvent, il aurait fallu passer à côté de ces gens, qui ne semblaient pas avoir de bons desseins. Elle était en sûreté sous son arbre, et elle y resta.

Les hommes revinrent alors. Le visage d'un d'entr'eux ne lui semblait pas inconnu; l'autre se cachait soigneusement dans son manteau. — Le plus sûr, sans doute, serait de l'instruire de votre projet, dit l'un d'eux en passant; mais, comment la rencontrer? — La fête de St. Nicolas, répondit l'autre, est, à ce que vous assurez, affichée à la porte. Les religieuses auront ce jour-là plus de liberté; il serait peut-être possible de lui parler dans le jardin ou dans le cimetière.

— Pourquoi commencer par lui parler, demanda le premier, et ne pas plutôt agir?.. le moment de sa profession approche; nous n'avons point de temps à perdre.

Les hommes s'étaient arrêtés à une petite distance de l'endroit où Ida était cachée; elle entendit tous leurs discours, comprit que c'était d'elle dont ils parlaient, et reconnut un des cavaliers de l'archevê-

que, qui l'avaient amenée dans ce couvent.

A cette vue, la princesse frémit; l'auteur de ce stratagême n'était plus un mystère pour elle; il lui parut évident que son ancien persécuteur, trompé dans l'espérance que la vie misérable qu'elle menait à Ste. Anne, l'engagerait à condescendre à ses desirs, ne voulait pas laisser aller les choses plus loin, et préférait la faire enlever avant sa profession, plutôt que de la perdre à jamais. Les étrangers, qui s'étaient écartés, se rapprochèrent alors; ils prononcèrent le nom de l'archevêque, et confirmèrent par-là les conjectures d'Ida, lesquelles avaient cependant peu de vraisemblance.

L'archevêque, durant toute cette année, n'avait pas témoigné la moindre curiosité de savoir comment elle était disposée à son égard, et si son séjour à Ste. Anne l'avait rendue plus complaisante. Probablement, s'il n'avait pas encore renoncé à ses projets, il la regardait comme devant être bien plus dans sa dépendance, lorsqu'elle serait devenue religieuse, que si elle restait dans le monde. Pourquoi aurait-il donc usé d'un moyen aussi odieux qu'un enlèvement, pour s'en assurer la possession?

Ces réflexions ne se présentèrent point à la princesse. Elle saisit le moment où

les étrangers étaient de l'autre côté du cimetière, pour gagner promptement le cloître, ferma la porte sur elle, et arriva presque hors d'haleine auprès de la reine, fort inquiète de sa longue absence, qui avait durée près d'une heure. Marie, comme nous l'avons vu, n'insista pas sur la cause de son retard, et se fit lire son journal, que l'aventure du cimetière avait presque fait oublier à Ida, mais que, par bonheur, elle avait cependant apporté, comme par un mouvement machinal.

La destinée de cette malheureuse reine l'affligea encore davantage, lorsqu'elle réfléchit qu'on cherchait à ravir à son auguste amie, sa dernière consolation. Que deviendrait Marie, si on arrachait d'auprès d'elle la seule personne instruite du rang qu'elle occupait dans le monde? que serait-elle devenue, si on avait enlevé cette nuit sa chère compagne, qu'elle aurait si long-temps attendue en vain?

C'était avec peine que la princesse avait caché, pendant que la reine veillait, les vives inquiétudes dont elle était agitée, sous les apparences de l'émotion que lui causait la lecture du journal. Ainsi, lorsque Marie fut endormie, Ida donna un libre cours à ses réflexions, et succomba presque, en songeant aux dangers qui les menaçaient l'une et l'autre.

Ah ! se disait-elle, que la fête de St. Nicolas n'est-elle passée ! que n'ai-je déja assuré le sort de Marie ! Quant à ce qui me regarde, si d'autres moyens me manquent, la prochaine émission de mes vœux pourra du moins me mettre en sûreté. J'aime mieux habiter éternellement cette effroyable demeure, que de devenir la Mathilde de ce Grégoire.

Ida se mit à la fenêtre, pour voir si ses persécuteurs étaient encore dans le cimetière. Tout était tranquille. Elle observa cependant qu'il ne serait pas impossible, avec de la prudence ; d'enlever quelqu'un du couvent. Les croisées étaient peu élevées, et les barreaux, en plusieurs endroits, mangés par la rouille. Elle pouvait aussi remarquer d'en haut, que la muraille du côté de l'arbre où elle avait trouvé cette nuit un refuge, était endommagée et facile à escalader.

Il lui aurait peut-être été possible à elle-même, avec un peu de courage, de s'enfuir ; mais comment concevoir une pareille pensée, depuis que la destinée de Marie était si étroitement liée à la sienne ?

CHAPITRE XXVII.

La princesse employa le reste de la nuit à prendre un parti; et le jour ne fut pas plutôt venu, qu'elle courut chez l'abbesse pour le mettre à exécution. Elle rendit compte de l'événement de cette nuit, en supprimant les circonstances, que le lecteur peut aisément deviner. Elle se garda également de faire mention, dans son récit, du nom de l'archevêque. Elle n'avait pas oublié ce qu'elle avait entendu dire à Prage au nouveau (1) prédicateur de Bohême, de la manière de vivre du clergé, et de l'intelligence secrète qui régnait entre les religieuses et leurs supérieurs ecclésiastiques Elle ignorait jusqu'à quel point les desseins qu'elle supposait à l'archevêque, pourraient réussir; et elle ne parla en conséquence, qu'en termes généraux, de ce qui lui était arrivé.

Elle fut très-bien reçue; on se réjouit de ce qu'Ida commençait enfin à donner des

(1) Un des crimes capitaux de Huss, était la liberté avec laquelle il se permettait en chaire, de parler des désordres du clergé.

preuves de sa vocation pour la vie religieuse, et on l'exhorta à persévérer. Il y eut de plus des mesures prises pour faire raccommoder le mur dégradé, et l'on trouva bon de retirer la garde et sa malade, de la chambre dangereuse, qu'elles avaient habitée jusqu'à présent, pour leur en donner une meilleure.

La bienveillance, que la princesse s'attira par cette action, fut si grande, que Marie en partagea aussi les avantages. On fit alors plus pour sa guérison, que tous les efforts d'Ida n'avaient jamais pu obtenir de l'avarice des religieuses.

A mesure que la fête de saint Nicolas approchait, les battemens de cœur d'Ida augmentaient. Ce jour tant desiré arrive enfin; les religieuses du couvent voisin paraissent. Marie, qui avait à présent assez de force pour se mettre à la fenêtre, les vit venir et entendit leur chant. Vas, ma fille, dit-elle à la princesse, et ne perds pas de temps; hâte-toi de travailler à notre liberté. Qui sait combien dureront les instans que tu pourras consacrer à un entretien particulier ?

Ida s'en alla: elle s'était attendue, en qualité de novice, à être exclue de l'assemblée des religieuses, et à être obligée pour exécuter son projet, de saisir un moment que le hasard lui fournirait. Toutefois le

souvenir de l'aventure du cimetière fut cause qu'on la laissa jouir d'avance des droits qu'une religieuse professe. Elle avait aussi craint qu'on ne voulût faire un mistère de sa résidence dans ce couvent, parce qu'elle y avait été amenée en quelque sorte par force; mais elle s'apperçut bientôt, que les protégées de Ste. Anne tiraient vanité d'avoir débauché un sujet à saint Nicolas, et qu'elles faisaient grande parade, d'avoir pu inspirer à la mondaine princesse de Wirtemberg la vocation monastique.

Une nouvelle de cette espèce devait déplaire aux servantes de St. Nicolas. Aussi envièrent-elles cette conquête à leurs vénérables sœurs. Quoique bonnes filles d'ailleurs, elles n'étaient cependant pas entièrement exemptes du tourment de la jalousie, qui excite singulièrement dans les murs d'un couvent, comme dans son lieu natal, où elle croît et prospère. Je n'aurais pas cru cela de vous, dit une des principales religieuses de St. Nicolas à Ida; je n'aurais pas crus que la princesse de Wirtemberg, si elle se déterminait un jour à prendre le voile, eût choisi un autre couvent que le nôtre! — O, répondit Ida, si vous saviez ce qui m'est arrivé! — Les regards de la religieuse, qui, au premier abord annonçaient le mécontentement, exprimèrent tout-à-coup une tendre compassion.

— Elle était prête à lui faire encore une question, et Ida, qui n'avait point de temps à perdre, se préparait déja à lui communiquer des secrets, dont son cœur était oppressé, lorsqu'une religieuse de Ste. Anne s'approcha pour rompre la conversation. On ne jugeait pas à propos de laisser parler long-temps seule la nouvelle sœur, avec les aimables séductrices de St. Nicolas, et on l'observait si soigneusement, qu'Ida craignit de ne pas pouvoir parvenir à son but. Elle s'échappa pendant quelques instans auprès de la reine, lui découvrit son embarras et son nouveau projet, obtint son agrément, et revint joindre la compagnie.

Au nom de dieu, lui dit à voix basse la religieuse de St. Nicolas, qui paraissait l'avoir attendue dans un coin du cloître, et venait en ce moment au-devant d'elle; au nom de dieu, racontez-moi comment vous avez été amenée dans ce couvent! La princesse Gara et moi vous avons fait chercher de tous côtés, et nous vous soupçonnions certainement en tout autre lieu qu'ici. Comment donc y êtes-vous venue?

— A-peu-près par force, répondit Ida. Elle veut ajouter quelque chose à cette réponse; mais à l'instant elle est mandée par l'abbesse, et la conversation fut encore une fois interrompue. Durant le frugal dîné, où Ida était observée par cent yeux, l'ab-

besse fit publiquement l'éloge de la manière dont la nouvelle sœur s'était volontairement soumise à prendre le voile, de la conduite qu'elle avait tenue durant son noviciat, et de celle qu'elle venait de tenir, en découvrant elle-même une entreprise qu'on avait tentée, pour l'enlever du couvent. Je vous supplie, mes chères sœurs, ajouta-t-elle d'un air pieux, de prier dieu et nos saints de la préserver de toute tentation et de tout desir de retourner dans un monde corrompu, d'ici à sa prise d'habit, que nous fixons à aujourd'hui en un mois, fête de Ste. Scholastique.

Les religieuses de St. Nicolas demandèrent la permission d'assister à la cérémonie. Cela parut contraire à la règle, et elles essuyèrent un refus.

Cependant, vers le soir, la princesse trouva occasion de dire à la dérobée les mots suivans à son amie la religieuse de St. Nicolas: — Faites savoir à la princesse Gara que j'ai découvert Marie, et qu'elle attend un prompt secours. La religieuse leva les yeux et les mains vers le ciel, avec un regard qui exprimait sa reconnaissance et son étonnement. — Puis-je me confier entièrement à vous sans danger, reprit Ida? — La religieuse répondit d'un air qui annonçait sa franchise, et semblait faire un reproche qu'on en doutât. — Prenez

donc

donc cet écrit, et donnez-le à la princesse Gara ; recommandez-lui sur-tout la diligence. La reine vit ; elle est dans ce couvent ; mais une longue maladie l'a extrêmement affaiblie.

A peine la sœur eut-elle le temps de cacher dans son sein le journal de la reine, qu'un émissaire de l'abbesse vint avertir la novice, d'un ton mécontent, qu'il était temps de se retirer dans sa cellule ; qu'elle avait aujourd'hui usé, avec trop peu de ménagement, de la liberté qu'on lui avait laissée, pour qu'on pût lui permettre d'en jouir plus long-temps.

Ida alla aussi-tôt joindre Marie, à qui elle rendit compte du succès de son entreprise. Elles en causèrent jusqu'à fort avant dans la nuit, formèrent des conjectures, eurent des doutes, des craintes, et finirent enfin par s'abandonner à l'espérance, en pensant que le ciel ne rendrait pas vaines leurs innocentes tentatives.

Le lendemain, l'abbesse fit appeller la princesse.

— Ma fille, lui dit-elle, nous avions hier de bonnes raisons d'empêcher toute communication entre vous et nos dangereuses sœurs de St. Nicolas. Il n'est pas impossible qu'elles s'entendent secrètement avec vos persécuteurs ; songez au desir coupable qu'elles ont manifesté d'assister à

votre prise d'habit, et de plus la sœur Marguerite prétend avoir remarqué que la religieuse, qui vous a parlé la dernière, a caché dans son sein un papier, vraisemblablement une lettre pernicieuse de quelqu'une de vos amies du grand monde, qui voudrait vous y attirer de nouveau.

Ida, craignant qu'on eût découvert le journal de Marie, et qu'on ne s'en fût emparé, rougit, et put à peiner demander, si on avait effectivement trouvé quelque chose de suspect sur la religieuse. — Dieu nous en préserve, répondit l'abbesse, nous n'avons certes rien trouvé! Nos mains ne voudraient pas toucher des écrits aussi profanes. Ce que je vous dis n'est que conjectures, vraisemblances : mais répondez-moi,........ car votre changement de couleur pourrait bien me donner des soupçons sur votre compte....... Que vous disait hier au soir cette religieuse? — Elle..... Elle...... Elle me proposait d'aller faire un tour de promenade dans le cimetière, repartit Ida en tremblant.

— Toujours mieux, reprit la vieille; vous auriez donc été à jamais perdue pour nous; car apprenez, malheureux enfant, que satan poursuit avec tant d'ardeur, apprenez que nos murs ne sont pas trop élevés pour vos ennemis. Hier au soir, une de nos sœurs a été saisie par deux hommes, et

entraînée vers une échelle qui l'attendait. La peur l'a empêchée de crier, mais la chûte de son voile l'a sauvée. La dévotion et la sainteté, empreintes sur son visage, en ont imposé aux ravisseurs..... C'est assurément un des plus grands miracles de Ste. Anne !... Cette erreur vous a sans doute été utile, car un voile tombé n'aurait pas produit, relativement à vous, le même effet; votre visage est encore trop mondain, pour imprimer un pareil respect. Toutefois, ne vous affligez pas; les années et de sévères mortifications pourront un jour vous faire jouir des mêmes avantages.

Ida eut de la peine de s'empêcher de rire de ce récit et des réflexions qui le terminaient, malgré la tristesse et la crainte qui la pénétraient.

— Vous le voyez, continua l'abbesse; nous commençons à en agir envers vous, avec plus de confiance; à vous traiter déjà comme si vous étiez une de nos sœurs; et c'est pourquoi je dois vous avertir, que les traces des pièges, qu'on vous tend, deviennent de moment en moment plus visibles. Ce matin on a trouvé deux barreaux des fenêtres de l'infirmerie limés; il faudra en conséquen e vous tenir très-renfermée jusqu'au jour de votre triomphe sur le monde. Cependant, consolez-vous; notre protecteur, l'archevêque, sera instruit de tout et saura vous mettre en sûreté.

Au nom de l'archevêque, Ida frappa ses mains l'une contre l'autre, avec l'expression de la plus vive terreur. L'abbesse fut très-édifiée de cette action, dont elle ne connaissait pas le vrai motif, et congédia la novice avec bonté.

CHAPITRE XXVIII.

La crainte et l'inquiétude agitaient Ida et Marie, dans l'attente de ce qu'auraient produit à St. Nicolas, les nouvelles qu'elles y avaient fait passer.

Une longue et triste semaine s'écoula, sans qu'il se présentât la plus légère trace d'espérance. A la fin néanmoins de cette semaine, Ida fut mandée chez l'abbesse.

Ma fille, dit-elle, écoutez; j'ai des choses fort singulières à vous apprendre: vos ennemis, qui voyent qu'ils ne peuvent vous arracher par force à votre sainte vocation, ont recours à la ruse; mais, graces saient rendues à Ste. Anne, de ce que nous sommes ici plus fines qu'eux; nous saurons faire manquer leurs pernicieux desseins.

Ida trembla en appercevant entre les mains de l'abbesse, un écrit sur lequel était appliqué le sceau de l'archevèque.

— Il est à présent invinciblement dé-

montré, continua l'abbesse, que les religieuses de St. Nicolas sont du nombre de ceux qui ont conjuré contre le salut de votre ame. La princesse Gara, qui demeure dans ce couvent, nous a envoyé le matin cet ordre de la main de notre saint père, qu'il vous est permis de lire avec le respect convenable.

Ida reçut le papier, comme on l'exigeait; c'est-à-dire, en faisant une génuflexion; puis lut.

« Sainte et dévote mère en Dieu, dame » et abbesse du couvent de Ste. Anne, » nous vous accordons notre bénédiction, » et vous souhaitons toute sorte de pros- » pérités.

» Il vous est ordonné, en vertu des pré- » sentes, de remettre sans difficulté aux » religieuses de St. Nicolas, vos sœurs, la » révérende mère Véronique, qui demeure » dans votre couvent, laquelle demande » ce changement à cause de son extrême » faiblesse, et la jeune novice N. N., » (portant dans le monde le nom d'Ida de » Wirtemberg); ce quoi faisant, vous au- » rez accompli notre volonté. »

SUBINKO, archevêque.

La princesse tressaillit de joie et de crainte, et rendit la lettre, sans pouvoir prononcer une parole.

— Votre émotion, votre silence, reprit l'abbesse, nous dévoilent votre façon de penser; mais n'ayez pas peur, mon enfant, vous resterez avec nous. Le saint père nous indique dans sa lettre la conduite que nous avons à tenir. Voyez ces caractères, qui pour toute autre personne que sa sainteté et moi sont inintelligibles, et auxquels les religieuses de St. Nicolas ont vraisemblablement pris aussi peu garde que vous; ils nous instruisent de ses véritables intentions.

Ida apperçut à la seconde fois, qu'on lui donna la lettre, une ligne de petites figures, qu'elle avait regardées comme un des ornemens alors d'usage. Sa frayeur augmenta, et elle ne put que jetter un regard craintif sur la révérende mère.

— Vous n'entendez rien à cela, dit la vieille avec un grand éclat de rire? oui, je le crois bien..... Ces hyérogliphes signifient à-peu-près, qu'il faut remettre sans difficulté Véronique aux religieuses de St. Nicolas; mais que la jeune novice N. N., que sa sainteté honore de sa protection, doit être retenue sous un prétexte convenable.

Afin de nous conformer à cet ordre, la religieuse malade, qui vous a assez longtemps fatiguée, sera remise avant midi, à ceux que la princesse a envoyés pour la chercher; il est parfaitement indifférent

qu'elle soit enterrée à St. Nicolas ou à Ste. Anne. Quant à vous, vous resterez ici, et attendrez avec patience le jour qui vous mettra à l'abri de toutes les persécutions du monde et de satan. L'approche du moment où vous devez prononcer vos vœux est le prétexte plausible qu'on peut donner pour refuser ce qui vous concerne.

Cette terrible sentence fit éprouver à Ida une agitation des plus violentes. La joie, que lui causait la délivrance de la reine, le chagrin de s'en séparer, et le désespoir de se voir contrainte à prendre le voile, l'affectèrent au point qu'elle chancela, et sembla prête à s'évanouir.

Pourquoi vous affliger ainsi, mon enfant, s'écria l'abbesse en s'avançant pour la soutenir? vous voyez bien que vos ennemis ne réussissent pas dans leurs desseins; laissez faire, nous les jouerons habillement. La pauvre Véronique n'est visiblement que le prétexte, dont ils se servent pour vous attirer dans leurs mains; eh bien! nous leurs accorderons ce que faussement ils annoncent comme le point capital de leur demande, et nous vous garderons, vous, qu'on paraît seulement demander occasionnellement. Tranquillisez-vous donc! allez travailler aux préparatifs du départ de Véronique, puis venez me rejoindre. Je vais assembler toute la communauté, pour vous

complimenter aussi bien que moi, sur le bonheur que nous avons eu de nous tirer aussi heureusement de ce pas délicat.

Ida s'éloigna en pleurant, fit part à Marie, qui se possédait à peine de joie, de sa délivrance, se sépara d'elle en versant des larmes, la recommanda instamment aux soins de ceux qui étaient venus la chercher, et la supplia, en lui faisant ses adieux, de ne pas l'oublier entièrement. Si quelque chose pouvait empoisonner le bonheur de la reine, c'était certainement de se trouver dans l'impossibilité d'emmener avec elle l'amie, qui en était l'auteur, de ne pas partager avec sa chère Ida, les jouissances qui l'attendaient. Elle lui promit de ne pas la perdre de vue, et la quitta en lui exprimant le vœu de son cœur pour leur prochaine réunion.

Que dirons nos sœurs de St. Nicolas ? que dira notre princesse, demandèrent secrètement à Ida les personnes envoyées pour la chercher, de ce que vous refusez de venir dans leur couvent, et que vous préférez rester à Ste. Anne ?

Je refuse, s'écria Ida !..... parlez-leur de mes larmes, de mon désespoir, et elles devineront le reste.

CHAPITRE XXIX.

A peine la princesse put-elle se contenir de manière à recevoir comme il convenait les complimens des jalouses religieuses; car ici l'on s'enviait jusqu'au moindre avantage. Elle sortit le plutôt qu'il lui fut possible de la salle du chapitre, et s'empressa de retourner dans sa cellule, afin d'y pleurer en liberté... O Herman, Herman, s'écria-t-elle! si tu savais que ton amante est sur le point de t'être à jamais ravie!........ comment se peut-il que le vice s'intéresse plus à mon sort que l'amour?.... L'archevèque pour me délivrer, a fait des tentatives, auxquelles tu n'as point songé. Il saura peut-être empêcher, que je ne fasse profession, et parvenir à m'avoir en sa puissance; mais toi?.... cependant pourrais-je te pardonner une action contraire aux loix? te suivrais-je, si tu te présentais aujourd'hui?.... hélas non!..... ah! je ne desire pas réellement d'être affranchie de la plus affreuse captivité; car j'aurais sans doute imaginé quelque moyen de briser mes chaînes, j'aurais employé ceux que le hasard m'avait fournis: mais je manque de courage et de résolution..... O Herman, Herman!

Ce nom, si souvent invoqué par Ida dans sa douleur, rappelle sans doute Herman au souvenir de nos lecteurs; nous les avons depuis long-temps entretenus d'événemens en quelque sorte étrangers au chevalier d'Unna; ils ont peut-être oublié qu'il est le véritable héros de notre histoire. Revenons donc aux aventures qui lui sont personnelles, et rétrogradons d'une année entière dans notre narration.

Ce fut à son grand regret, qu'après avoir délivré le comte de Wirtemberg, il quitta Ratisbonne pour le suivre en Italie.

Il aurait tout donné afin d'obtenir, avant son départ, quelques nouvelles satisfaisantes d'Ida, mais le temps lui manqua pour faire des recherches. Le comte de Wirtemberg n'osait et ne voulait pas retarder plus long-temps son voyage; il s'en fallait de beaucoup que la tendresse paternelle lui fît prendre à la destinée d'Ida un aussi vif intérêt, que l'amour en inspirait à Herman; il n'avait pas encore entièrement pardonné à sa fille l'imprudence qu'elle avait commise, en s'introduisant dans le lieu des séances du tribunal secret; imprudence à laquelle Ida était redevable de sa proscription, et qui l'obligeait actuellement lui-même à sortir d'Allemagne.

Herman n'avait également point de temps à perdre; il reçut un jour un billet, qui

ne contenait que ces mots : » fuis, Her-
» man ! les vengeurs sont prêts à t'attein-
» dre. »

Il était aisé de deviner l'auteur de ce billet ; il l'avait souscrit : *Alexis du haut chêne ;* nom qui rappella à l'instant au chevalier d'Unna la belle Alix, et l'aventure qui lui était arrivée près des hauts chênes, non loin de la chûte du fleuve. Il n'eut donc point de peine à reconnaître dans cet avis, la tendre amitié de l'honnête Ulric de Senden.

Adieu! adieu pays! qui renferme tout ce que j'aime, s'écria Herman en quittant l'Allemagne ! te reverrai-je encore ? Hélas ! mon sang sera peut-être versé sur une terre étrangère, où l'on ne me donnera pas une larme ? Mes cendres, non recueillies par une main hospitalière, seront abandonnées aux vents ; et Ida, Ida, que deviendras-tu ? Cependant Herman arriva au lieu où les chevaliers de l'ordre teutonique campaient. Son nom seul était une bonne recommandation ; aussi fut-il bien reçu. On lui apprit qu'il y avait parmi les chevaliers une personne qu'on soupçonnait être de ses parens. On lui nomma Jean d'Unna, qui était une des grandes croix de l'ordre. Son cœur palpita, mais il se tut. On le présenta à ce chef, les deux frères se reconnurent et s'embrassèrent. — C'est toi, que je cher-

chais ici, dit Herman; toi seul m'as attiré en ces lieux ! Quel bonheur de te trouver si-tôt !

Le chevalier Jean le pressa de nouveau avec tendresse dans ses bras. Le petit Herman, car c'est ainsi qu'il l'avait vu la dernière fois, avait toujours été celui de ses frères, qu'il avait le plus aimé, ainsi qu'Agnès et Pétronille, celles de ses sœurs qu'il préférait. Mille questions sur l'état de la famille furent adressées à Herman, qui ne fit pas attendre les réponses. Le récit de ses aventures fut réservé pour être la matière d'un entretien particulier au premier jour. Le chevalier teutonique parut les ignorer entièrement.

Le jeune d'Unna avait beaucoup de respect pour son frère Jean; l'éclat et les manières de celui-ci inspiraient ce sentiment. Il demanda à Herman le motif qui l'avait engagé à sortir d'Allemagne. Sept mots : *Je suis poursuivi par le tribunal secret*, auraient suffi pour satisfaire à cette question; toutefois Herman ne put pas se résoudre à les prononcer, à se rendre ainsi du premier abord suspect à son frère. Il répondit donc : mon malheur ! — Le chevalier Jean, sans demander d'autre éclaircissement, et s'imaginant que c'était l'infortune qui avait fait naître à son frère le dessein de prendre l'habit de l'ordre, se

contenta pour le consoler de lui promettre de l'avancement.

Herman garda le silence. Les frères se séparèrent. Le lendemain avait été fixé pour se raconter réciproquement les divers événemens de leur vie. Le chevalier de la fidélité passa la nuit entière à réfléchir comment il arrangerait l'ensemble de ses longues aventures, afin de les présenter de manière à ne pas laisser au chevalier Jean le moindre doute sur son innocence. Notre héros ignorait que les narrations les plus simples sont toujours les meilleures, parce qu'elles portent le caractère de la franchise ; mais il avait trop souvent eu le malheur d'être méconnu de ceux qu'il aimait, pour ne pas être devenu timide.

Durant ce temps, les espérances de bonheur fondées sur l'entretien qu'il devait avoir avec son frère, et ses inquiétudes pour le disposer favorablement à son égard, s'évanouirent. Au moment où il se préparait à sortir de sa tente, il reçut avis que le chevalier Jean était parti subitement pour des affaires de l'ordre, et que tout ce qu'il avait pu faire avant de s'en aller, avait été de recommander son frère au grand-maître.

Herman fut présenté à ce chef suprême, qui se nommait Ulric de Jungingen, et en fut très-bien accueilli. Le croyant décidé à prendre la croix, on lui fit part des condi-

tions auxquelles il fallait se soumettre pour l'obtenir. Il était encore plus difficile dans ces temps-là d'être reçu chevalier de l'ordre teutonique qu'aujourd'hui.

Le chevalier d'Unna vit sans peine différer une grace, que foncièrement il ne desirait point. Il lui suffisait d'avoir obtenu la permission de prendre en quelque sorte part aux actions glorieuses de l'ordre, en servant sous ses étendards, et il résolut de mériter par sa conduite, que le préjugé ne fût pas contre lui, si ce qu'il cachait avec tant de soin venait à être découvert.

Notre manuscrit ne fait pas mention des batailles auxquelles assista notre héros, pendant les sept mois qu'il passa à l'armée; il dit seulement que Herman se conduisit par-tout en homme sage et courageux; que le hasard le lia très-intimement avec les deux Jungingen, l'un actuellement grand-maître, et l'autre ayant tout nouvellement quitté cette place; que le fameux Henry Reuss, autrefois déposé, paraissait ne pas lui être contraire, et qu'il y avait tout lieu de croire qu'on ne tarderait pas à lui accorder la croix de l'ordre, lorsqu'il arriva un événement, qui le priva tout-à-coup de la sûreté, dont il jouissait auprès des chevaliers teutoniques, et le rejetta sur une mer orageuse, où il s'en fallut peu qu'il ne pérît.

Parmi les chevaliers aspirans, Herman avait fait connaissance d'un homme qui l'intéressa singulièrement. C'était un guerrier sauvage et farouche, portant sur le visage l'empreinte des malheurs qu'il semblait avoir essuyés. Il était taciturne et réservé avec tout le monde, excepté envers Herman. Celui-ci plus d'une fois lui avait sauvé la vie dans les combats, s'était servi de son crédit auprès du grand-maître pour lui faire obtenir justice contre la cabale de ses ennemis, paraissait le rechercher par les mêmes raisons qui engageaient les autres à s'en éloigner; en un mot s'attachait à lui, parce qu'il n'était point heureux.

Herman, porté naturellement à consoler les opprimés, s'efforçait depuis longtemps à découvrir la cause des peines de ce chevalier, afin d'y appliquer le remède: enfin, le moment d'une confidence pleine et entière se présenta.

L'ami de Herman dit son nom; c'était ce Conrard de Langen, frère de la belle Alix, lequel, poursuivi par le tribunal secret, avait trouvé ici une sorte d'asyle. Le souvenir de sa noble sœur, la ressemblance de leurs destinées, augmentèrent l'attachement du chevalier d Unna pour Conrard. Il l'embrassa tendrement, l'appella son frère, lui apprit l'alliance qui subsistait entre leurs familles, et promit de l'instruire

incessamment des événemens qui lui étaient arrivés.

Herman tint parole, et mit dans le récit de ses aventures, la même sincérité avec laquelle il les aurait racontées à son frère le commandeur. Conrard de son côté, n'étant point retenu par la crainte d'une critique trop sévère, ne lui céla pas la moindre circonstance des siennes. Son histoire prouvait qu'il était loin de n'avoir commis aucune des actions pour lesquelles le tribunal secret le poursuivait; mais Herman, parfaitement innocent, pouvait se présenter hardiment, et dire, je suis exempt de tout crime. Il n'y avait qu'une crainte déplacée de la sévérité de Jean, dont la vertu était à l'épreuve des traits de la calomnie, qui pût le faire trembler.

Conrard garda le silence quelque temps après que Herman eut achevé de parler. Vous êtes plus innocent que moi, dit-il enfin; votre affaire n'est point à comparer à la mienne, et cependant notre sort est à-peu-près le même. Ne serait-on pas tenté de se dégoûter de la vertu, quand on considère qu'elle est souvent aussi malheureuse et quelquefois plus que le vice? Le meilleur parti au reste que nous ayons à prendre, c'est de quitter ce pays, avant que les sévères chevaliers de l'ordre teutonique ne viennent à avoir connaissance de notre po-

sition. Leurs regards pénètrent à la fin tout; ils sont presqu'aussi clairvoyans que nos ennemis les francs-juges. N'espérez pas d'être admis dans leur ordre, sans qu'on ait pris les plus exactes informations sur votre conduite; et s'ils apprennent le motif de votre arrivée dans ce canton, attendez-vous à être jugé avec rigueur, car leur délicatesse est telle qu'à leurs yeux une accusation équivaut à un crime prouvé.

— Conrard croit-il donc, reprit Herman, que je cherche à obtenir la croix de l'ordre?

— Je le pensais, parce que j'imaginais que nous, dont le sort est si semblable, devions avoir recours aux mêmes ressources.

— Ainsi votre dessein est de vous fixer dans ce pays.

— Avant de vous répondre, écoutez la partie de mes aventures, qui vous est inconnue. Lorsque la persécution des francs-juges me contraignit à quitter mon château, à laisser une malheureuse sœur sans secours, sans protection, la fortune m'offrit au comble de la misère un trésor, qu'elle refuse souvent à ses plus chers favoris; elle me donna un ami fidèle..... O dieu! mon libérateur, mon cher Jean d'Unna, m'apparut et me sauva du désespoir, qui me poussait à

m'étrangler, à me dévouer, chargés de péchés, à une damnation éternelle!

— Jean d'Unna, mon frère?

— Oui, lui-même. L'inquiétude et les veilles avaient épuisé mes forces. Je n'étais pas encore à trois milles de mon château, que le sommeil me prit. Il fallait continuer mon chemin, ou perdre toute espérance d'échapper. J'arrivai dans un bois, qui m'avait souvent prêté, dans des jours plus heureux, son ombre bienfaisante, pour goûter après la fatigue les douceurs du repos. Je savais que, si je le passais, je ne trouverais au-delà pendant plusieurs milles qu'un pays découvert, où il aurait fallu dormir en plein air et sans rencontrer un seul arbre. Il y avait à la vérité des villages et des cabarets, mais sous quel toit un voyageur de ma sorte peut-il dormir tranquillement?

Je me couche donc à l'ombre du premier arbre que je trouve, et je m'endors. Je rêve que je vois un assassin à côté de moi, qu'il met le sabre à la main, et qu'il me crie d'une voix terrible: Conrard! réveille-toi! la vengeance t'attend. Je m'éveille en sursaut; mon songe était une réalité. — « Réveille-toi, Conrard, s'écrie pour la seconde fois le furieux qui est devant moi; les nombreux témoins de tes fautes t'accusent; le tribunal secret t'a dévoué à la vengeance de l'éternel; c'est lui qui arme mon

bras, il faut que tu meures! » J'avais parmi mes gens un homme affilié à cet épouvantable tribunal. Il m'avait assez instruit des choses qui le concernent, pour ne me laisser aucun doute par rapport à l'espèce de personne à laquelle j'avais à faire. Ce n'était point un de ces assassins, dont la justice ordinaire punit le crime publiquement, mais un membre de cette société secrète de bourreaux invisibles, qui, sous le nom sacré de dieu, commettent des meurtres que lui seul peut juger, parce qu'ils ne trouvent point ici bas de juges.

Je me lève promptement, et me mets en défense; mon ennemi était plus fort que moi, et j'allais succomber, lorsque tout-à-coup se présente un chevalier, qui se range à mes côtés et prend mon parti. C'était Jean d'Unna, votre frère. Jamais il ne m'avait vu; il lui suffisait de rencontrer un homme dans la peine, pour venir à son secours; il était brave et généreux comme Herman.

Mon adversaire, par la réunion de nos forces, fut bientôt obligé de nous céder le champ de bataille. Je remerciai votre frère, comme on remercie un ange protecteur; nous nous embrassâmes, et nous apprîmes réciproquement nos noms: le mien, le nom d'un infortuné, condamné par le tribunal secret, (j'étais connu pour tel dans tout le pays), ne l'engagea point à me retirer son amitié.

Il me traita de frère, et fut assez confiant pour s'asseoir à côté de moi. — Je suis aussi un fugitif, me dit-il; je fuis mes parens, qui veuillent me contraindre à embrasser un état, pour lequel j'ai une répugnance invincible. Partons donc, mon frère, allons joindre les chevaliers teutoniques ! Cet ordre peut nous protéger contre toute violence, et nous conduire un jour aux honneurs ! — Je lui frappai dans la main, en lui assurant que je le suivrais, et nous nous couchâmes sur l'herbe pour faire un mince repas, avec les petites provisions que votre frère tira de son porte-manteau. Nous bûmes dans le ruisseau voisin; nous formions le plan de notre vie future, sans nous douter des dangers qui pouvaient anéantir tous nos projets. — Eh quel danger ! le danger de la mort, dont nous étions prêts à devenir les victimes. L'innocent fut contraint de le partager parce qu'il s'était uni au coupable. L'ennemi, dont Jean m'avait délivré, reparut de nouveau; il avait amené un compagnon (1) avec lui,

---

(1) Les francs-juges poursuivaient celui qui était condamné par le tribunal secret jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé seul, ou qu'ils fussent en nombre suffisant pour se rendre maître du coupable et de son compagnon, s'il en avait un. Dans le pays natal de cet infernal établissement, sur la terre rouge, ainsi qu'ils

afin de combattre avec plus d'avantage contre deux. Nous fûmes en un instant sur pied; il nous fut impossible de nous saisir de nos sabres, que, par une négligence impardonnable, nous avions laissés dans l'herbe à quelques pas de nous; nous n'avions donc point d'autres armes, que les couteaux dont nous nous servions alors pour manger.

Le combat était très-inégal, quoique d'abord un de nos adversaires, celui que le premier avait été chercher, se battit mal et presqu'à regret. Sans doute c'était Ulric de Senden, l'amant d'Alix, qui se voyait forcé de tirer l'épée contre le frère de sa maîtresse. Il évita avec soin de me blesser, se tourna bientôt contre mon second et le mit en fuite. Jean qui n'avait qu'un couteau de table pour se défendre, ne put faire face à un ennemi armé d'un sabre. Alors je devins la proie de l'autre qui m'emmena prisonnier à Osnabruck. J'ignore ce qui l'empêcha de m'ôter la vie sur la place. Vous savez le reste. Je trouvai occasion de m'évader, et j'évitai ainsi la honte d'une mort ignominieuse. Je me retirai dans le lieu, où je conjecturais pouvoir retrouver

---

appellaient symboliquement la Westphalie, leur puissance était sans bornes, personne ne pouvait leur résister.

mon ami, le chevalier d'Unna. Il portait déja la croix de l'ordre teutonique ; mais il lui fut impossible de me la faire obtenir. Il connaissait à présent mieux les statuts de cette société, que dans les commencemens de notre liaison ; il me conseilla de renoncer à mes projets là-dessus, et d'éviter ainsi les recherches sévères qu'on ferait sur ma vie ; recherches qui ne pouvaient que m'attirer des désagrémens. D'après cet avis, je changeai de nom. Le mien m'aurait exposé aux plus grands dangers. Mon infortune avait fait trop de bruit ; elle ne sommeillait pas comme la vôtre dans une sorte d'obscurité ; ç'aurait été fait de moi, si l'on avait su que j'étais Conrard de Langen.

Votre noble frère ne put pas me protéger ni me servir comme il l'aurait desiré ; cependant, malgré nombre d'entraves, il fit beaucoup en ma faveur. Je lui dois l'honneur, la vie, et les moyens de subsister ; ah ! je lui dois bien plus encore, l'occasion de me signaler par des actions glorieuses ! peut-être me sera-t-il un jour possible, en continuant à me distinguer, d'effacer le souvenir de mes crimes passés.

Les affaires de l'ordre, comme vous savez, ont éloigné de nous votre frère et le mien pour long-temps. Je n'aurais certainement pas pu rester ici sans protecteur ; vous avez remplacé Jean d'Unna à mon

égard. Tant que vos aventures demeureront ignorées, votre nom et la considération dont vous jouissez auprès de l'ordre, pourront me soutenir... O votre frère! quel homme! quel grand et noble caractère! ami des opprimés, rebutés du monde entier! guide fidèle, qui m'as remis dans le chemin de la vertu! pourrai-je jamais assez reconnaître ce que je te dois? Ah! mon sang, ma vie seraient bien peu de chose, pour payer de tels bienfaits!

Conrard, à ces mots, fondit en larmes. Herman le serra dans ses bras, et tous les deux tinrent conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre; mais la fortune leur ayant épargné la peine de le mettre à exécution, le résultat de leur conférence n'est point parvenu jusqu'à nous.

CHAPITRE XXX.

Les deux chevaliers auraient dû user de plus de précautions, en se faisant leurs confidences réciproques. Ils vivaient dans un pays, où ni la nuit, ni la distance du lieu, ne pouvaient les empêcher d'être exposés à la trahison. La bravoure de l'un et de l'autre, les égards que leur témoignaient le grand-maître et les chevaliers, l'opinion

où l'on était que tous deux sollicitaient la croix de l'ordre, et qu'on ne pouvait pas la leur refuser, avaient excité l'envie; on chercha à les perdre; on épia leurs pas, et l'on se réjouit d'avoir acquis, par leur imprudence, la connaissance de choses, qui devaient les couvrir de confusion et les éloigner sur-le-champ d'un lieu, où ils faisaient ombrage.

Le grand-maître fut instruit de ce que Herman et Conrard s'étaient confiés dans le silence de la nuit. Henry Reuss n'était pas fort ami du chevalier de la fidélité, et l'on en aurait agi sévérement envers ces deux infortunées victimes de la vengeance secrète, et notamment envers Herman, le plus innocent des deux, si le comte de Wirtemberg n'était pas intervenu dans cette affaire.

Le comte Evrard et Herman, depuis qu'ils étaient ici, avaient toujours demeuré ensemble. L'un et l'autre avaient combattu sous les enseignes des chevaliers teutoniques. Le premier eut ainsi mille occasions d'apprendre à connaître les qualités héroïques de notre jeune homme, et commençait seulement alors à s'attacher vivement à celui qu'il avait auparavant si cruellement haï et persécuté. Herman, indépendamment de la délivrance du vieux comte à Ratisbonne, s'était souvent trouvé dans le cas d'être

utile au père de son amante. Tant de services rendus éteignirent enfin la haine qu'Evrard avait vouée à Herman par rapport à son père et à son frère, morts depuis longtemps.

Il fut reconnaissant, et plaida avec chaleur la cause du chevalier d'Unna. Le grand maître se vit contraint de céder, et peut-être aurait-on réussi à justifier pleinement l'accusé, si le comte de Wirtemberg n'avait pas vécu lui-même dans une espèce d'exil, dont il ne fut relevé complètement qu'un mois après, et qui ôtait pour le moment à sa médiation une partie de sa force.

Ce terrible tribunal, qui poursuivait Herman et Conrard, avait des affiliés par-tout. On ne fut pas plutôt instruit de la position des deux chevaliers, que mille vengeurs secrets se disposèrent à exécuter la sentence prononcé contre eux. Ni le grand-maître, ni le comte ne pouvaient les soustraire à ce péril ; la seule grace que ce dernier put obtenir, par égard pour l'autorité, dont il avait autrefois joui dans cette association, autorité qu'il allait bientôt reprendre, fut qu'on conduirait Herman en Westphalie, sans le molester, à son oncle le vieux comte d'Unna, de qui il y avait tout lieu de croire qu'il serait menagé, si même il ne lui faisait pas obtenir justice.

Les espérances d'Evrard paraissaient bien

fondées. Le bruit se répandait qu'on avait découvert la trace des meurtriers du duc de Brunswick; qu'un d'eux, appellé Falkenberg, était déja entre les mains de la justice, et qu'il n'y avait point de doute que, par son moyen, on ne parvînt également à arrêter les autres complices.

Partez, mon fils, dit le comte à Herman; si vous ne m'avez pas trompé, si vous pouvez vous justifier complètement d'avoir eu part à ce crime infâme, paraitre aussi innocent aux yeux du public qu'aux miens; voilà ma main; je vous promets l'accomplissement de vos plus chers desirs.......... ainsi.....

— Ida est-elle à moi, demanda le jeune homme transporté de joie, en se précipitant aux pieds d'Evrard ?

— Doucement! doucement, répondit le vieux comte, qui semblait en quelque sorte régretter ce qu'il venait de dire! vous exigez trop; un chevalier d'Unna et une princesse de Wirtemberg formeraient un couple trop disproportionné..... si toutefois le comte d'Unna remplit sa promesse, qu'il vous adopte pour son fils,... alors.... il serait injuste de refuser ma fille à l'héritier d'un si grand nom, au fils de mon ancien ami.

Le sourire était sur les lèvres d'Evrard, en prononçant ces dernières paroles. Her-

man tomba pour la seconde fois à ses genoux. O! elle est à moi, s'écria-t-il, Ida est à moi! mon père! comment ferai-je pour vous remercier?

— Jeunesse extravagante! où sont les preuves de votre innocence? qui peut répondre si votre oncle tiendra sa parole?.... et enfin.... où est Ida, que vous croyez déja tenir dans vos bras?

— Ida? ah! fut-elle en enfer, j'irais l'y chercher! Elle vit dans un couvent en Hongrie, ainsi que l'annonce une lettre qu'elle a écrite à la reine de Bohême. Je les visiterai tous; je prierai, je menacerai, je corromprai, j'userai de violence s'il le faut, jusqu'à ce que je l'aie découverte et que je puisse l'amener avec moi à vos pieds, afin d'y recevoir votre bénédiction.

Le comte branla la tête. Les choses qui paraissent si faciles à un jeune homme, ne le semblent pas tant à un vieillard expérimenté. Herman apprit à Evrard que sa fille était retombée sous le glaive de la justice des invisibles, et que rien n'avait pu la sauver, que son séjour en Hongrie, où elle se trouvait à l'abri de leurs poursuites. — Et le retour de son père, son rétablissement dans tous ses droits, ajouta Herman, n'entraineront-ils pas la justification d'Ida?.... Non, respectable comte, vous ne parviendrez point à affaiblir mes espéran-

ces. Si vous êtes bien disposé pour moi, le monde entier ne peut m'effrayer.

Evrard et le chevalier se séparèrent; le premier médiocrement content et le second enchanté. Le comte avait eu de plus grands desseins sur Ida. La faire duchesse de Brunswick, peut-être impératrice, aurait sans doute flatté davantage sa vanité, que le simple titre de comtesse d'Unna; cependant combien n'avait-il pas déja été obligé de rabattre de ses prétentions?

Sur le trône, qu'il avait une fois cru toucher de si près, était solidement établi l'empereur Robert. Il ne paraissait pas que les princes allemands songeassent à faire un autre choix. Tout avait été arrangé en sorte, qu'après lui, la couronne impériale ne pouvait échapper au roi Sigismond, et celui-ci avait dans son gendre futur, le duc Albert d'Autriche, un successeur trop puissant, pour être écarté par un autre; trop jeune, pour qu'un vieillard, tel qu'Evrard, pût lui survivre.

CHAPITRE XXXI.

Herman d'Unna et Conrard de Langen, furent mis entre les mains de leurs persécuteurs. Le premier, sans doute, parce

qu'on le soupçonnait innocent, fut traité avec ménagement; l'autre, quoique chargé d'une foule d'accusations, partagea en partie le bonheur de son ami.

Langen connaissait vraisemblablement mieux sa position, que ceux qui le conduisaient à ses juges; il savait qu'il lui suffirait de se présenter dans les lieux où on l'amenait, pour renouveller à l'instant contre lui toutes les anciennes plaintes, et notamment son affaire avec l'évêque d'Osnabruck. Il n'ignorait pas qu'il n'avait d'espérance que dans la fuite, et cette ressource lui avait déja si souvent réussi, dans de semblables occasions, qu'il crut devoir encore en user dans celle-ci.

Conrard était fertile en stratagêmes, d'ailleurs fort peu scrupuleux dans le choix des moyens qu'il employait; il nous en donnera une preuve dans la suite. Un soir, en quittant son ami, qu'on lui permettait de voir, il l'embrassa avec une émotion extraordinaire; il parla obscurément de séparation et du plaisir de se retrouver, et.... le matin il était disparu.

Herman regrettait tout-à-la-fois son éloignement, et se réjouissait de la liberté qu'il avait recouverte. On chercha Conrard, mais quelque mouvement que l'on se donnât, il fut impossible de savoir ce qu'il était devenu.

Dans la crainte qu'il ne prît envie à Herman de suivre l'exemple de son compagnon, on le surveilla avec beaucoup plus de soin; précaution inutile! Conrard lui avait souvent proposé auparavaut de prendre la fuite, il l'avait toujours généreusement refusé; et pourquoi Herman se serait-il enfui? Sa bonne conscience le rassurait; le juge auquel il devait être présenté, était son parent, son ami, et dans presque tous les lieux où il passait, il se répandait des bruits, qui lui donnaient l'espérance de se voir pleinement justifié. Ses gardes eux-mêmes cessèrent enfin de lui en faire mystère; car un d'entr'eux vint un jour l'avertir que l'assassin connu du duc de Brunswick, Fréderic de Falkenberg, avait dénoncé comme ses complices Werner de Haustein, et Henry, comte de Waldeck, tous deux, ainsi que Falkenberg, au service de Mayence. Par cette déposition, il était facile de deviner sur qui les soupçons devaient tomber. Or, Herman n'avait pas été le moins du monde inculpé.

Il triomphait donc de ces preuves éclatantes de son innocence. Ses gardes n'y furent point insensibles; ils lui laissèrent la liberté d'aller où il voudrait. Le loyal chevalier rit de la proposition. *L'innocence ne fuit jamais*, répéta-t-il encore une fois, et il se laissa conduire tranquillement au

château de son oncle, le comte d'Unna.

Ce ne fut pas comme un prisonnier, mais comme un ami, que Herman fut amené à son parent, qui le reçut à bras ouverts. — Arrivez-vous déja, afin de jouir de votre gloire, lui cria le comte, en le voyant entrer? Je viens seulement d'écrire en Italie, pour vous faire part de la manière dont on a découvert la vérité; je ne comprends pas comment cette nouvelle a pu vous parvenir si vite.....

Le chevalier d'Unna interrompit son oncle, pour l'instruire de la manière dont il avait été conduit ici. — Je suis fort aise, répondit le comte, de pouvoir vous assurer que cette singulière façon de vous mener au-devant de votre justification, est la dernière peine que vous aura occasionnée un crime qui ne vous regarde pas. Haustein, Falkenberg et Waldeck sont les auteurs de l'action qui a causé tous vos malheurs. Aucun d'eux ne vous accuse; tous attestent qu'ils ne connaissent votre nom, que pour l'avoir entendu prononcer à Hertingshausen, qui souvent, lorsqu'il était ivre, avait dit que vous étiez son ennemi, et avait juré qu'il se vengerait de vous, dût-il lui en coûter son bonheur présent et avenir. Rien d'étonnant, d'après cela, que l'ayant rencontré aux environs de Fritzlar, son mauvais génie, toujours si fertile en

expédiens, lui ait sur-le-champ suggéré de vous impliquer dans l'affaire qui lui a coûté la vie; il a persisté jusqu'à la mort à vous accuser, et c'est ce qui vous a attiré toutes vos infortunes.

L'honnête Herman fut saisi d'horreur, en entendant le récit circonstancié de la conjuration dont le duc Fréderic avait été la victime; il frémit en apprenant les noms de ceux qui avaient eu part à ce crime. — Eh! quelle est la punition de ces meurtriers, demanda-t-il avec empressement? — Une amende, répondit le comte, en levant les épaules, une amende! — Et l'on voulait, uniquement, parce que j'étais soupçonné, me faire mourir? — Ce sont des Waldeck, reprit le comte, ce sont peut-être encore de plus grands personnages; vous étiez seulement *Herman d'Unna!*

Le vieux comte parla encore long-temps avec son neveu de cet événement; Herman de son côté lui rendit compte de ce qui lui était arrivé auprès des chevaliers teutoniques, et de la promesse que lui avait faite le comte de Wirtemberg. Autant la dernière partie de ce narré parut plaire à son oncle, autant la première sembla lui être désagréable, et Herman fut obligé de subir un examen rigoureux, sur la manière dont il avait vécu avec le chevalier Jean, son frère. La haine du comte d'Unna contre la ligne cadette

dette de sa maison était inextinguible, et rien ne put préserver le neveu, du mécontentement de ce vieillard déraisonnable, que l'assurance qu'il lui donna avec vérité, qu'il n'avait parlé au chevalier Jean qu'une seule fois.

— Et quelle existence a-t-il là, demanda le comte? J'imagine qu'il ne doit pas être fort considéré dans l'ordre.

— Il est grand'croix et commandeur...

— Ah! je sais ce qui l'a ainsi élevé! ce ne sont pas ses services; non, il doit son avancement à ce qu'on a espéré qu'il pourrait après ma mort devenir comte d'Unna; mais je les attraperai. Ce Jean et ce glorieux Bernard.... oui ils ont raison, je n'ai point d'enfant, votre maison ou l'empire doivent être mes héritiers. Patience toutefois! je choisirai celui auquel ils s'attendent le moins, le plus jeune, le plus méprisé d'eux, celui qu'ils songeaient à enterrer dans la poussière d'un cloître, afin de s'élever à ses dépens.

Le vieillard, pendant ce discours, était entré dans une violente colère; il ordonna à Herman, d'un ton de mauvaise humeur, de s'éloigner, et celui-ci ne sut que penser d'un pareil changement, jusqu'à ce qu'un des anciens domestiques de la maison, dont il avait déja appris à connaître la pro-

bité durant son premier séjour à Unna, lui donna les éclaircissemens suivans.

Le comte ayant été attaqué d'une maladie mortelle, quelques mois avant l'arrivée de Herman, Bernard d'Unna et l'abbesse de Marienhagen avaient si hautement parlé de leurs espérances, que cela était revenu aux oreilles du malade, et l'avait confirmé dans la résolution favorable aux intérêts de Herman, qu'il mit à exécution peu de jours après.

Le jour, où Herman fut solemnellement proclamé innocent du crime dont on l'avait accusé, fut celui où le comte l'adopta comme son fils, et le déclara son héritier. La reconnaissance de Herman pour un si grand bienfait, dont personne ne sentait mieux que lui l'importance, toucha le vieillard; il crut n'observer dans les yeux du jeune homme, que l'étonnement qu'excite une grace extraordinaire à laquelle on n'avait aucune prétention, et cette remarque lui plut infiniment.

Le comte ne se trompait pas; Herman s'attendait, il est vrai, à la faveur singulière qu'il venait d'obtenir. Les promesses de son parent lui en avaient fait naître l'idée; et le discours du comte de Wirtemberg la lui avait rappellée: cependant notre héros n'en fut pas moins surpris de se trouver si subitement porté au comble de ses vœux. Il

savait qu'il n'en était point redevable à ses droits, mais uniquement aux bontés de son oncle. Voir donc ainsi poser les premiers fondemens de son bonheur, dont ce généreux parent ne connaissait pas toute l'étendue, voilà ce qui excita en lui cette vive reconnaissance, qui fit tant de plaisir au vieillard.

— Oui, tu es mon fils, mon fils unique, s'écria-t-il en pressant Herman sur son sein! Tout le monde saura combien je t'aime; je suis vain de toi, et je veux me servir de l'éclat, dont je vais t'environner, pour humilier tes envieux et ceux qui attendent ma mort.

Il paraissait y avoir quelque chose de mystérieux caché sous ces paroles. Herman en pénétra bientôt le sens. Le comte l'avertit de se préparer à faire le lendemain une visite à ses frères et sœurs, et lui annonça qu'il serait magnifiquement équippé. Cette déclaration affligea son cœur bon et sensible. Quel rôle en effet d'être envoyé, uniquement pour aller narguer sa famille! Il se soumit néanmoins à la volonté de son parent, et obtint enfin, à force de prières, qu'on laisserait de côté, dans cette occasion, tout ce qui aurait pu par trop mortifier ses frères et sœurs.

Agnès et Pétronille furent les personnes qui se réjouirent le plus de le revoir, et

qui prirent le plus de part à son bonheur. Ulric se jetta transportée de joie dans les bras de Herman. L'abbesse et le chanoine lui firent mille complimens pieux, tandis que la jalousie mal dissimulée de Bernard et de Catherine se laissait lire dans leurs yeux. Cependant Herman s'efforçait à les contenter tous par ses prévenances et des témoignages sincères d'amitié, singulièrement Alix, sa belle-sœur, à qui il donna des nouvelles de son frère.

Conrard était arrivé sans le moindre accident en Hongrie. Le roi l'avait reçu à son service, quoique le chevalier de Langen ne lui eut rien scellé de la position où il se trouvait. Sigismond mettait souvent aussi peu de soin dans le choix de ses serviteurs, que dans celui de ses maîtresses, et sa femme Barbe voyait avec plaisir sa cour augmentée d'un chevalier fameux, dont elle espérait avec le temps faire la conquête.

Quelqu'agréable que fut pour Herman, la société d'Agnès, de Pétronille, d'Alix et d'Ulric, il ne pouvait toutefois pas rester long-temps avec eux. Un penchant bien plus violent que celui de l'amitié, sa passion pour Ida, le desir de découvrir son asyle, ses inquiétudes sur son sort, ne tardèrent pas à l'arracher des bras de sa famille.

Son oncle, actuellement instruit de son

amour et de ses espérances, lui avait accordé la permission de le quitter, pour aller à la recherche de la princesse de Wirtemberg. Porté sur les aîles de l'amour, il arrive à Prague, espérant que la reine lui indiquera la demeure de son amie Ida; mais Sophie est aussi inquiète, aussi ignorante que lui sur cet article. Il se rend delà chez l'honnête Munster, où il ne trouve que des larmes au lieu des éclaircissemens, sur lesquels il comptait.

— Elle est entre les mains du vieil archevêque, dit le père nourricier d'Ida, et aucune puissance humaine ne peut l'en tirer. Subinko ayant perdu tout son pouvoir en Bohême, use avec d'autant plus de rigueur de celui qui lui reste en Hongrie. Il vit à la cour du roi Sigismond, Barbe est son amie, et personne n'est assez hardi pour s'opposer à ses violences.

D'après ces renseignemens, le voyage de Hongrie fut à l'instant résolu. L'ardent jeune homme jura de remuer le ciel et la terre pour délivrer son amante de la persécution qu'elle éprouvait; il se reprocha d'avoir pu demeurer aussi long-temps tranquille sur son sort. Un couvent lui avait semblé l'asyle le plus assuré pour une jeune personne innocente; un évêque, avait-il cru, ne pouvait pas avoir d'autres vues, point d'autres desseins, en emprisonnant

une hérétique, que de l'instruire et de lui faire abjurer ses erreurs; mais il changea bien d'opinion, lorsqu'il eut entendu Munster. Chaque instant, qui s'écoula depuis ce moment jusqu'à celui de la délivrance d'Ida, lui paraissait des siècles; la distance qui le séparait d'elle, semblait s'agrandir à chaque pas qu'il faisait pour s'en rapprocher. Heureusement Munster l'accompagna : son sang-froid empêcha ou répara les sottises auxquelles la trop grande précipitation de notre jeune chevalier l'exposait.

La cour de Hongrie, qui devait lui être devenue odieuse par la présence d'un roi ingrat et d'une méchante reine, à laquelle il ne pensait jamais, sans se rappeller les aventures du château de Cyly, était à présent le lieu où il aurait voulu pouvoir être transporté tout-à-coup comme par enchantement. Là, il comptait apprendre des nouvelles d'Ida; là, l'attendait un nouveau plaisir, qu'il avait souvent desiré depuis l'heureux issu qui avait terminé ses infortunes. On débitait l'arrivée prochaine du duc Albert d'Autriche à Presbourg. Le voir, être protégé par lui, n'agir que d'après ses conseils, parvenir à sauver Ida, quelle perspective agréable pour Herman, qui respectait sincèrement ce prince, et était d'ailleurs pleinement convaincu qu'Albert se prêterait avec chaleur à tout ce qui

pourrait contribuer à l'accomplissement de ses desirs !

Herman parut à la cour de Hongrie, et y fut reçu avec bien plus d'égards en qualité de comte d'Unna, que lorsqu'il n'était encore que le chevalier de la fidélité.

La reine Barbe l'accueillit avec politesse, et eut l'impudence, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'il connaissait ses infamies, de le fixer hardiment. Elle était dans l'usage de ne pas supposer aux autres une meilleure mémoire qu'à elle-même, et d'imaginer que les témoins de ses anciens débordemens en avaient totalement perdu le souvenir.

Il en coûta à Herman pour lui rendre les hommages qu'il devait à la reine de Hongrie, se rappellant que celle à qui cet honneur appartenait réellement, vivait encore; il s'éloigna avec horreur de la geolière de Marie, et cependant il ne connaissait pas la dixième partie des cruautés de cette femme à l'égard de la malheureuse victime de son ambition.

Le roi Sigismond eut pour le jeune comte d'Unna des attentions marquées; il fallait qu'il eût entièrement oublié le baiser donné sur la bouche de Barbe, qu'on avait autrefois si faussement attribué à Herman, ou que depuis ce temps, il fut habitué à savoir sa femme embrassée par d'autres que par lui; du moins le bruit courait que Barbe

n'était pas fort scrupuleuse sur l'article de la galanterie, et il était presqu'impossible que ses intrigues fussent demeurées entièrement cachées à son époux.

Herman ne trouva pas à Presbourg le duc Albert. Il avait, disait-on, porté ses pas vers Clausenbourg, pour voir sa fiancée la princesse Elisabeth, et delà ils s'étaient rendus ensemble à un autre couvent, afin de faire une visite à une des intimes amies de la princesse. On paraissait ne pas être content à la cour de cette conduite du jeune fiancé. La princesse de Ratibor, disgraciée par la princesse de Hongrie, avait été obligée de se retirer dans un couvent auprès de sa mère. Celle-ci ayant éprouvé le même sort de la part de la reine Sophie, était passée par Presbourg; et, suivant sa coutume, y avait répandu des calomnies et excité du mécontentement. Aussi cette visite à la princesse Gara fût-elle beaucoup improuvée.

Ah! si Herman avait pu savoir que cette amie de la jeune Elisabeth était aussi celle d'Ida, qu'elle ne demeurait qu'à quelques milles de l'infortunée princesse de Wirtemberg; que celle-ci courait le plus éminent danger, tandis que d'autres jouissaient d'un bonheur qu'ils lui dévaient, il eût aussi-tôt volé à son secours, imploré l'assistance de tous ses amis, afin de la tirer de son affreux cachot.

CHAPITRE XXXII.

La reine Marie, ainsi que mes lecteurs l'ont vu précédemment, avait été affranchie de sa longue et dure captivité. Elle goûtait avec délices la satisfaction de se trouver réunie à la princesse Gara, et attendait avec impatience l'heureux instant de serrer sa fille dans ses bras. On avait envoyé des exprès chargés de commissions secrètes à la princesse Elisabeth. Le duc Albert, alors à Clausenbourg, partit à l'instant avec elle pour aller s'assurer, par ses propres yeux, de la presqu'incroyable nouvelle de la délivrance de Marie. Mais à l'époque où j'en suis de mon histoire, l'entrevue de la mère et de la fille avait déja eu lieu. Après les premiers transports de joie, les esprits étant un peu calmés, on se livra au plaisir si doux de réfléchir sur son bonheur. Cependant on aurait tort de penser que ces momens délicieux faisaient entièrement oublier celle à qui on en était redevable ; et quand tout le monde aurait été capable d'un pareil oubli, il eût été impossible que le cœur de la reine se noircit d'une telle ingratitude.

Elle parla à sa fille avec enthousiasme de la princesse de Wirtemberg, et la pria

ainsi que le duc Albert, de donner des témoignages de reconnaissance à celle qu'elle appellait son unique libératrice, son ange tutélaire. Albert et Elisabeth rougirent. Nous n'en savons pas la raison, quant au premier. Pour ce qui est d'Elisabeth, il est certain que sa rougeur naissait de la honte secrète, d'avoir reçu le plus grand bienfait d'une personne, que, sur les insinuations d'une amie perfide, dont la fausseté lui sautait actuellement aux yeux, elle avait autrefois si mal jugée et si injustement haïe.

La princesse Gara profita de l'émotion qu'elle remarqua dans la princesse; elle dit que la ruse ni la force ne sauveraient point Ida; qu'elle était perdue, si on ne prenait point un autre parti, et que le consentement seul de l'archevêque pouvait lui rendre la liberté. On fit donc sur-le-champ toutes les démarches nécessaires pour l'obtenir. On ne savait pas encore les motifs particuliers, que celui-ci avait de tenir en prison cette infortunée; la modeste Ida ne s'était jamais expliquée clairement sur ce point avec Marie.

Durant ce temps, Herman éprouvait une inquiétude secrète au sujet de son amante; mais quel eût été son désespoir, s'il avait eu connaissance de la triste position où elle se trouvait, s'il avait su combien étaient

impuissans les moyens qu'on employait pour la délivrer. Dans quatorze jours Ida devait faire ses vœux. L'archevêque avait répondu d'une manière équivoque à la lettre que le duc Albert avait écrite en faveur de la princesse de Wirtemberg ; cette réponse en demandait une autre ; l'on comptait ainsi traîner l'affaire en longueur, jusqu'à ce qu'Ida eût prononcé le serment alors irrévocable de se consacrer à Dieu, et qu'un mur impénétrable, qui devait détruire à jamais le bonheur de Herman, eût été élevé entr'elle et le reste des humains.

Herman, assis un soir dans sa chambre, s'abandonnait aux réflexions les plus tristes. Divers projets, les uns possibles, les autres impossibles à exécuter, se présentaient tour à tour à son esprit ; des pressentimens funestes assiégeaient son ame, au fond de laquelle il entendait sans cesse une voix qui lui criait : elle ne sera jamais, non jamais à toi ! — Presque hors de lui-même, il se lève ; comment, dit-il, Ida est perdue pour moi ?.... je ne serai jamais son époux ? quel rêve ! que je sache seulement le lieu qu'elle habite, et à l'instant elle est dans mes bras ! j'irai demain à Clausenbourg ; le duc Albert m'accordera tout ce que je lui demanderai pour mon Ida ; que dis-je ? pour mon propre bonheur ? c'est ainsi qu'il cherchait à se rassurer ; mais bientôt ses

doutes renaissaient et devenaient plus poignans. Dans un de ces momens, où il était livré à la plus cruelle agitation, la porte de sa chambre s'ouvre; il voit entrer un homme, qu'il soupçonnait à la cour du roi Sigismond, qu'il y avait cherché avec inquiétude, sans l'avoir pu trouver.

O Conrard! mon cher Conrard! s'écria Herman, en courant à lui les bras ouverts, tu arrives dans un des instans les plus affreux de ma vie, pour me consoler, et peut-être m'aider!

— Je desirerais fort le pouvoir, répondit Conrard, en ôtant brusquement son chapeau et son épée et se jettant tout essoufflé sur une chaise; mais hélas! je viens avec la plus grande diligence t'apprendre, qu'il..... n'y a plus d'espérance pour toi!

Herman était debout devant son ami, les bras pendans, l'œil égaré, comme s'il avait entendu prononcer l'arrêt de sa mort; lorsque tout-à-coup il se rappella que la triste nouvelle, dont Conrard était chargé de lui faire part, pouvait ne pas être relative aux intérêts d'Ida, vu que ce n'était que depuis peu, qu'il avait eu les éclaircissemens, qui l'avaient tranquillisé jusques-là.

— Qu'as-tu à m'apprendre qui puisse m'intéresser, s'écria-t-il enfin? je suis uniquement occupé d'Ida, et tu n'as sûrement rien à m'en dire.

— C'est cependant d'elle, d'elle-même, dont j'ai à te parler ; du lieu où elle est détenue ; j'arrive du couvent de Ste. Anne, pour t'instruire que tout est fini, qu'elle est perdue pour toi, si...... mais comment supposer la possibilité d'exécuter dans un intervalle de quelques jours, ce dont je n'ai pu venir à bout en plusieurs semaines ?

— Tu connais le séjour d'Ida ? tu m'apportes de ses nouvelles ? et tu prétends qu'elle m'est ravie à jamais ? cela est impossible, impossible ! le bonheur et le malheur à la fois ?.... cela ne peut pas être, te dis-je, non, dès que nous savons ou elle est, il faut qu'elle soit sauvée ; il faut qu'elle le soit, entends-tu, ou que nous périssions tous deux.

Herman à ces mots défait promptement ses habits de nuit, attache son sabre, et crie à ses gens, de venir l'armer.

— Crois donc une bonne fois, reprit Conrard, en le forçant de s'asseoir sur sa chaise ; crois donc que j'ai fait humainement tout ce qu'il était possible de faire.

— Mais ne dis-tu pas que sous peu de jours, il n'y aura plus de remède ?... Avons-nous d'après cela un instant à perdre ? allons, partons ! partons ! au secours d'Ida !

— Et que veux-tu entreprendre ?.... sais-tu seulement en quoi consiste le danger que courre Ida ?.... Sais-tu autre chose, que le

nom du lieu qu'elle habite ?.... Je te proteste que toute démarche est inutile pour cette nuit. Il faut auparavant attendre le résultat d'une nouvelle tentative, et tu n'as pas autre chose à faire en ce moment, que de prêter une sérieuse attention à ce que je vais te raconter au sujet de ta maîtresse.

— Herman se promenait haut et bas dans sa chambre ne se possédant presque plus. Enfin les représentations de Conrard parviennent à le détourner d'aller courir au hasard, avant de connaître la nature des démarches nécessaires à la réussite de son projet, si toutefois, après l'en avoir instruit, il lui reste encore quelqu'espoir.

Parle, parle donc, s'écria-t-il alors avec emportement; tu vois bien que je suis tranquille, assez tranquille pour t'écouter.

CHAPITRE XXXIII.

Tu n'ignores pas, reprit Conrard, comme je me séparai de toi sur les frontières d'Allemagne. Tu refusas de t'enfuir avec moi ; ma présence ne te servait à rien, et je savais qu'ailleurs elle pouvait t'être utile.

J'étais préoccupé de ton Ida. Il arrivera auprès de son oncle, me disais-je à moi-

même; son innocence sera reconnue, son bonheur assuré, et il ne lui manquera plus que la possession de celle qu'il aime. Quelle triste occupation, s'il est obligé de la chercher, et peut-être de la chercher long-temps en vain?

Conrard! voici une occasion de reconnaître les services de l'honnête Herman : va à la recherche d'Ida? quel triomphe pour toi si tu peux rendre à ton ami sa prétendue, avant qu'il regarde seulement la chose comme possible!

Ida demeurait dans un couvent de Hongrie; c'était la seule lumière que j'eusse pour me guider dans mes premiers pas. Je ne m'arrêtai à Prague, qu'autant de temps qu'il en fallait, pour recevoir quelques éclaircissemens. J'appris que l'archevèque avait fait enlever la princesse de Wirtemberg, sous prétexte d'hérésie, et peut-être aussi à cause de ses deux beaux yeux, qui avaient pu lui plaire; car on parlait très-diversement du vénérable Subinko, et dieu sait ce qu'il en faut croire.

Le roi Winceslas, à la demande de Sophie, avait exilé Subinko de la Bohême, et ce prélat résidait actuellement en Hongrie à la cour du roi Sigismond. Ces renseignemens suffirent pour me déterminer à m'y rendre en diligence.

Je fus reçu sans difficulté au service du

roi; je ne desirais dans le fond cet honneur, que pour avoir accès dans la maison de l'archevêque, et l'un me fut aussi facile que l'autre. Je fis alors connaissance avec les gens de Subinko, je bus avec eux et leur racontai plusieurs de mes campagnes de guerre. Tu sais, comme les cavaliers d'un évêque, qui n'ont jamais couru de danger, aiment à entendre le récit de ceux auxquels d'autres ont été exposés.

Mon projet réussit à merveille; ces hommes devinrent confians. Mécontens de leur maître, ils m'en apprirent plus que je n'en voulais savoir. Je pensais uniquement à découvrir la retraite de la princesse de Wirtemberg; j'y parvins par des questions insidieuses. Toutefois ces cavaliers ne purent me donner que les détails suivans. L'archevêque, me dirent-ils, avait été la voir dans un couvent voisin de celui de Ste. Anne; il en était sorti de fort mauvaise humeur, et avait juré devant son valet de chambre, qu'il ne la reverrait plus, qu'elle n'eût pris le voile.

Depuis cet événement, une année s'était presque écoulée; je sus qu'Ida avait été transférée à Ste. Anne, qu'elle y faisait son noviciat, et je ne pouvais me dissimuler qu'il n'y avait pas un moment à perdre, si je voulais la délivrer.

Je m'étais particulièrement lié avec un des

des gens d'armes de l'archevêque. C'était un homme, dont on pouvait tout obtenir avec de l'argent et des promesses. Rudger ne savait pas résister à l'attrait d'une main pleine d'écus d'or ; il promit de me mener à Ste. Anne, et de faire tout ce que j'exigerais de lui.

Nous partimes ; arrivés là, je lui proposai d'enlever Ida. Je craignais d'abord qu'il ne s'épouvantât du rapt d'une religieuse, mais je m'apperçus que ces sortes d'expéditions lui étaient déja familières. Dans sa jeunesse il avait assisté à une aventure de ce genre, et il se vantait d'avoir eu autrefois lui-même dans le couvent de Ste. Anne, une intrigue avec une sœur laie ; intrigue qui ne s'était pas à la vérité terminée par un enlèvement, quoiqu'elle eût durée une année entière avec plus de dangers que s'il se fût porté d'abord à un coup hardi, tel que celui que je proposais.

Il y a, ajouta-t-il, auprès de la muraille du cimetière un vieil arbre, qui couvre de ses branches quelques brêches, par lesquelles, avec un peu de précaution, on peut entrer et sortir commodément. Si je retrouve ces brêches, notre entreprise ne peut pas manquer. Je vais examiner la chose de près, prendre des informations secrètes, afin de savoir dans quel état est actuellement le couvent et où se tient la religieuse que nous

cherchons. Parmi ces personnes qui ont renoncé au monde, on en trouve avec lesquelles on peut s'arranger ; les portières, les dépensières, les maîtresses d'hôtes ne sont pas incorruptibles, et quelques petits présens suffisent pour les séduire.

Rudger ne tarda pas à revenir, et m'apporta de bonnes nouvelles. Les brêches de la muraille, par bonheur pour les religieuses opprimées, étaient encore les mêmes que depuis dix ans. Ida se tenait ordinairement à l'infirmerie, dont les fenêtres donnaient sur le cimetière; elles faisait aussi quelquefois de petites promenades nocturnes parmi les tombeaux, occasion favorable pour l'enlever.

Il me restait un doute, c'est que je ne connaissais point celle que je voulais emmener ; mon fidèle compagnon le dissipa bientôt, en m'assurant que la princesse ne lui était pas inconnue. J'ai été, me dit-il, du nombre de ceux qui l'ont accompagnée à Ste. Anne. Sa taille svelte et majestueuse la fera d'abord distinguer, et dès que nous lui aurons ôté son voile, son visage angélique, l'unique peut-être de cette espèce, ne nous laissera plus aucune incertitude.

A ces mots, Herman soupira. Qui pouvait avoir contemplé une seule fois les charmes d'Ida, et en entendre parler sans émotion ?

Conrard continua : Rudger, pour me

prouver ce qu'il avait avancé, me fit entrer le soir même dans le cimetière. Nous l'escaladâmes aisément ; ses dispositions étaient bonnes; je feignis néanmoins d'en douter, afin de l'exciter davantage à surmonter tous les obstacles. Mon stratagème eut du succès ; c'était lui actuellement qui m'encourageait et qui cherchait à me persuader la facilité de notre entreprise. Il m'exhortait sans cesse à nous dépêcher, parce que l'archevêque allait très-vîte en besogne, et que vraisemblablement Ida ne tarderait pas à faire ses vœux. Il me donnait des espérances, qu'il serait peut-être possible d'enlever la princesse le jour d'une fête prochaine, pendant laquelle les religieuses de ce couvent jouissaient d'un peu plus de liberté; mais je demeurai dans l'opinion, qu'il était indispensablement nécessaire d'instruire Ida de nos desseins, afin de nous en faciliter l'exécution.

Faut-il beaucoup de temps, lui demandai-je, pour limer quelques barreaux de ses fenêtres? nous pourrions alors monter auprès d'elle, lui faire part de nos projets, puis l'emmener tout de suite, ou du moins prendre à cet effet les arrangemens convenables.

Rudger me fit des objections ; nous retournâmes encore une fois au cimetière, pour nous assurer de la disposition des lieux, et tout-à-coup nous vîmes passer à

côté de nous quelque chose de blanc, qui se perdit comme un éclair dans une porte restée ouverte, et à laquelle nous n'avions pas fait attention ; à l'instant nous entendîmes la porte se fermer avec bruit.

— Qu'est-ce que cela, dis-je avec étonnement à mon compagnon ? je veux mourir si ce n'est pas elle-même, me répondit-il ; j'en juge par sa taille, par la légéreté de sa marche. Les religieuses de ce couvent ont perdu depuis long-temps cette vivacité. En outre personne ici n'ose sauter ni courir, que quelquefois les novices, et la princesse est la seule novice de la maison.

— Imbécilles que nous sommes, m'écriai-je, d'avoir ainsi laissé échapper une si belle occasion ! Quand en trouverons-nous actuellement une pareille ?

— Venez, venez ! répartit-il, il ne faut pas se désespérer. Demain est aussi un jour dont on pourra profiter.

Nous sortîmes du cimetière avec le dessein d'y revenir la nuit suivante, chose que nous exécutâmes ; mais, à notre grand regret, la muraille derrière l'arbre bienfaisant était beaucoup plus exaucée ; il fallait qu'on eût eu vent de nos projets, et qu'on cherchât en conséquence à s'y opposer. Les brèches, au reste, par lesquelles nous passions, étaient toujours restées dans le même état : il est vraisemblable qu'on ne les avait

pas apperçues, ou qu'on les avait laissées à dessein.

Nous entrâmes donc hardiment, résolus de tout risquer, pour parvenir à notre but. Nous montâmes à la fenêtre de l'infirmerie; nous manquions cependant de notre guide ordinaire, la lampe, qui y brûlait habituellement; il était possible qu'elle se fût éteinte, et d'ailleurs l'obscurité favorisait nos desseins.

Nous rompîmes les barreaux, nous entrâmes dans la chambre; figure-toi notre désespoir, tout avait disparu; il n'y avait plus ni malade ni garde, et la porte, qui menait au couvent, était fermée de mille verroux.

Nous reprîmes tristement le chemin par où nous étions venus; il paraissait certain que nous avions été découverts.

Nous fîmes encore un dernier effort, le jour de la fête de St. Nicolas, moment où, comme Rudger me l'assurait, les religieuses de ce couvent jouissaient de plus de liberté, et où il y avait quelqu'apparence qu'il serait plus aisé de joindre la princesse, et de l'enlever.

Nous nous tînmes aux aguets, et cachés presque toute la journée. Grand nombre de religieuses deffilèrent, qui ne nous intéressaient nullement; enfin vers le soir nous en apperçûmes une, qui se promenait seule,

et dont la taille fine nous fit soupçonner que c'était Ida. Nous courûmes à elle, et l'emmenâmes, sans qu'elle se défendît, ni qu'elle jettât un seul cri. Elle avait déja monté la moitié de l'échelle, lorsque, par bonheur, son voile tomba; et nous montra un visage, tellement dépourvu des charmes séduisans de celui d'Ida, dont Ruger m'avait fait la description, qu'il s'en fallut peu que nous-mêmes ne nous fussions trahis en jettant un cri d'épouvante.

Nous abandonnâmes notre proie, maudîmes notre sort, et nous éloignâmes en hâte, non toutefois en renonçant à nos projets, mais disposés à en entreprendre de plus hardis et de plus désespérés. La fortune m'amena dans ce moment un homme, merveilleusement propre à favoriser mon entreprise, je veux parler de mon vieux et fidèle Walter, qui actuellement dégagé de ses liens secrets, pouvait hautement me donner des conseils et me servir. Il connaissait Ida, desirait de la voir sauvée, et quoiqu'il n'eût pas l'imagination très-fertile en stratagêmes, qu'il qualifiât même souvent les miens de témérité, cela n'empêchait pas qu'il ne fût toujours prêt à m'aider dans leur exécution.

Il serait trop long de les raconter tous; d'ailleurs je crains qu'il n'ait contribué à empirer le sort de la princesse et à la mettre

dans un état, qui rend à présent sa délivrance presqu'impossible.

A peine Conrard eut-il achevé ces mots, que Herman, le prenant au collet d'un air furieux, et le secouant de toutes ses forces, s'écria : es-tu enragé ? tu veux me servir et tu me perds par ton imprudence ? parle, où est Ida ? ne perdons pas un moment à courir à son secours.

Le chevalier de Langen eut de la peine à calmer son ami, et à l'engager à écouter son récit jusqu'au bout.

— Pour t'abréger, reprit-il, je te dirai donc, que je formai le dessein de mettre le feu au couvent, et de profiter du trouble qu'occasionnerait l'incendie, pour délivrer ton Ida.

— Malheureux ! à quoi pensais-tu, interrompit Herman, en frappant ses mains l'une contre l'autre ?

— Rudger et Walter, mes compagnons, avaient plus de jugement que moi ; ce projet fut adouci, atténué, changé à plusieurs égards, et enfin nous nous déterminâmes à allumer un feu de paille et d'autres matières combustibles, aisées à éteindre, dans une cour du couvent, où nous pouvions pénétrer par le cimetière, ce qui devait produire parmi les religieuses le même désordre que si le danger eût été réel.

Nous exécutâmes cette résolution. Les

flammes s'élevèrent d'une manière terrible dans les airs. Rudger cria d'une voix sépulcrale, au feu. Toutes les religieuses s'éveillèrent, toutes les cellules s'ouvrirent. Nous réussîmes encore une fois, pendant le tumulte, à nous emparer d'une sœur, que nous avions prise dans l'obscurité pour la princesse. Durant ce temps, Walter éteignait le feu, et nous suivit. Nous ôtâmes le voile à la religieuse, qui s'était évanouie, nous vîmes que nous nous étions trompés une seconde fois, nous laissâmes la none dans le cimetière, et nous enfuîmes.

Nous avions à craindre les suites d'un coup aussi hardi. Effrayer des religieuses en mettant le feu chez elles, en emmener une, puis ensuite l'abandonner avec mépris, c'était trop d'insultes à la fois. Tous les environs retentirent de clameurs contres les voleurs d'église. Le peuple nous aurait déchirés, s'il avait pu concevoir des soupçons contre nous. Toute espèce de nouvelles entreprises devinrent impraticables. Le couvent fut gardé par des gens armés, et le bruit se répandit que les religieuses de Ste. Anne savaient bien, celle d'entre elles qui était l'auteur de ces troubles; qu'elles allaient s'en débarrasser, et l'envoyer dans un couvent, tellement inconnu et éloigné, qu'il serait impossible de l'enlever.

Je ne puis mieux te dépeindre le désespoir où

où ces nouvelles me jettèrent, qu'en le comparant à celui que je lis en ce moment dans tes yeux.

Herman en effet ne se possédait plus; il ne put pas dire un mot, et Conrard finit sa narration sans être interrompu.

Par bonheur, continua-t-il, Rudger découvrit que le duc Albert d'Autriche se trouvait dans un couvent voisin de celui de St. Nicolas, où il avait amené sa prétendue. Je savais par son histoire, qu'Albert t'était tendrement attaché, ainsi qu'à Ida. Je me hâtai de l'aller trouver; je lui rendis compte de tout, et lui demandai des conseils et du secours.

Il avait déja fait grand nombre de démarches en faveur de la princesse de Wirtemberg; ce que je lui racontai, augmenta le péril à ses yeux; il prit sur-le-champ des mesures, tant pour s'assurer de la situation où elle se trouvait, qu'afin de pourvoir aux moyens de la délivrer. Le duc Albert ayant appris qu'Ida était encore à Ste. Anne, m'a chargé d'une lettre très-pressante pour l'archevêque, lettre qu'il imagine devoir produire un bon effet, si ce prélat ne veut pas tout risquer. C'est pour m'acquitter de cette commission que je suis venu ici. Je te le demande, pouvait-on choisir un courrier plus fidèle et plus expéditif que moi?

— Et quel effet a produit cette lettre,

interrompit Herman d'un ton qui annonçait le désespoir où il était ?

— La réponse que j'ai reçue, est fort singulière, reprit Conrard en haussant les épaules; le jour, qui va bientôt luire, nous apprendra ce que nous en devons penser. J'ai trouvé tout en rumeur dans le palais archiépiscopal; il n'y a eu que le nom du duc d'Autriche qui a pu engager à recevoir mon paquet. On m'a assuré que l'archevêque était très-malade, et qu'il n'était point en état de lire des lettres, encore moins d'y répondre.

— J'ai insisté et déclaré que je ne quitterais point le palais sans avoir une réponse pour le duc. Enfin le grand aumônier de ce St. homme a paru et m'a dit, que l'archevêque était réellement très-mal, mais que de quelque manière que les choses tournassent, j'aurais le matin de très-bonne heure ce que je demandais. Je suis sorti alors afin de me rendre auprès de toi. On m'a dit confidemment en me reconduisant, que l'archevêque touchait à sa dernière heure, qu'il ne passerait pas la matinée, et je ne puis me persuader que cet événement rende notre affaire meilleure.

— Pourquoi pas s'écria Herman ? le persécuteur d'Ida mort, qui voudrait s'opposer à sa délivrance ?

— Connais-tu le successeur de Subin-

ko ?........ les nouveaux arrivés sont dans l'usage de défendre les droits de l'église avec plus d'entêtement que ceux qui sont déja depuis long-temps en place.

— Nous n'aurons du moins pas d'intérêts particuliers à combattre, relativement à Ida !..... et si, comme on l'a toujours présumé, c'est l'avare Albikus, qui doit remplacer Subinko; Albikus, cette ame vénale...... O Conrard ! j'espère, j'espère !...... Vois ! tu croyais m'assassiner avec ta nouvelle, et tu m'as au contraire rendu la vie et le bonheur !

C'est ainsi que ces deux amis passèrent la nuit sans dormir, se livrant tour à tour au doute, à l'espérance, en formant des projets. Ils s'appuyaient sur un événement, que des gens bien pensans ne font pas ordinairement entrer dans leur combinaisons. Cependant la mort de l'archevêque étant un événement heureux pour une foule d'opprimés, les amis d'Ida étaient excusables; aussi la fortune couronna-t-elle leurs souhaits.

Le matin, le bruit se répandit, que Subinko avait terminé son odieuse carrière, et qu'Albikus lui succédait. Le nouvel archevêque demeurait à Prague; la résolution de Herman fut bientôt prise. — Rends-toi en diligence, dit-il à Conrard, dans le lieu où est renfermée mon Ida; veille à ce qu'elle

ne m'échappe pas, qu'elle ne soit pas secrètement emmenée dans quelqu'endroit, où il me faudrait des siècles pour la retrouver. Moi, je cours à Prague trouver cet homme, de qui l'on peut tout acheter, et lui offrir pour l'élargissement d'Ida, non seulement ce que je possède, mais encore ce que je puis espérer un jour. Le comte de Wirtemberg est arrivé à la cour du roi Winceslas; il secondera, il faut bien qu'il seconde mes vœux..... Si j'obtiens ce que je demande, je te joindrai aussi-tôt. Alors son père, le duc Albert, toi, ceux qui lui sont chers ainsi qu'à moi, je vous assemblerai tous pour l'emmener en triomphe hors de son horrible cachot. Herman était au plus haut degré d'exaltation. Sa détermination avait été aussi prompte que l'éclair; l'exécution en fut aussi rapide.

CHAPITRE XXXIV.

Les inquiétudes de Herman et de Conrard n'étaient que trop bien fondées. La situation de la princesse de Wirtemberg, depuis l'instant où nous l'avons abandonnée, n'avait pas cessé d'empirer.

Les tentatives, qu'on avait faites pour l'enlever, ne venaient pas, comme on l'a

vu, de l'archevêque, mais du chevalier de Langen, qui, pour servir son ami, avait mis en usage tous les moyens imaginables, prudens ou non.

Ses projets toutefois n'auraient pas manqué de réussir, s'il eût agi avec moins de précipitation, et si celle, qui aurait pu les favoriser, n'y eût pas mis obstacle. Mais Ida avait cru Subinko l'auteur de cette entreprise; et d'ailleurs, quand bien même elle aurait connu la main bienfaisante qui voulait la tirer de son cachot, ses principes ne l'eussent-ils pas empêchée de se prêter à un pareil genre de délivrance? S'évader d'un couvent, fuir avec un homme, était de quelque manière qu'on l'envisageât, une démarche, qui choquait la délicatesse d'une jeune personne, et pouvait à jamais la perdre de réputation.

Ida n'espérait et n'attendait sa liberté, que des sollicitations de ses amies. Elle ne savait pas combien une amitié ordinaire est souvent froide, lorsqu'il s'agit de faire des sacrifices. Les princesse Gara et Elisabeth, nouvelles connaissances pour celle de Wirtemberg, heureuses de posséder Marie, donnaient tous leurs soins à rétablir ses forces épuisées; quand elles songeaient à Ida, elles se rassuraient sur son sort, en espérant qu'il changerait bientôt, et s'épargnaient ainsi la peine de s'en occuper.

La reine, à la vérité, avait toujours à la bouche le nom de sa libératrice ; mais on cherchait à la tranquilliser par des espérances, dont elle ne pouvait pas découvrir le peu de réalité.

Le duc Albert, ardent admirateur d'Ida, était obligé de dissimuler ses inquiétudes, craignant de rallumer dans le cœur de sa prétendue, la jalousie à peine éteinte, qu'elle avait autrefois éprouvée. Il n'y avait donc que Conrard, l'imprudent Conrard, qui s'employât avec ardeur pour notre héroïne, quoique hélas ! avec peu de succès.

Le dernier stratagême, dont il s'était avisé, avait produit un grand tumulte dans le couvent. La communauté entière se réunit contre l'innocente cause de cet événement. Les religieuses s'écrièrent toutes à la fois, quoi ! journellement de nouvelles épouvantes ; des enlèvemens tentés, des cellules forcées, le feu mis à la maison ! faut-il que nous soyons toutes victimes d'une seule ? qu'elle sorte de ce saint lieu ! qu'on l'envoye dans un endroit éloigné, où personne ne puisse la découvrir ; que là, on lui impose des mortifications austères, capables d'expier le mal que nous avons été obligées de souffrir pour elle. Tel était le desir unanime des ces saintes filles.

L'abbesse, assurée qu'Ida avait été bien éloignée de se prêter aux vues sacrilèges

des téméraires qui avaient osé violer la clôture de son couvent, croyant lui avoir enfin inspiré du goût pour un état, qu'elle abhorrait dans les commencemens, l'aurait volontiers protégée. Mais cet attachement même, qu'elle manifestait en faveur de l'infortunée, la rendait doublement odieuse aux sœurs, par l'envie qu'il leur inspirait. Elles insistèrent donc pour que la novice fût transférée dans une autre maison, afin d'éviter les malheurs que sa présence pourrait encore occasionner à la suite.

On contraignit la princesse de Wirtemberg à se tenir continuellement renfermée dans sa cellule; on lui défendit de paraitre au chœur. On sut insensiblement faire naître des soupçons à l'abbesse. Est-il donc bien sûr, se demandait-on, qu'elle soit aussi innocente de ce qui est arrivé jusqu'à présent à son occasion ? Sa répugnance à être élevée n'est-elle point une feinte ? n'y a-t-il pas une intelligence entr'elle et ces hommes entreprenans, qui tôt ou tard, finiront par causer notre ruine, si elle reste avec nous ?

Des accusations de cette espèce n'avaient pas l'ombre de vraisemblance; elles furent cependant écoutées, et donnèrent enfin lieu à ce qu'on appelle dans les couvens, un grand interrogatoire.

Ida fut mandée; on lui fit mille ques-

tions; elle satisfit à toutes de manière à convaincre de son innocence et à humilier ses ennemis. Il n'y en eut qu'une à laquelle il lui fut impossible de répondre, comme sa position semblait l'exiger, et sa sincérité fut cause de sa perte.

Comment la princesse aurait-elle en effet pu dire un oui, lorsqu'on lui demandait, si elle se croyait bien appellée, si elle prenait volontiers le voile, si elle préférait le couvent de Ste. Anne à tous les plaisirs du monde ? une seule de ses juges aurait-elle osé prononcer ce oui du fond de son cœur ? Ida avoua donc franchement, qu'il n'y avait que les moyens qu'on employait pour la délivrer, le lieu où vraisemblablement on voulait la conduire, qui lui fussent désagréables; que sans cela, elle retournerait avec joie dans le monde, et serait bien aise de revoir ses amis. Elle déclara en outre solennellement, que la nécessité seule l'obligeait à faire des vœux, ne se sentant pas le moindre penchant pour la vie religieuse.

A ces mots, la communauté entière est transportée d'une sainte horreur, et l'on entend sortir à la fois de toutes les bouches le nom d'hypocrite. On lui reproche d'avoir tenu il n'y a pas long-temps un autre langage d'avoir au moins, par son silence, donné lieu de croire qu'elle demeurait vo-

lontiers à Ste. Anne. Ida haussa les épaules et se tut. Sans doute elle avait paru rester volontiers dans ce cachot par attachement pour Marie, afin de la secourir, de la sauver. Comment faire cet aveu, sans dévoiler les secrets de cette bonne reine? Et à quoi lui aurait servi de donner ces éclaircissemens?

— Vous vous taisez, dit l'abbesse..... il y a là-dessous un mystère que nous ne pouvons pas pénétrer.

— Et qu'entend-elle, reprit une des sœurs, par cet endroit où elle craignait d'être menée, si on l'avait enlevée?.... Elle connaît donc ce lieu, elle le soupçonne; n'est-ce pas une preuve qu'elle a au-dehors des intelligences secrètes?

On ordonna avec la dernière rigueur à la princesse, de s'expliquer clairement sur ce point. Ida fut enfin obligée de nommer l'archevêque, et d'avouer les desseins qu'il avait autrefois manifestés à son égard.

Cette confession décida à l'instant du jugement qu'on prononça contre elle. Abominable calomniatrice, s'écria l'abbesse, tu es indigne de vivre. Oui, il est absolument impossible qu'un aussi saint homme, qu'un prélat si âgé, si sévère, puisse être tenté par les charmes terrestres d'une pareille créature. En même temps, elle tourne le dos à la princesse d'un air indigné, et or-

donne qu'elle soit au plutôt renfermée dans l'habitation destinée aux criminelles de son espèce. L'affection, qu'elle avait ressentie jusques-là pour Ida, s'étant évanouie, elle fut sourde aux prières du peu d'amies qui lui restaient.

On la conduisit dans un de ces cachots souterreins, dont on trouve encore aujourd'hui des vestiges dans la plupart des couvens, mais qui, en ces temps-là, devaient être beaucoup plus épouvantables, qu'on ne peut se le figurer, d'après ceux qui subsistent à présent. Ida avait pour conductrices les deux religieuses qui, les jours précédens, avaient failli être emmenées à sa place, et qui s'étaient montrées les plus ardentes à solliciter sa condamnation. Elles étaient fondées à vouloir se venger. Quelle honte en effet pour deux nones, d'avoir été presque arrachées de l'enceinte de leur couvent, puis de s'y être vues repoussées avec mépris!

L'emprisonnement de la princesse ne fut interrompu que par un nouvel interrogatoire. L'archevêque Subinko, peut-être par un pressentiment de sa mort prochaine, étant venu ce jour-là visiter Ste. Anne, demanda un entretien particulier avec la jeune novice, (on ne lui avait rien dit de ce qui s'était passé) et l'abbesse, qui paraissait avoir beaucoup de crédit sur son

esprit ; jugea à propos de le lui refuser ; elle se contenta de faire paraitre Ida devant lui en présence de toute la communauté.

On força alors la princessse à répéter ce qu'elle avait déja déclaré précédemment ; elle le fit avec courage et discrétion, en assurant que, quant à ce qui concernait son enlèvement, ce n'était que de pures conjectures.

Subinko entra dans une furieuse colère ; il prouva, au moins relativement à ce dernier point, la fausseté de l'accusation intentée contre lui, et la calomniatrice Ida fut remenée dans sa prison.

Les autres religieuses eurent ordre de s'éloigner, afin de laisser l'archevêque seul avec l'abbesse. On ignore ce qui se passa entre ces deux graves personnages, mais ce qui est certain, c'est que le St. homme quitta un moment après le couvent, et semblait être dans la plus vive agitation. D'anciens droits surannés autorisaient peut-être l'abbesse à lui dire d'un ton d'aigreur, des vérités dures, et cela pouvait avoir des suites fâcheuses pour la santé du vieillard.

Il était parti secrètement de Presbourg, et y retourna de même. Le bruit de sa maladie se répandit bientôt ; peu après arriva la nouvelle de sa mort, laquelle rendit aux amis d'Ida l'espérance de la délivrer.

Durant ce temps la position de la princesse de Wirtemberg devenait toujours plus terrible. L'abbesse paraissait la haïr mortellement. Il échappait par fois à ses geolières quelques mots, qui devaient lui inspirer les plus vives terreurs; elle comprit qu'il était question de l'enfermer dans un caveau pratiqué sous la cave la plus profonde du couvent. Ida avait souvent entendu parler de cet affreux séjour; elle savait que, depuis vingt ans, on ne s'en était point servi, et elle était très-fondée à conjecturer qu'elle serait actuellement la première malheureuse, destinée à y finir ses tristes jours.

Peu s'en fallut qu'elle ne se livrât totalement au désespoir; il y avait des instans, où elle avait entièrement perdu la tête. — Ah! disait-elle dans ces momens lucides, je suis donc abandonnée de tout le monde?....... Herman? Albert? Marie? mon père? personne, non personne ne veut venir à mon secours.

On avait cessé de l'interroger. A chaque instant elle tremblait, qu'on ne vînt la tirer de son cachot, pour la jetter dans l'horrible caveau. Un jour que cette crainte la tourmentait encore plus cruellement, elle entend ouvrir les portes; l'abbesse se présente; Ida à son aspect tombe évanouie. — Il faut que je la voye moi-même, s'écrie la

Ste. fille, ... Dieu quel accident !......... où est-elle ?...... Comment ? étendue par terre sans connaissance ?......... peut être morte ?...... Que le ciel prenne pitié de nous ! Dieu veuille que cela ne soit pas !..... Qu'on la saisisse promptement et qu'on la transporte dans une des chambres d'en haut.

— Ste. mère, reprit une des sœurs, qui l'accompagnaient, laissez-la en repos ! si elle est morte, eh bien ! vous savez que les morts ne parlent pas !

— Cela est vrai; mais ce terrible spectacle ! ce corps consumé !.... tout, tout dépose contre nous ! Voyons cependant ! Ah ! elle respire, elle vit encore !... Hâtez-vous de l'emporter ! et donnez-lui tous les secours que la maison peut fournir !

Ida revint à elle, après une heure d'évanouissement. Elle fut étonnée de se trouver dans une chambre propre et éclairée. Elle crut que c'était un rêve, et fit des efforts pour se lever sur le lit mollet où on l'avait posée. C'était le lit même de l'abbesse.

— Soyez tranquille ! Soyez tranquille, ma chère, dit l'abbesse, qui, assise à côté d'elle, lui tâtait le poulx avec inquiétude !

— Où suis-je, demanda la princesse ?

— Au milieu de vos amies !.... Le temps de vos épreuves est fini. Oui nous ne voulions que vous éprouver, et non vous punir. Vous savez combien nous vous aimons.

Ida se tourna de l'autre côté avec impatience.

— Elle a besoin de repos, dit l'abbesse à une de ces religieuses ; je la quitte pour aller faire des préparatifs. Ne lui laissez manquer de rien, et appellez-moi, quand elle sera éveillée.

La princesse avait besoin de tranquillité, mais non de sommeil ; ce qui se passait autour d'elle l'occupait trop, pour qu'elle eût envie de dormir. Sa faiblesse ne lui permettant pas encore de parler, elle serra la main à la religieuse qui était auprès d'elle ; et arrêta ses yeux éteints sur le visage baigné de larmes de sa compatissante garde. C'était une des amies d'Ida, une de celles qu'elle avait arrachées à la mort par ses soins généreux.

— Que veut dire ce changement, demanda la princesse après quelque temps ?

La religieuse lui fit signe de se taire, et se coula vers la porte, pour voir si personne ne les écoutait.

— Nous attendons demain, dit-elle en revenant, notre nouvel archevêque ; il vient accompagné du comte de Wirtemberg, du duc Albert et du comte d'Unna, afin de délivrer une infortunée, qui n'est point coupable.

Ida ignorait la mort du vieil archevêque, et ne pouvait en conséquence rien com-

prendre à l'apparition de son successeur. Elle savait son père très-éloigné, et elle ne connaissait en aucune manière le comte d'Unna. Elle ignorait que ce fût de son cher Herman, dont il s'agissait. Elle prit donc pour un songe ce qu'on lui disait, et ferma les yeux pour rêver plus long-temps.

Bientôt cependant elle les rouvrit de nouveau, et fit une seconde question à la religieuse; celle-ci garda alors le silence; et montra la porte. Un instant après parut l'abbesse.

— Avez-vous dormi, mon enfant, demanda-t-elle?

— Elle vient seulement de se réveiller, répondit la religieuse.

— Dormez! dormez, ma chère, continua l'abbesse! il faut que ces joues pâles deviennent fraîches pour demain; que ces yeux battus brillent du même feu qu'auparavant. Vous ne savez pas qui vous verrez..... Un père, un ami...... un...... un..... comment dirai-je?

Les saintes lèvres de l'abbesse se refusèrent à prononcer le mot de fiancé, qu'elle avait sur le bout de la langue; Ida en avait d'ailleurs assez entendu pour être dans l'enchantement.

— Cela est donc bien vrai, s'écria-t-elle, en frappant ses mains l'une contre l'autre!

— Que signifie ce transport de joie ?.....
Vous a-t-on déja dit ?....

— Non ! mais j'avais rêvé quelque chose d'approchant.

L'abbesse répondit qu'elle était persuadée que le ciel se communiquait souvent aux bonnes ames pendant leur sommeil ; j'ai aussi rêvé, ajouta-t elle, qu'il fallait vous faire subir des épreuves, et des épreuves très-fortes, afin de rendre plus vive la sensation de votre bonheur.

Par respect pour ce songe, et pour les longues exhortations, qu'on lui fit ce jour là, afin de l'engager à se reconcilier, à cacher les secrets du couvent, et à ne penser qu'à sa félicité future, la princesse promit de ne point parler de la nature des maux qu'on lui avait fait endurer, de ne pas songer à en tirer vengeance, et de travailler à se persuader qu'ils avaient été une épreuve et non une punition ; purement un effet de l'attachement, et non une suite de la haine.

Ce corps épuisé, cette pâleur mortelle, qui inquiétaient l'abbesse, pouvaient au fond, ainsi qu'elle l'assurait à Ida, s'attribuer à une maladie comme à toute autre cause. Elle lui aurait en un mot volontiers fait croire que ces souffrances n'étaient qu'une chimère enfantée par le délire de la fièvre.

Les renseignemens devenant plus rares

vers

vers la fin de notre carrière, nous sommes contraints d'abandonner à l'imagination des lecteurs, le soin de remplir les vuides qui se trouveront dans notre récit.

Le jour heureux, ce jour d'une réunion si long-temps desirée, commença enfin à luire. On avait tant parlé à Ida de son bonheur, qu'elle se familiarisait insensiblement avec cette idée. De bons consommés lui avaient au moins rendu assez de forces, pour pouvoir sortir de son lit, et se laisser conduire au-devant de ses amis. On l'aurait prise en ce moment pour une belle rose un peu flétrie, que la rosée du matin vient de ranimer. Elle reçut tour à tour des témoignages de tendresse de la part de son père et de son amant. Que de noms chers on se donna! Que de questions l'on se fit! Quelle foule d'émotions délicieuses on éprouva! Herman et Ida purent à peine proférer quelques mots. La joie du comte de Wirtemberg n'était point aussi silencieuse. Le duc Albert se détourna, afin de cacher une larme, et l'archevêque Albikus parut si content de l'énorme somme d'argent qu'il avait reçue pour la liberté de la princesse, qu'il offrit de la marier le jour même au comte d'Unna; proposition à laquelle l'abbesse s'opposa de tout son pouvoir. Comment pouvait-on songer, disait-elle, à faire une pareille cérémonie dans les saints murs de

son couvent? ne serait-ce pas une profanation de dépouiller une novice de son habit de religion, pour la revêtir aussi-tôt de la robe nuptiale ?

Le jour suivant, la princesse de Wirtemberg se trouva entre les bras de Marie, d'Elisabeth et de Rose Gara; elle eut le plaisir d'embrasser Munster et de témoigner sa reconnaissance au généreux Conrard. Quel excès de bonheur! qui oserait entreprendre de le peindre ?

Enfin Herman épousa sa chère Ida; il la présenta à son respectable oncle; lui fit faire connaissance avec le reste de sa famille; avec Alix, Agnès et Pétronille; Ulric devint son ami. Le chevalier Jean parut aussi prendre part au bonheur de son frère, et Herman réussit à le reconcilier avec le vieux comte d'Unna. — Mais comment donner des détails plus circonstanciés, avec un manuscrit dont les derniers feuillets manquent?

Deux seulement ont échappé à la dent meurtrière du temps, et je vais rapporter ce qu'ils contiennent. Dans le premier, on lit une lettre de la femme Munster à son mari, en date de l'année 1419; elle lui apprend que la jeune comtesse d'Unna vient d'accoucher d'un garçon. Ida se trouvait alors à la cour de son amie la reine Sophie. Ce fut la dernière année que cétte prin-

cesse porta la couronne ; devenue veuve par la mort de Vinceslas, elle trouva dans un couvent le repos, qu'elle avait vainement cherché à goûter sur le trône.

Le second feuillet renferme une invitation, par laquelle Herman, comte d'Unna, prie Alix de Sendek et son mari Ulric, de venir à Ratisbonne être parrain et marraine de son second fils. On voit par-là que Bernard et Catherine étaient morts, et que la fortune avait ainsi pris soin de réunir, après de longs malheurs, ces deux nobles créatures qui avaient si peu mérité d'être séparées.

On apperçoit encore quelques traces obscures qui indiquent que Herman, d'après les conseils de son beau-père et de son oncle, s'était déterminé à entrer dans cette société où l'on rendait la justice en secret, et qui avait rempli sa vie passée de tant et de si vives terreurs ; anecdote qui ne nous paraît pas hors de vraisemblance, car quiconque voulait, à cette époque, mettre sa vie en sûreté, devait s'unir, ou avoir un ami lié à cette grande chaîne, qui embrassait tout et était cependant invisible à tous les yeux. Le jeune comte d'Unna plaça enfin Conrard au service du duc Albert, pour le soustraire à la persécution de ses ennemis, et lui donner un témoignage essentiel de sa reconnaissance.

FIN.

